

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

Changer de comportement en réponse à l'enjeu écologique ?

Analyse sociologique auprès des clients réguliers
d'un circuit alimentaire alternatif

Auteur : Antoine Habay

Promoteur : Eric Mangez

Lectrice : Brigitte Maréchal

Année académique 2023-2024

Master en sociologie

Code de Déontologie

Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur. Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiant-es en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave.

Signature :

A handwritten signature in black ink, consisting of several overlapping, stylized strokes that form a cursive-like shape.

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier ma femme, Céline Mathijsen, qui m'a donné confiance tout au long de l'écriture de ce mémoire. Je tiens également à remercier mes parents pour leur soutien dans mon parcours d'étudiant. Enfin, je remercie mon promoteur, le professeur Eric Mangez, pour son intérêt, ses remarques stimulantes et sa sérénité qui m'ont permis d'effectuer ce travail dans de bonnes conditions.

Je souhaite également remercier Timothée et sa famille, dont l'acharnement témoigne, s'il fallait encore le prouver, de la valeur du service d'intérêt général rendu par tous ceux qui travaillent avec la terre pour nourrir l'humanité. Je remercie également tous les clients de la ferme du Phénix qui ont accepté de répondre à mes questions et ont toléré ma grande curiosité à l'égard de leurs idées et de leur vie personnelle. Merci également à la sociologue Fanny Hugues de m'avoir partagé son expertise des travaux effectués dans le champ d'étude de l'appropriation des enjeux écologiques.

Table des matières

Code de Déontologie	i
Remerciements	ii
Introduction	1
Chapitre I. Champ d'études des systèmes alimentaires.....	3
A. Rationalisation des systèmes alimentaires.....	3
B. Systèmes « alternatifs » : la promesse de différence	5
C. La proximité dans les systèmes alternatifs	6
D. La consommation alimentaire en circuit court	8
1) Pertinence théorique.....	8
2) Consommation alimentaire critique	9
Chapitre II. Théorie : sensibilité écologique et inégalités	11
A. Faire sens à travers la consommation.....	11
B. Adoption différenciée et discriminante de la conscience écologique.....	13
C. Légitimation et violence symbolique	16
D. Une préoccupation non consensuelle	17
E. De la conscience à l'impuissance écologique : un problème de ressources	19
F. Consommation et fabrique normative de l'écocitoyen.....	22
G. Récapitulatif des formes d'écologie.....	24
Chapitre III. Question de recherche et méthodologie	28
A. Problématisation.....	28
B. Question et hypothèses.....	29
C. Terrain et contextualisation.....	30
D. Déroulé de l'enquête	32
1) Collecte des données.....	32
2) Entretiens et analyse des données	33
E. Analyse structurale	35
F. Discussion autour de la notion d'objectivité	37
Chapitre IV. Portraits principaux et modèles de consommateurs	41
A. Portrait n°1 - Pierre et Mireille : La quête du goût, à la rescousse du terroir	41
1) Bien manger, bien acheter.....	41
2) Echanges et relations.....	42
3) Production et contraintes.....	43
4) Discussion portrait	45
B. Portrait n°2 - Valentine : Vivante parmi les vivants.....	47
1) L'articulation de deux démarches de consommation.....	48

2)	Le respect complet du vivant et ses moyens	51
3)	Discussion portrait	53
C.	Portrait n°3 - Fabienne : ambivalence et devoir écologique.....	54
1)	Balance des intérêts.....	55
2)	Entre sens du devoir accompli et hypocrisie.....	56
3)	Discussion du portrait	58
D.	Des modèles-types et des clients.....	62
1)	Modèle hédoniste	65
2)	Modèle holiste.....	66
3)	Modèle du <i>care</i>	68
Chapitre V.	Discussion des résultats.....	70
A.	Eléments de compréhension du souci écologique	70
1)	Conception différenciée de l'environnement et souci écologique	70
2)	Rationalité écologique et motif de l'action	72
3)	Justification des écarts	75
4)	Matrice de sens	77
B.	Enjeu écologique : révélateur de la distinction sociale ?.....	79
C.	Réflexions sur l'écologie et la modernité.....	81
D.	Retour sur l'enquête	83
Conclusion.....		85
Bibliographie.....		89

Introduction

Un peu partout sur le globe, le dépassement systématique des limites écologiques menace la continuité du projet de développement des sociétés modernes qui se trouvent désormais face au mur. Dans ce contexte, certains appellent à une prise de conscience des enjeux écologiques, des menaces qu'ils font peser, de ce qu'il faut changer pour relever les défis qu'ils posent. Cette conscience ne se répand pas de façon uniforme dans la société et certains estiment que cela empêche les transformations écologiques, jugées nécessaires au bon fonctionnement des sociétés modernes. Dans ce contexte, une solution consiste à sensibiliser la population afin d'éveiller la conscience écologique de chacun et ainsi, de susciter des changements de pratiques.

Une telle représentation de la réalité n'en demeure pas moins incomplète. Faire revenir le problème à un enjeu d'acquisition d'une conscience écologique particulière masque la diversité des modes d'appréhension de l'environnement, des enjeux qui s'y rapportent, et des formes de souci, préoccupations et inquiétudes qui s'expriment à son égard. Les individus « conscientisés » incarnent un rapport très particulier aux problèmes sous-jacents au développement moderne, dans sa phase contemporaine et tardive. En outre, l'opposition entre les individus « conscientisés » aux enjeux écologiques et ceux qui n'y seraient pas sensibles, ou pire, s'y opposent, conduit à perpétuer et renforcer des injustices sociales qui frappent les individus les moins bien dotés du point des ressources éducatives et matérielles. Or, depuis plusieurs années, il devient évident que le projet écologiste, censé bénéficier à toutes et tous (humains et non-humains compris), est récupéré pour servir des intérêts pas toujours alignés à l'intérêt général. Ce phénomène est à l'origine de protestations parfois importantes, comme dans le cas du mouvement des Gilets Jaunes en France en 2018.

C'est pourquoi je souhaite éclairer la diversité des formes de sensibilité écologique, leurs sources, les représentations qui les invoquent, et enfin, les actions concrètes auxquelles elles invitent. Pour ce faire, j'enquête sur les motifs de la consommation en circuit alimentaire alternatif. Dans le cas de ce mémoire, j'étudie plus précisément le sens donné aux achats en circuit court dans une petite ferme de la région binchoise, en Belgique. Le cadre théorique sur lequel je m'appuie est double. D'une part, les récents travaux en sociologie de la distinction constituent une base pour distinguer les différentes formes d'appropriation des enjeux écologiques en fonction du milieu social. Ainsi, je m'appuie sur l'opposition qui y est établie entre écologie populaire et écologie dominante et en évalue la pertinence à partir des données

du mémoire. D'autre part, je m'appuie sur l'approche théorique de la sociologie compréhensive qui invite à porter l'attention sur le concept des représentations et, plus largement, l'ontologie, en tant que manière de percevoir et de faire sens de la réalité.

Dans ce contexte théorique, la problématique du mémoire est triple. Tout d'abord, il s'agit d'examiner l'affirmation selon laquelle l'écologie est un problème réservé à celles et ceux qui ont les moyens de s'en soucier, autrement dit, un problème de riche. Comme nous le verrons, la réalité est plus complexe que cela. Dès lors, il convient également de rendre visible, à partir des données, la diversité des manières de problématiser la consommation en circuit alimentaire alternatif. Enfin, j'essaie de relier cette diversité à des traits sociaux et biographiques caractéristiques à certains milieux sociaux afin de renforcer la pertinence sociologique de mes interprétations. La démarche méthodologique mise en place est la suivante. Après une recherche exploratoire dans la littérature sur les circuits alimentaires alternatifs et l'appropriation différenciée de l'écologie, J'ai réalisé 13 entretiens semi-directifs avec les clients d'un maraîcher qui vend ses légumes directement à la ferme. L'objectif premier était d'éclairer le sens que ceux-ci construisent autour de leur pratique de consommation alternative.

Le plan du mémoire se présente comme suit. Je commence par décrire les spécificités des systèmes alimentaires alternatifs ainsi que leur contexte d'émergence (chapitre 1). Pour compléter la revue de littérature, je présente les principaux enseignements des travaux portant sur le processus d'acquisition d'une conscience écologique. Ce processus se cristallise dans la figure de l'écocitoyen, dont la légitimité supérieure engendre des enjeux de justice sociale que ce mémoire entend éclairer (chapitre 2). Après avoir formulé la problématique et posé la question de recherche, je décris la méthode employée pour y répondre ainsi que les réflexions sur les apports et les limites de celle-ci pour éclairer la diversité des manières de percevoir et d'agir (chapitre 3). La présentation des résultats du mémoire commence par les portraits détaillés et documentés de trois interlocuteurs. Ensuite, trois modèles-types de la consommation en circuit alternatif ont été esquissés dans la continuité des portraits (chapitre 4). Avant de conclure le mémoire, la discussion des résultats me permet de relier avec plus de profondeur les différents modèles-types avec des formes de sensibilité écologique (chapitre 5), affirmant par-là davantage la nécessité de dépasser une lecture uniforme de la conscience écologique et de sa nécessaire répartition dans l'espace social.

Chapitre I. Champ d'études des systèmes alimentaires

A. Rationalisation des systèmes alimentaires

Le début du 21^{ème} siècle s'éloigne progressivement et les discours scientifiques alertant sur un ensemble de contraintes, qui menacent les aspirations de développement des sociétés humaines, se multiplient (IPBES, 2022) ; (IPCC, 2022) ; (Steffen et al., 2015). Le terme de crise écologique est souvent mobilisé pour évoquer les bouleversements présents et futurs liés au dépassement des limites du même nom. Celui-ci porte atteinte aux écosystèmes, dont l'humanité dépend entièrement. Cette dépendance se donne tout particulièrement à voir dans le domaine, essentiel, de l'alimentation. Tant la possibilité de se nourrir que les formes concrètes de le faire dépendent de la santé des écosystèmes et de ceux qui y vivent, en ce compris les humains. Depuis des décennies, les scientifiques désignent les modalités des activités humaines dans le cadre du développement des sociétés modernes comme les causes directes de l'érosion dévastatrice de ces liens de dépendance un peu partout sur le globe (Pimentel et al., 1987).

En Belgique, plus de deux tiers des fermes ont disparu ces quarante dernières années (Statbel, 2022). Alors que la relève est moins que jamais assurée, l'agriculture est un foyer de pratiques dont la transformation peut contribuer au respect des liens de dépendance qui relient les humains à leurs écosystèmes vivants (Díaz et al., 2019). Dans ce contexte, les pratiques agricoles dites « conventionnelles », issues de l'après-guerre et caractérisées par la mécanisation, l'usage d'intrants chimiques et la maximisation des rendements au poids sont régulièrement dénoncées pour leur contribution à la dégradation des écosystèmes ruraux. A l'inverse, les systèmes alimentaires dits « alternatifs » ont entre autres pour but de palier les dégradations environnementales en prenant davantage soin, dans leurs logiques productives, des liens de dépendance évoqués précédemment. C'est pourquoi le discours scientifique identifie ces méthodes comme des moyens pour pérenniser nos usages des sols nourriciers, et donc, garantir nos besoins alimentaires. Ainsi, de nouvelles installations maraîchères germent ci et là, et affirment nourrir localement, sainement et écologiquement les habitants des alentours.

En dépit de ces nouveautés, les sociétés industrialisées sont, de plus en plus, les témoins d'un effondrement de la part du secteur agricole dans l'emploi total, tandis que l'infléchissement de cette tendance est un prérequis pour le développement des pratiques agricoles plus soutenables, dans la mesure où celles-ci reposent sur davantage de travail manuel humain. Cultiver un

potager est devenu rare, alors qu'il s'agissait d'une activité secondaire pratiquée par beaucoup de ruraux, aujourd'hui devenus urbains ou péri-urbains, travaillant d'abord dans l'industrie, et puis dans le secteur tertiaire.

Certains auteurs décrivent les initiatives de production alimentaire alternative, et leurs consommateurs, en les distinguant des systèmes dits « modernes », « conventionnels », ou encore « rationalisés ». Dans la présentation qu'en font Thompson & Coskuner-Balli, (2007), l'agriculture conventionnelle est décrite comme un système rationalisé de production de nourriture à l'aide d'outils de mesure et de contrôle des rendements (*Ibid.*, 2007). A l'inverse, les systèmes alimentaires alternatifs dont il est question dans ce mémoire sont caractérisés par leur plus grande tolérance pour l'irrégularité et la diversité, s'inscrivant dans un idéal valorisant les rythmes naturels.

Le sociologue Max Weber a exploré, dans son ouvrage *Economie et Société*, publié pour la première fois en 1922, le concept de rationalité (Weber, 1971). La modernité y est décrite comme un temps où la rationalisation devient une finalité en soi, et non plus seulement un moyen au service d'autres buts. L'attitude moderne devient alors indissociable de la résolution efficace des problèmes se posant au fur et à mesure du développement des sociétés. De ce point de vue, les systèmes alternatifs peuvent être considérés dans la continuité de la modernité qui, nous l'avons vu, contribue fortement à la rupture des liens entre société humaine et pérennité des équilibres écologiques. En effet, la plus grande tolérance, observée dans les systèmes alternatifs, vis-à-vis de l'irrégularité des cycles naturels peut être interprétée comme un acte rationnel. Celui-ci vise alors à réintégrer les contraintes écologiques, oubliées par les modernes, le plus efficacement possible.

Si les systèmes alternatifs répondent aux enjeux écologiques posés par le système conventionnel, pur produit de la modernité, ils s'appuient également sur les apports de la rationalité des modernes, telle qu'elle vient d'être définie, pour soutenir le projet de soutenabilité. Plusieurs éléments en témoignent, comme la redéfinition de la notion de rendement qui n'inclue plus seulement le poids des aliments, mais aussi leur qualité gustative, souvent liée à la qualité nutritive. La petite taille des exploitations agricoles et les pratiques peu mécanisées apparaissent alors comme des moyens efficaces pour assurer une production agricole soutenable.

Pour mieux distinguer les circuits conventionnels des circuits alternatifs, il ne faut plus analyser seulement leur degré effectif de rationalisation des pratiques, mais bien leurs promesses

respectives. Dans le cas du système conventionnel, il s'agit de commercialiser des produits en toutes saisons, à un coût relativement faible et en quantité. Face à cette promesse d'abondance, les systèmes alternatifs s'inscrivent dans d'autres logiques.

B. Systèmes « alternatifs » : la promesse de différence

L'aspect « alternatif » des systèmes alimentaires du même nom permet de « *restituer la capacité des acteurs à connaître et critiquer le système « conventionnel » et à concevoir et à construire des formes d'organisation différentes* » (Le Velly, 2017 : 149). Selon Le Velly, il convient donc de regarder du côté des acteurs du système alimentaire car ceux-ci tendent à inscrire leur action et leur projet dans une réponse, critique, vis-à-vis du système conventionnel. Dès lors, se contenter du constat que les systèmes alternatifs peuvent être plus écologiques n'est pas suffisant, en particulier car les systèmes alternatifs se greffent souvent aux réseaux du système conventionnel pour assurer leur développement (Dubuisson-Quellier & Le Velly, 2008). Il convient donc d'analyser les promesses respectives de chaque système.

Alors que les systèmes conventionnels promettent la fourniture ininterrompue d'une grande quantité de produits alimentaires, les systèmes alimentaires alternatifs s'appuient davantage sur une promesse de différence (Le Velly, 2017). Cette promesse agit ensuite comme un horizon mobilisateur derrière lequel le système alimentaire est organisé, différemment, par les acteurs dudit système (*Ibid.*, 2017). En ce sens, la promesse de différence constitue un trait distinctif des systèmes alternatifs. Cette distinction opère sur base de la critique du fonctionnement des systèmes conventionnels et donne une spécificité aux systèmes alternatifs.

Le concept de promesse de différence est aussi intéressant pour étudier les motivations des clients en système alternatif. En pratique, les acteurs des systèmes alternatifs établissent des oppositions entre les systèmes qui « *participent d'un « agir projectif », d'une capacité des acteurs à imaginer et à prendre l'initiative d'autres états possibles du monde.* » (*Ibid.*, 2017 : 154). La promesse de différence se réfère à un horizon qui motive l'action des participants au système. Une hypothèse raisonnable consiste à penser que les consommateurs sont, eux-aussi, sensibles à cette promesse de différence et qu'ils s'y réfèrent dans leur discours sur le sens de leur pratique de consommation alimentaire alternative. Les idéaux contenus dans la promesse (ou ailleurs) deviennent autant de sources de différenciation que les individus peuvent mobiliser pour justifier leur action. Insister sur le rôle de la promesse de différence permet de nuancer le

partage tranché qu'on peut être tenté d'établir entre les consommateurs de la grande distribution et ceux qui privilégient les alternatives. En pratique, la plupart des consommateurs va recourir, au moins de temps en temps, aux deux circuits. De plus, les circuits s'hybrident et, souvent, s'appuient sur des réseaux courts ainsi que des réseaux plus longs, indispensables à la grande distribution (Dubuisson-Quellier & Le Velly, 2008). Dès lors, la pertinence du partage entre consommateurs d'un circuit ou d'un autre apparaît plus clairement quand on l'évalue à l'aune de la promesse de différence et de la façon dont celle-ci donne du sens à la pratique de consommation.

Le caractère régulier de la consommation alimentaire peut rendre le sens donné à cette pratique peu manifeste. Or, d'importantes différences, d'intérêt sociologique, sont observées dans les manières de faire sens de la consommation alimentaire. Nous l'avons vu, les consommateurs en circuit alternatif se différencient, de fait, de la norme du circuit conventionnel. Dès lors, la question de leur rapport, éventuellement critique, à ces normes, mérite d'être investiguée. Ce rapport de tension à la norme peut prendre la forme d'un effort réflexif pour s'en éloigner, comme l'indique le travail de Le Velly (2017). Néanmoins, on peut aussi y voir le résultat d'habitudes ancrées et héritées sans que la réflexivité critique ne soit nécessaire pour justifier d'aller dans un circuit alternatif. La sociologie contribue alors à saisir le contexte dans lequel la différence opère comme un attracteur pour le consommateur. A partir d'une telle enquête, il devient plus aisé de décrire avec justesse les multiples façons d'intégrer l'enjeu écologique dans les pratiques quotidiennes.

C. La proximité dans les systèmes alternatifs

L'une des spécificités des systèmes alternatifs repose dans les moyens de vérification du respect de la promesse de différence dont les consommateurs disposent. Il s'agit notamment du rôle joué par la proximité entre le producteur, le produit et le client. Cette plus grande proximité est non seulement géographique, mais aussi relationnelle, dans la mesure où les clients peuvent échanger avec les producteurs et ainsi créer une relation transparente (Héroult-Fournier et al., 2012). De plus, la proximité fait également référence à la plus grande compréhension des processus de production en circuit court par les consommateurs (*Ibid.*, 2012). Enfin, elle peut aussi être comprise comme une proximité identitaire pour les clients qui retrouvent, dans l'espace du circuit court, des traits familiers du monde auquel ils appartiennent (*Ibid.*, 2012). Des auteurs britanniques ont noté des variations dans le rôle joué par la proximité selon l'espace

considéré. Notamment, l'importance de connaître l'identité du producteur apparaît davantage en milieu rural qu'en milieu urbain, où l'attachement aux marques est plus fort (Weatherell et al., 2003 : 235). Dans cette même étude, les ruraux se montraient favorables au fait de promouvoir les produits locaux dans le but de renforcer le tissu local.

La proximité des systèmes alimentaires alternatifs se donne tout particulièrement à voir à partir d'une de leurs manifestations les plus originales : le CSA (*Community Supported Agriculture*). En CSA, les clients souscrivent à un abonnement saisonnier afin de garantir un revenu stable au producteur. En plus de consommer un quota hebdomadaire de produits, ceux-ci prennent part aux décisions relatives à l'activité de production. La proximité relationnelle, décrite précédemment, se retrouve renforcée par le support actif et régulier de la communauté envers l'agriculteur. Par contraste, l'une des particularités du circuit conventionnel est de rompre la relation entre consommateur et producteur grâce aux acteurs intermédiaires de la grande distribution.

En raison de l'ancrage local des systèmes alimentaires de circuit court, dont le CSA est une manifestation, la production alimentaire est davantage contrainte par les cycles naturels. Dans le cas de la grande distribution, cette contrainte est surmontée grâce à la mondialisation des circuits empruntés (Thompson & Coskuner-Balli, 2007). Les consommateurs sont désormais habitués à accéder de façon ininterrompue à une gamme variée de produits alimentaires, ayant pour conséquence que l'usage modéré mais régulier qu'ils en font ne correspond pas à la succession naturelle de périodes de sur/sous-abondance de certains produits. Autrement dit, la production d'un système alimentaire local n'est pas « *synchronisée de façon optimale avec les rythmes de consommation d'un ménage* » (*Ibid.*, 2007 : 287) [Ma traduction].

Pour gérer les surplus saisonniers, les adeptes du CSA s'appuient sur l'échange, avec les voisins notamment. (*Ibid.*, 2007 : 288). Il s'agit d'un moyen de compenser la relative variabilité de la disponibilité des produits en circuit alternatif. Thompson & Coskuner-Balli (2007) affirment également que les adeptes du CSA voient, dans cette variabilité naturelle, un réenchantement de leur rapport à l'alimentation. Enfin, dans les systèmes alternatifs de type circuit court, le raccourcissement de la distance entre espace de vente et lieu de culture des produits conduirait à renforcer les idéaux critiques éprouvés par les consommateurs envers la mondialisation des systèmes alimentaires (*Ibid.*, 2007 : 293). Celle-ci apparaît alors comme la responsable d'une standardisation des produits, tandis que l'ancrage géographique des systèmes alternatifs redonne une substance au produit, un caractère unique (*Ibid.*, 2007 : 294).

D. La consommation alimentaire en circuit court

1) Pertinence théorique

Qu'elle ait lieu dans le contexte du CSA ou par le biais de la vente directe, la consommation alimentaire en circuit alternatif fait l'objet de ce mémoire. La vente directe repose sur une transaction marchande plus classique où il s'agit de « passer à la caisse ». Le CSA induit quant à lui une relation contractualisée et durable de support entre clients (mangeurs) et producteurs. Ces deux modes de commercialisation des légumes font partie de l'ensemble hétérogène des systèmes alimentaires alternatifs. Dans cette optique, les recherches effectuées sur le modèle CSA demeurent pertinentes pour informer une recherche portant sur le sens donné à la consommation alimentaire en vente directe. Pour rappel, la norme actuelle est celle de la consommation de supermarché, basée sur les circuits conventionnels. C'est pourquoi l'étude de la consommation alimentaire alternative doit être attentive au fait que les consommateurs alternatifs, pour être décrits comme tels, s'approprient des raisons de s'éloigner de la norme.

L'attention accordée aux consommateurs dans le champ d'étude des systèmes alimentaires alternatifs n'est pas suffisante, selon plusieurs chercheurs (Goodman & DuPuis, 2002 ; Tregear, 2011). L'attrait pour les consommateurs est souvent plus élevé dans les sciences commerciales que dans d'autres domaines des sciences sociales. Dans ce contexte, une approche sociologique du sens de la consommation en circuit alternatif se révèle pertinente. De plus, elle invite le chercheur à être attentif à la réception que font les consommateurs de certaines caractéristiques-clés des circuits alternatifs, comme la réponse à l'enjeu écologique, ou encore la critique du circuit conventionnel.

Comme l'indique Montrieux dans sa thèse portant sur les consommateurs de circuits courts, le principal angle mort de la recherche sur le sujet demeure « *les profils, parcours et motivations des consommateurs de ces circuits* » (Montrieux, 2021 : 17). Dans la filiation sociologique de Pierre Bourdieu, aucune différence significative n'est opérée « *entre l'étude des opinions politiques et celles des goûts alimentaires. Ces deux domaines correspondent chacun à la retraduction en pratiques et représentations des mêmes conditionnements sociaux.* » (Montrieux, 2021 : 24). La pertinence d'une enquête centrée sur la mise en récit de la pratique de consommation en circuit alimentaire alternatif se révèle donc pour saisir tant les processus

qui conduisent à adopter cette pratique que les manières de lui faire une place dans l'appréhension située de la réalité.

2) Consommation alimentaire critique

Les travaux portant sur le CSA tendent à donner une place importante aux valeurs dans l'acte de consommation. Par exemple, la consommation en CSA dépend de récits qui cadrent, idéologiquement, le sens donné aux productions locales et aux communautés, en atteste l'extrait suivant : « *Ces récits de cadrage mêlent une critique idéologique du capitalisme globalisé à des idéalizations romantiques de communautés rurales comme bastions de vertus morales et d'agriculteurs biologiques indépendants comme nobles artisans et gardiens de la terre.* » (Thompson & Coskuner-Balli, 2007 : 277) [Ma traduction]. Ces récits accordent des vertus symboliques à la consommation en circuit court et profitent économiquement aux petits producteurs (*Ibid.*, 2007 : 278).

Dans leur recherche menée en 2007 pour comprendre le sens donné par les adeptes du CSA à leur pratique de consommation alimentaire, Thompson et Coskuner-Balli identifient une éthique du CSA, que les consommateurs appliquent de façon plus large à leurs autres pratiques de consommation. Dès lors, « *les consommateurs décrivent le passage à des alternatives qu'ils jugent plus naturelles, plus écologiques et plus solidaires des entreprises locales : des actions qu'ils interprètent comme des coups, petits mais conséquents, portés à l'hégémonie du capitalisme globalisé.* » (*Ibid.*, 2007 : 289) [Ma traduction]. En outre, les auteurs constatent que ce type de consommateurs associent l'éthique de leur pratique à un sentiment de réenchantement (*Ibid.*, 2007 : 280).

Cependant, il convient de ne pas tomber dans l'écueil de penser que ce type de consommateur, réflexif et éthique, épuise toute la diversité des manières de faire sens de la consommation en circuit alternatif. Dans une autre étude portant sur le CSA, l'auteur explique le résultat suivant : « *Cependant, quelques membres ont expliqué qu'ils étaient simplement intéressés par les produits frais et variés, sans se préoccuper de questions sociétales plus larges.* » (Hvitsand, 2016 : 343) [Ma traduction]. Il s'agit donc de rester doublement attentif. D'une part, les consommateurs qui revendiquent une éthique transversale à leurs préférences ne doivent pas être considérés comme les seuls ayant une posture réflexive sur leurs pratiques. Dès lors, la recherche ne doit pas s'arrêter aux réponses données par les consommateurs, qu'ils justifient ou non leur pratique avec des arguments éthiques inspirés par l'écologie ou des critiques idéologiques du capitalisme. D'autre part, il faut être prêt à considérer que la consommation en

circuit alternatif puisse se justifier par des motifs qui n'ont, en apparence, rien à voir avec des enjeux éthiques, écologique ou économiques.

Chapitre II. Théorie : sensibilité écologique et inégalités

Dans ce deuxième chapitre, je présente les principaux apports des travaux qui ont porté sur les schèmes de perception des individus. En particulier, je reviens sur les déterminants de l'acquisition de schèmes de perception spécifiques qui permettent notamment de justifier l'action par des motifs éthiques extérieurs, comme la conscience écologique par exemple. A la suite de ces travaux, l'appropriation de l'enjeu écologique apparaît comme une source et un témoin de nouvelles appartenances sociales qui favorisent, pas toujours de façon très directe, la consommation alternative.

A. Faire sens à travers la consommation

« L'émergence de ces consommateurs est une perspective intrigante, et des parallèles avec cette théorie peuvent être trouvés dans les travaux des sociologues de l'alimentation, qui proposent qu'à mesure que les déterminants classiques du choix alimentaire (par exemple, la classe sociale, le revenu) voient leur importance diminuer dans les pays développés, les consommateurs se regroupent en communautés spécialisées ou "néo-tribus", dont les membres partagent des valeurs, des styles de vie ou des images d'eux-mêmes plutôt que des caractéristiques démographiques. »
(Weatherell et al., 2003 : 234).

La proposition tirée de cet extrait attire l'attention vers le consommateur alimentaire en tant que membre d'une sorte de tribu dont l'appartenance est basée sur le partage d'un goût commun pour la consommation en circuit alternatif. Thompson et Coskuner-Balli ajoutent qu'il s'agit de consommateurs réflexifs capables de se référer aux réalités observées dans les systèmes alimentaires pour les mettre en relief avec d'autres tendances, écologiques notamment, et en faire une éthique de consommation (Thompson & Coskuner-Balli, 2007). A partir de ce constat, la préférence pour les circuits alimentaires alternatifs peut apparaître comme un nouveau levier de distinction sociale. Pour autant, nous l'avons vu, ce type de consommateur ouvertement réflexif n'épuise pas le champ du réel et il convient d'examiner les ressorts de l'adoption des valeurs, styles de vie et autres images de soi, autrement dit, les dispositions, qui ouvrent l'accès à la « tribu » des consommateurs de circuit alternatif.

Dans une perspective marxienne, la consommation est réduite à une simple expression des rapports se jouant dans la sphère de la production (Goodman & DuPuis, 2002). Ainsi, le fait que des consommateurs achètent des produits locaux et bio, plus chers, s'explique par leur statut, ce qui induit une préférence pour les marchés de niche, spécialisés et destinés aux classes supérieures (*Ibid.*, 2002 : 9). Partant de là, les consommateurs du circuit alimentaire conventionnel apparaissent comme passifs et ignorants, alors que ceux, mieux éduqués et mieux dotés financièrement, qui se tournent vers les circuits alternatifs sont dotés des capacités d'action pour s'impliquer dans les circuits alternatifs (*Ibid.*, 2002 : 8). Dans cette vision, le circuit alternatif apparaît tantôt comme une utopie entretenue par les individus des classes supérieures, tantôt comme une tentative de rééquilibrage du rapport de force entre consommateurs et producteurs (*Ibid.*, 2002 : 17). Le cadre théorique retenu pour ce mémoire se distingue de la théorie marxiste dans la mesure où il s'inscrit dans le paradigme de la sociologie compréhensive. Celui-ci impose de reconnaître une capacité d'agence à chaque individu, ce qui écarte les explications exclusivement déterministes,

Il s'agit alors de considérer les individus comme des vecteurs actifs de significations, non seulement dans leur discours, mais aussi dans leurs pratiques. Le processus de construction du sens est complexe et mobilise des éléments de la réalité des individus. Cependant, comme l'indiquent Goodman et DuPuis (2002), « *Les pratiques d'acquisition de la connaissance dans le domaine de la consommation réflexive sont des expressions de la capacité d'action (des acteurs) et constituent donc une politique de l'alimentation* » (Goodman & DuPuis, 2002 : 18) [Ma traduction]. S'intéresser à la justification de la consommation est, de ce point de vue, indissociable de l'intérêt pour la perception située de la réalité des acteurs. Dans cette optique, la dimension réflexive de la consommation ne peut pas être réduite à l'expression mécanique de la structure sociale.

Dès lors, dans la continuité de la recherche suivante, portant sur la perception de la consommation alimentaire auprès de consommateurs anglais, j'entreprends d'étudier « *la disposition des consommateurs à l'égard des aliments locaux, dans le but particulier d'examiner le lien entre cette disposition et la perception qu'ont les consommateurs des questions plus générales relatives à l'alimentation, à l'agriculture et à la chaîne d'approvisionnement.* » (Weatherell et al., 2003 : 233) [Ma traduction].

B. Adoption différenciée et discriminante de la conscience écologique

Le lien entre les activités humaines et les bouleversements écologiques qui ébranlent la pérennité des sociétés modernes fait de plus en plus l'objet d'un consensus dans le champ scientifique. Pour autant, l'appropriation des enjeux écologiques¹ par les individus ne prend pas toujours la forme d'une conscience écologique cohérente avec le cadrage du problème issu du consensus scientifique. En effet, l'appropriation de l'enjeu écologique diffère en fonction « *des socialisations diverses au gré desquelles se forment les goûts, les principes de classement et les sens moraux (préférences, adhésions à des idées, intensités des marques d'intérêt, évaluations du monde, des autres et de soi)* » (Comby & Malier, 2021 : 39).

Dans leur étude portant sur des individus qu'ils rattachent aux classes populaires, les deux auteurs distinguent deux composantes du rapport à l'enjeu écologique qui articule « *des dimensions symboliques et des aspects matériels.* » (Comby & Malier, 2021 : 39). D'une part, les dimensions symboliques font référence aux conceptions des problèmes environnementaux et induisent des questions telles que : « *Qu'est-ce qui pose problème ? Qui est responsable ? Quelles solutions sont possibles ?* » (Ibid., 2021 : 39). D'autre part, l'appropriation des enjeux écologiques dépend aussi « *des conditions matérielles d'existence (dont les expositions aux pollutions et les expériences du milieu de vie), génératrices cette fois d'un sens pratique qui, sur le terrain environnemental, se lit principalement à travers les habitudes de consommation, le volume supposé des pollutions engendrées par les modes de vie et les modalités d'écologisation de ces derniers.* » (Ibid., 2021 : 40). En résumé, la manière même d'envisager les thématiques reliées, de près ou de loin, aux enjeux écologiques, dépend de la situation sociale et induit des réactions conditionnées socialement et matériellement.

Jean Zin énonce que l'écologie politique « *peut être qualifiée de « conscience » de « notre environnement et de nos interdépendances, [...] notre appartenance à des écosystèmes que nous ne devons pas détruire, [...] notre empreinte écologique* » (Zin, 2010, cité dans Faburel et al., 2021 : 140). Faburel et al. (2021) étudient la militance du mouvement des Gilets Jaunes à partir de cette définition de l'écologie politique. Cette démarche est intéressante dans la mesure où le mouvement des Gilets Jaunes fut souvent décrit comme « opposé à l'écologie » dans la foulée des manifestations contre la hausse des prix du carburant.

¹ Je parlerai « d'enjeu écologique » plutôt que « d'écologie » dans la mesure où le second fait référence à une adhésion politique ou idéologique (Comby & Malier, 2021).

Toutefois, ces auteurs distinguent, très justement, la sensibilité écologique des Gilets Jaunes de celle qu'on peut tirer de la définition, plus idéale et plus théorique, de Jean Zin. La définition de l'écologie politique donnée plus haut ne suffit pas à qualifier la diversité des modes d'appréhension de l'enjeu écologique. Or, il s'agit là d'un écueil présent dans les recherches qui investiguent les liens entre la conscience de l'environnement, délimitée à partir de cette définition de l'écologie politique, et l'adoption de pratiques reconnues comme plus écologiques. A nouveau, l'intérêt sociologique se trouve dans les justifications de la pratique plutôt que dans le fait de constater la présence ou l'absence de la conscience écologique.

Le concept de conscience écologique fait référence à une manière bien particulière d'interpréter les enjeux contemporains. La conscience écologique renvoie, dans le champ politique, à des injonctions et à des normes qui dessinent les contours d'un idéal écocitoyen. L'écocitoyen correspond à l'individu qui a réussi à former une perception cohérente de son action individuelle et de ses impacts sur l'environnement. Le développement de cette vision dépend de l'acquisition de capitaux économiques et culturels qui, en retour, permettent de s'approprier les vertus symboliques associées à l'écologisation des pratiques (Ginsburger, 2020; Grossetête, 2019; Kennedy & Givens, 2019).

Dans cette optique, la lecture sociologique à partir du concept de classe sociale conduit Gabriel Montrieux (2021) à noter dans sa thèse que l'appartenance à une forme de bourgeoisie (plus éduquée et mieux dotée en ressources économiques) favorise l'adoption et la promotion de pratiques alimentaires alternatives (Montrieux, 2021 : 26). Comme l'indique Matthieu Grossetête à la suite du sociologue Pierre Bourdieu, l'appropriation des enjeux écologiques « *donne lieu à des pratiques sociales animées par un souci de distinction* » (Grossetête, 2019 : 86). Il ajoute également :

« Chez les enquêtés plus argentés, la contrainte symbolique se substitue à la contrainte économique. Les injonctions environnementales s'appliquent ainsi peu ou prou sur les mêmes pans du mode de vie, mais de manière plus ostentatoire. [...] Ces conversions que l'on peut qualifier d'esthétisantes, certes non intégrales et pétries de contradictions, mais dont tous les aspects du mode de vie peuvent porter la marque, sont de fait les plus distinctives. Comme en matière de consommation culturelle [Coulangeon, 2004], l'éclectisme écologique des plus privilégiés s'oppose aux conversions segmentées de ceux qui le sont moins, ainsi qu'à celles moins ostentatoires des plus « convertis », qui opèrent par restriction plutôt que par compensation. » (Grossetête, 2019 : 100).

Dans ce contexte, la coloration écologique des pratiques, notamment de consommation, fait écho à un ensemble de valeurs rattachées aux milieux bourgeois. Par exemple, le goût de la nourriture n'importe pas tant en comparaison aux vertus éthiques, écologiques ou symboliques d'une certaine forme d'alimentation. Cet ensemble de valeurs est une particularité des goûts des individus des classes supérieures qui accordent désormais plus d'importance à l'authenticité des produits qu'à leur caractère cosmopolite, comme à la fin du siècle dernier (Carfagna *et al.*, 2014). Comme le constataient Thompson et Coskuner-Balli dans leur recherche sur les adeptes du CSA, « *Les consommateurs tirent de nombreux avantages de leur adhésion à l'ASC, allant de la perception d'un meilleur goût à des significations plus complexes liées à des idéaux culturels de sûreté, d'authenticité rurale, de vertus morales antimatérialistes, de découverte et, surtout, à un sentiment d'enchantement.* » (Thompson & Coskuner-Balli, 2007 : 292) [Ma traduction]. Toujours dans cette optique, la focalisation sur le goût, en tant que perception sensorielle, évoque, à l'inverse des valeurs bourgeoises, un souci davantage populaire.

Dans la mesure où les individus les plus éduqués s'approprient l'enjeu écologique avec plus d'aisance et de complexité, il faut être attentif à un effet d'invisibilisation au sein des autres catégories sociales chez qui l'appropriation est moins explicite. Alors que les premiers tendent à identifier clairement les façons concrètes de contribuer à la résolution de l'enjeu écologique, l'exemple le plus évident nous étant fourni par la consommation « verte » (Kennedy & Givens, 2019), les seconds, moins à l'aise dans leur maîtrise des interrelations systémiques complexes, insisteront davantage sur des aspects non reliés, en apparence, à l'enjeu écologique. Un mouvement de différenciation « vers le haut » peut alors conduire les individus les mieux dotés en capitaux culturels à décrire leurs pratiques alimentaires comme des moyens au service de fins qui ne se limitent pas à la sphère des besoins alimentaires.

Cependant, verdir sa consommation n'est pas le seul moyen pour intégrer les contraintes écologiques, faisant de plus en plus l'objet d'une responsabilisation à l'échelle individuelle. Dans la foulée de ce qu'indiquait Grossetête (2019 : 100), la frugalité et la sobriété, choisies ou non, diminuent la contribution aux déséquilibres écologiques (Ginsburger, 2020; Kennedy & Givens, 2019). Ainsi, des pratiques plus écologiques ne sont pas nécessairement le résultat d'une sensibilité à l'enjeu écologique qui trouve son aboutissement dans le verdissement de la consommation, en attestent les individus des milieux populaires (Comby & Malier, 2021). Partant de là, retenons que la conscience écologique est répartie de façon hétérogène et inégale. L'enjeu principal réside alors dans les inégalités sociales issues de la non-revendication des motifs écologiques dans l'action, que j'explore dans la section suivante.

C. Légitimation et violence symbolique

Si l'intégration ostentatoire des normes écologiques n'est pas constatée chez les individus « *moins argentés* » (Grossetête, 2019), certains auteurs remarquent néanmoins, au sujet des habitants des zones péri-urbaines françaises, « [...] *une écologie moins ostentatoire en adéquation avec l'étroitesse des ressources économiques.* » (Costes & Hamman, 2023 : 168). Les gratifications symboliques, tirées des revendications d'une forme de conscience écologique, intéressent peu les individus issus des milieux populaires. Comme l'énonce Comby (2015) au sujet d'un employé d'EDF (Electricité de France) âgé de 62 ans, « *Il ne se soucie pas vraiment de la dimension écologiquement valorisable de ses comportements, dimension dont il ne saurait sans doute pas trop quoi faire ou penser, et qui lui apporterait peu de reconnaissance voire à l'inverse une incompréhension moqueuse de la part de ses proches.* » (Comby, 2015 : 28).

Le sociologue Jean-Baptiste Comby a publié de nombreux travaux étudiant la sensibilité écologique sous l'angle des classes sociales (Comby, 2014, 2015, 2016, 2017; Comby & Grossetête, 2012; Comby & Malier, 2021). Leur intérêt réside tout particulièrement dans son analyse des profits symboliques tirés de la revendication d'une conscience écologique. Cette dernière y est décrite comme réservée aux publics les mieux éduqués et les plus en mesure de se conformer aux injonctions formulées par les institutions publiques, qui donnent un cadre et une définition légitime à l'(in)action écologique. Les injonctions à l'écocitoyenneté en sont issues et une forme de violence symbolique s'exerce sur les attitudes et pratiques non conformes à ces injonctions (Ginsburger, 2020).

Ainsi, la sensibilité écologique se voit confisquée par un public bien informé sur les enjeux sous-jacents et en mesure de dépenser davantage pour consommer « vert ». Selon certains auteurs, cette confiscation conduit les autres publics à un sentiment d'impuissance écologique (Kennedy & Givens, 2019). La principale conséquence de la confiscation de la sensibilité écologique par les groupes sociaux les mieux capables de l'articuler à leurs pratiques est un décalage entre les croyances et les actions, illustré dans l'extrait suivant : « [...] *parce que nos participants perçoivent la consommation verte comme le mode idéal d'engagement pour la protection de l'environnement, les acteurs qui ont le goût et la possibilité de consommer vert manifestent des préoccupations environnementales plus fortes en raison d'un alignement croyance-action* » (Kennedy & Givens, 2019 : 2) [Ma traduction]. Dès lors, l'injonction à

l'écocitoyenneté peut se résumer comme suit : « *pour celles et ceux plus fortement dotés en capitaux culturels, l'écologisation des pratiques devient au contraire une composante essentielle de l'exigence à « faire de son mieux » et permet de transfigurer la présentation d'un style de vie économiquement contraint.* » (Comby & Malier, 2021 : 40-41).

Dans la continuité des travaux parcourus ici, le recours à la distinction sociale et à la sociologie qui en fait son principal objet d'étude se révèle pertinent pour décrire plus justement les formes et fonctions de la sensibilité écologique en tant qu'outil de revendication, de différenciation et de justification de l'action.

D. Une préoccupation non consensuelle

Si l'enjeu écologique fait l'objet d'une appropriation différenciée en fonction des publics, il reste à définir de quelle manière. Tout d'abord, bien que les dispositions à la conscience écologique soient souvent considérées comme l'apanage d'un seul segment de la société, bourgeois et mieux éduqué, de nombreux travaux montrent que les individus issus d'autres segments sociaux manifestent des formes de sensibilité environnementale influencées par leurs conditions de vie matérielles et sociales (Aries, 2018; Comby, 2015, 2016; Comby & Malier, 2021; Faburel et al., 2021; Flipo, 2021).

Malgré le caractère controversé du concept de transition écologique, celui-ci fait quand même l'objet d'une appropriation à tous les étages. Dans une recherche portant sur les débats politiques d'une municipalité de la Drôme, en France, Sabine Girard montre que tous les citoyens n'adhèrent pas de façon homogène au sens de la transition écologique véhiculé par les acteurs publics, dominants lorsqu'il s'agit d'établir et répandre une perception légitime de la norme écologique. En effet :

« L'emploi des termes « transition écologique » est évité, car leur connotation technique ou militante, évoquant soit une politique publique technocratique (« la transition énergétique »), soit une logique partisane (« écologistes ») constitue un frein dans la discussion ou l'action collective, faute de maîtriser les mêmes codes de langage ou de partager les mêmes idées. Elle est pour autant tangible dans l'évolution des pratiques quotidiennes des habitants, mais aussi dans l'intention majoritaire au sein de l'équipe municipale de transformer l'ordre établi. » (Girard, 2022 : 8).

A partir de ce cas, remarquons que les transformations constatées par l'auteur prennent leurs racines dans une vision non-consensuelle de la transition écologique, que les pouvoirs locaux font exprès de maintenir afin de favoriser les changements. La prise de conscience écologique n'est donc pas uniforme et n'a pas lieu d'une seule façon, considérée comme légitime et bien informée. En quelque sorte, même si l'acceptation du concept de transition et de ses implications ne résonne pas de la même façon pour tout le monde, elle résonne tout de même et produit des effets. L'enseignement principal à tirer pour ce mémoire tient dans la pertinence d'une enquête sur le sens de la transition écologique et des enjeux de cet ordre chez celles et ceux qui manifestent une certaine hostilité envers l'acceptation et les normes écologiques dominantes.

Pour revenir à la consommation en circuit court, il en ressort que des changements pouvant s'inscrire dans des logiques écologiques, comme le fait de s'alimenter localement, ne sont pas toujours motivés et revendiqués comme une adhésion normative à l'écologie, en atteste l'extrait suivant : « *Quand on leur demande ce qui est important en choisissant la nourriture, les facteurs sociétaux – y compris “produits localement” – étaient considérés comme moins importants que les produits finis ou les facteurs pratiques tels que le goût, la fraîcheur, le caractère sain, l'apparence et la disponibilité.* » (Weatherell et al., 2003 : 241) [Ma traduction]. Selon cette étude, des critères comme le goût, la fraîcheur et le caractère sain des produits priment, aux yeux des consommateurs, sur les vertus locales ou écologiques de leur consommation.

Toutefois, c'est la perception que ces critères sont réunis à un point de vente alimentaire qui pousse, souvent, les consommateurs à faire le choix de l'alimentation locale. L'importance accordée aux objectifs sociaux ou écologiques peut alors se greffer aux facteurs précités. C'est pourquoi les résultats de l'étude de Weatherell *et al.* (2003) tempèrent la place occupée par les bénéfices humains et environnementaux d'un type donné d'alimentation dans les motifs de la pratique. Les auteurs rappellent aussi que l'acte d'achat de la nourriture représente une petite partie du rapport à la consommation et qu'il est utile de le replacer dans le contexte des schèmes plus généraux que suivent les individus afin de mieux saisir les ressorts de la justification des pratiques (*Ibid.*, 2003 : 242).

E. De la conscience à l'impuissance écologique : un problème de ressources

Si l'enjeu écologique donne lieu à des injonctions qui pèsent sur les individus, tous ne sont pas égaux devant celles-ci. En dehors de l'empreinte écologique réelle du mode de vie, qui croît avec le niveau des ressources économiques, les individus ayant acquis les dispositions constitutives d'une posture d'écocitoyen ont plus de facilité à se conformer aux normes écologiques (Carfagna *et al.*, 2014 ; Ginsburger, 2020 ; Kennedy & Givens, 2019). Les individus chez qui il est possible d'observer cette posture écocitoyenne sont les plus enclins à agir pour l'environnement, notamment, en privilégiant la consommation de produits « verts ». La posture de l'écocitoyen peut être décrite comme suit : « *Dans le contexte des préoccupations environnementales, le concept d'éco-habitus se traduit par un sentiment profond d'appartenance à la terre, de responsabilité dans sa protection et de capacité individuelle et collective à le faire.* » (Kennedy & Givens, 2019 : 18) [Ma traduction].

Parmi ces individus, [...] *la motivation à consommer de manière durable est forte, se reflète dans leurs réseaux sociaux et prend racine dans leurs craintes profondes et émotionnelles à l'égard de l'environnement. Telles sont les sensibilités et les impulsions de l'éco-habitus.* » (Kennedy & Givens, 2019 : 13) [Ma traduction]. Selon les auteurs, cette posture d'écocitoyen qu'ils rattachent à un éco-habitus n'est pas la seule manière d'exprimer un souci pour l'environnement. En effet, « *Nous avons montré que les sentiments pro-environnementaux ne sont pas si rares ; toutefois, il semble que seuls les privilégiés disposent des goûts culturels (comme l'indique l'éco-habitus), du temps et de l'argent pour justifier leur volonté de prendre des mesures personnelles en faveur de la protection de l'environnement.* » (Kennedy & Givens, 2019 : 17) [Ma traduction]. Dans cette perspective, remarquons l'importance accordée aux ressources, matérielles et immatérielles. Ces ressources conditionnent la possibilité même, pour les individus, d'entamer le processus de justification de leurs actions en leur donnant un sens écologique.

Parallèlement, les écocitoyens revendiquent une forte implication dans leur manière de consommer et génèrent un entre-soi les éloignant de ceux qui ne revendiquent pas de sensibilité et de conscience écologique dans leurs actions. A l'inverse, les individus correspondant aux classes populaires sont davantage sujets à un sentiment d'impuissance écologique. Selon Ginsburger, ce sentiment traduit non pas une absence de souci écologique (Kennedy & Givens, 2019 : 18), mais bien la croyance en leur propre incapacité d'adhérer à l'idéal écocitoyen et aux dispositions qui le caractérisent (Ginsburger, 2020).

Dans ce contexte, l'accès aux savoirs scientifiques conditionne l'acquisition des dispositions constitutives de la posture de l'écocitoyen à partir de laquelle la conscience écologique se revendique. Par ailleurs, si ce qui est écologique se définit seulement au regard de la science, principal outil de production légitime des savoirs dans la modernité, alors, il n'existe pas « d'écologique » en dehors de la science, et même de la modernité. Néanmoins, même si la mobilisation de connaissances est une condition pour adopter l'attitude de l'écocitoyen dans l'action, chacun peut s'appropriier, depuis ses réalités matérielle et sociale propres, les critères de classement du bien et du mal en matière environnementale. Ainsi,

« Les productions écologiques et culturelles des populations des périphéries urbaines varient profondément selon leur inclination et leur aptitude à s'affranchir des injonctions savantes pour s'approprier leurs propres représentations et actions au quotidien. [...] Une écologie du quotidien peut-être plus discrète car elle échappe à la médiatisation du discours dominant des politiques publiques, mais sans cesse présente, car inévitablement rattachée aux conditions d'existence influencées par leur contexte sociospatial. » (Costes & Hamman, 2023 : 168).

Tout comme dans le cas de l'appropriation des savoirs scientifiques, « *Le rapport aux recommandations publiques en matière d'alimentation se distribuerait ainsi sur un gradient allant de l'appropriation par les catégories supérieures et intermédiaires à l'indifférence ou la réaction critique chez les plus pauvres ou précaires.* » (Ginsburger, 2020 : 49). Dans ce contexte, les individus moins dotés en capitaux culturels et économiques réagissent davantage par la critique vis-à-vis des injonctions publiques à l'écocitoyenneté, qui n'est pas à confondre avec un rejet du souci pour l'environnement. La critique se situe plutôt au niveau du diagnostic qui commande l'action écologique. Elle insiste alors plus sur les causes structurelles de l'incapacité à adhérer à l'idéal de l'écocitoyen (Comby & Malier, 2021), tandis que les mieux dotés « *s'approprient et adhèrent ainsi le plus systématiquement au cadrage individualisant de la question environnementale et aux pratiques les plus immédiatement liées.* » (Ginsburger, 2020 : 57).

Adhérer à l'idéal de l'écocitoyen et se conformer aux normes sous-jacentes donnent lieu à des enjeux de justice sociale. Notamment, si les écocitoyens mobilisent une conscience écologique dans leur action, Ginsburger (2020) note que « *L'association des pratiques aux attitudes apparaît – du moins en partie – comme le produit de dispositifs spécifiques (campagnes de sensibilisation et d'information, labels), centrés sur certaines pratiques et dont la réception varie dans l'espace social.* » (Ginsburger, 2020 : 67). L'acquisition des attitudes de l'écocitoyen

se joue donc « à l'intersection des actions institutionnelles relativement récentes visant à les étiqueter comme « pro-environnementales » et des configurations matérielles et dispositions préexistantes » (Ginsburger, 2020 : 67). L'auteur complète : « Nos analyses suggèrent que ces trois dimensions façonnent écologie du geste et écologie de la frugalité à des degrés divers, associant la première aux enjeux environnementaux tandis que la seconde semble rester encore largement associée à des contextes matériels très contraints. » (Ginsburger, 2020 : 67-68).

L'observation faite par Ginsburger (2020) au sujet du lien entre l'adoption des écogestes et les attitudes écocitoyennes peut être corroborée par le travail de Kennedy et Givens (2019). En effet, selon ces auteurs, il faut regarder du côté de la réalité vécue des individus, comprenant leurs capacités matérielles et perceptives, pour comprendre que « *Ceux qui ne peuvent pas agir selon les idéaux dominants en matière de protection de l'environnement sont susceptibles d'ajuster leurs préoccupations environnementales pour les aligner sur leurs propres actions en faveur de l'environnement.* » (Kennedy & Givens, 2019 : 16). En d'autres termes, la conscience écologique résulterait moins de l'acquisition conjointe de connaissances et de sensibilités que de la possibilité d'entreprendre des actions considérées comme « plus écologique » grâce au cadrage institutionnel.

Cette interprétation du lien entre pratiques et attitudes à l'égard des enjeux écologiques permet de voir comment se construit la légitimité de la conscience et du mérite écologiques par ceux qui ont les moyens matériels et sociaux d'y accéder, en atteste l'extrait suivant :

« In environmental sociology, we define concern as awareness of issues, affinity for solutions, and perceived self-efficacy to contribute to solutions (Dunlap and Jones 2002). We suggest this definition inadvertently associates environmental concern and social class, particularly when green consumption is the ideal form of engagement in environmental protection. The concern that environmental social scientists have measured to date may be better defined as a relational and embodied awareness of the dependence of human flourishing on a healthy natural environment combined with an alignment with high-status preferences for environmental actions and positive self-evaluation of one's role in mitigating environmental problems. With this definition in hand, we suggest that environmental concern is positively associated with social class because privileged actors in society have the power and legitimacy to define the ideal modes of engagement in environmental protection (green consumption) and, concomitantly, have the capacity to align their own actions with these ideals. Because actions and beliefs are dialectically related, those who can act on their environmental

concerns in ways recognized as legitimate are able to evaluate their concern as high. »
(Kennedy & Givens, 2019 : 16).

A partir de cet extrait, remarquons le degré important de relativité de ce qui est considéré comme écologique et qui dépend avant tout du cadrage opéré par les individus des segments supérieurs de l'espace social. Dans ce processus de cadrage, le discours scientifique est récupéré et intégré au projet politique de classes supérieures, donnant alors leur forme à l'action et à la conscience écologiques légitimes. L'enjeu sous-jacent de justice sociale tient en ce que les plus touchés par le manque de légitimité sociale de leurs comportements sont aussi ceux qui vivent dans une moindre opulence matérielle. En d'autres termes, ils subissent la double peine d'accéder à moins de consommations et ainsi, manquent de nombreuses occasions d'acquérir plus de légitimité en consommant « vert ». En revanche, bien qu'ils ne polluent pas plus que les autres, ces individus sont davantage stigmatisés pour leurs excès sans être récompensés pour leurs privations (Comby & Malier, 2021).

F. Consommation et fabrique normative de l'écocitoyen

En étudiant les « guichets de la misère énergétique », Cacciari (2017) fait le constat suivant :

« Il n'existe pas de consommateur en soi. Être consommateur c'est faire l'objet d'un étiquetage, appuyé sur une définition et des opérations de contrôle, c'est être confirmé en tant que consommateur. C'est une figure qui ne se révèle finalement que dans le cadre d'interactions qui l'instituent, comme ces guichets. C'est lors de ces interactions que la normativité sociale de la consommation, jusqu'alors implicite, invisible ou ignorée, se révèle. Ici encore, l'activité des médiatrices se présente comme une instance de tri au sujet du consommateur légitime. » (Cacciari, 2017 : 74).

Même si Cacciari (2017) s'appuie sur le cas de la consommation d'énergie, on peut retenir son apport intéressant sur la possibilité d'être étiqueté comme consommateur et légitimé en tant que tel. Par conséquent, un consommateur n'est considéré comme tel qu'une fois qu'il peut satisfaire et se conformer aux attendus qui pèsent sur lui. En l'absence de conformation, il sera considéré comme un assisté, correspondant ici au « mauvais » consommateur. Dans la foulée de la contribution de Ginsburger (2020), nous pouvons en déduire que, dans l'acception marchande de l'écologie, le bon consommateur est celui qui satisfait à la normativité sociale de

la consommation, qui s'actualise dans la norme écocitoyenne, à la lisière du marché et des institutions étatiques (Ginsburger, 2020).

En promouvant certaines pratiques, auxquelles sont rattachés des bénéfices environnementaux et moraux, les pouvoirs publics établissent un cadre à partir duquel l'adoption de ces mêmes pratiques revient à exprimer un souci environnemental. Sa légitimité est ensuite issue du lien qui est établi entre celui-ci et la pratique, reconnue comme contribuant à la préservation de l'environnement par l'institution qui l'a promue. Toujours selon Ginsburger (2020), « *Si le lien attitudes-pratiques est le plus souvent un présupposé de ces actions institutionnelles – en particulier celles visant à sensibiliser la population –, ce constat suggère plutôt qu'il en serait le produit.* » (Ginsburger, 2020 : 54).

En plus de disposer des moyens de sa consommation « verte », le bon consommateur jouit d'une légitimité et d'une reconnaissance du bon usage de sa responsabilité dans les choix qu'il pose. Cette responsabilité employée à bon escient illustre la normativité sous-jacente aux institutions publiques et au marché. Dans le contexte de la recherche menée par Cacciari sur la consommation énergétique, les institutions étatiques et les opérateurs de marché œuvrent, main dans la main, pour normaliser les conduites dans un sens qui privilégie leurs intérêts respectifs.

Ainsi, tout comme « *les guichets de la misère énergétique constituent un exemple de gouvernement par la demande de la consommation d'énergie à l'ère écologique.* » (Cacciari, 2017 : 75), le consommateur vert et, plus généralement, l'écocitoyen, apparaît aux yeux des acteurs dominants (Etat, marché) comme un consommateur sachant se conformer aux injonctions qui pèsent sur lui dans le cadre d'une politique publique, ici, une politique publique à visée écologique. A l'inverse, il s'agit « *de voir dans les conduites, dans la consommation des particuliers, notamment lorsqu'elle est supposée irrationnelle et non maîtrisée, la cause possible et le principe générateur d'événements probables : raréfaction des ressources fossiles, déséquilibre géopolitique du secteur de l'énergie, augmentation des gaz à effet de serre, perte d'indépendance énergétique du pays, etc.* » (Cacciari, 2017 : 76-77).

Dans une tout autre perspective, la consommation apparaît comme un lieu de résistance. En effet, les injonctions normatives véhiculées dans les sphères publiques et marchandes n'existent qu'à travers leur adoption et leur actualisation dans une certaine forme de consommation « verte » et « légitime ». La redéfinition active de la (non-)consommation par les individus peut mener à des transformations importantes des manières de voir et de faire à l'échelle collective (Goodman & DuPuis, 2002 : 13).

Depuis une telle perspective, remarquons que la consommation régulière en circuit alimentaire alternatif peut traduire différents processus d'apparence contradictoire. Pour certains, il s'agira de se conformer aux injonctions à « bien » consommer en intégrant les contraintes écologiques véhiculées par les acteurs institutionnels et marchands dominants². Pour d'autres, consommer en circuit alimentaire alternatif revient à sortir du circuit conventionnel, ce qui s'apparente à un acte de résistance contre ceux qui façonnent la figure du bon consommateur alimentaire.

G. Récapitulatif des formes d'écologie

À partir des travaux repris dans ce deuxième chapitre du mémoire, il est possible de retenir deux formes de sensibilité écologique. Tout d'abord, nous pouvons identifier une forme d'écologie populaire ou « périphérique » qui ne se revendique pas comme « écolo », par critique, renoncement ou indifférence. Dans le cas des individus des classes populaires, *« l'attention portée au « monde des réalités » et aux conditions matérielles d'existence les amène à mettre à distance la tendance à inférer une signification environnementale à leurs agissements. »* (Comby & Malier, 2021 : 40). A l'inverse, nous l'avons vu, l'écologie dominante est réservée aux individus qui se conforment à l'idéal écocitoyen et adoptent les écogestes. Cela requiert l'acquisition de dispositions qui permettent de comprendre les enjeux individuels de la crise écologique et d'adhérer au discours qui responsabilise l'individu. Cette deuxième forme est dominante dans la mesure où elle est produite par les institutions publiques et privées qui énoncent les liens qui existent entre action et écologie.

L'existence de l'écologie « périphérique » nuance l'affirmation selon laquelle l'écologie est une préoccupation réservée aux plus riches. Notamment, *« [...] si indifférence il y a au sein des fractions précaires, elle porte davantage sur les profits symboliques liés à l'écologisation du mode de vie que sur le thème environnemental lui-même. »* (Comby & Malier, 2021 : 48). Cet extrait permet de souligner un autre point saillant de l'écologie populaire qui est la conscience, le rejet, voire, la contestation de la version dominante qui, elle, revendique la coloration écologique de ses modes de vie moins contraints. L'invisibilisation de la forme d'écologie que je qualifie ici de populaire, dans la continuité des travaux présentés dans le chapitre II, se joue

² Ici, le critère de dominance est soumis au retentissement du discours dans l'espace public. Ainsi, la vision du bon consommateur est conjointement façonnée par les pouvoirs publics, les acteurs du marché et des « bons consommateurs », tous dominants dans leur champ respectif.

dans la non-revendication des vertus écologiques des modes de vie sobres, frugaux ou contraints.

Le principal apport des travaux de ce chapitre est de montrer que l'absence de revendication des vertus écologiques du mode découle aussi d'un manque de capacités réflexives permettant de relier l'échelle de l'individuelle à l'échelle des réalités écologiques globales. A ce titre, l'écocitoyenneté est définie par « *Alexandre Kiss, pionnier du droit international de l'environnement, comme « conscience généralisée incitant tous les individus à prendre en compte dans leurs actions quotidiennes les conséquences que leurs actes sont susceptibles de produire sur l'environnement, dans le présent, mais aussi à moyen et à long terme ».* » (Ginsburger, 2020 : 44). A partir de cette définition, remarquons que la forme d'écologie dominante repose sur la prise de conscience des dynamiques systémiques reliant l'action individuelle à ses conséquences environnementales. L'écologie, dans sa forme légitime, responsabilise l'individu en l'incitant à tenir compte des conséquences de ses choix. Elle lui reconnaît alors un pouvoir important à travers ses préférences de consommations. Tout ceci évoque la figure de l'écocitoyen, rencontrée précédemment dans ce mémoire, et nous amène à distinguer un trait saillant de l'écologie dominante qui est la revendication de capacités réflexives au motif de l'action. Par exemple :

« De façon plus générale, l'évocation de la capacité de réflexion intervient dans l'élaboration de la barrière symbolique qui se forge entre les membres de l'AMAP³ et les « gens de la base ». Ainsi, l'adhésion à l'association s'inscrit dans un processus de distinction dont la capacité d'introspection serait le corollaire ou le préalable nécessaire. » (Paranthoën, 2013 : 127).

Comme l'indique l'extrait ci-dessus, ceux qui disposent des capacités réflexives conduisant à adhérer au cadrage dominant de la résolution des enjeux écologiques finissent par créer un nouveau groupe social homogène avec des frontières bien délimitées. Comme l'évoque Paranthoën (2013) dans le contexte français,

« Derrière ce que les membres de l'AMAP expriment en termes de « convivialité » se joue en fin de compte la création d'un entre-soi, d'un sentiment d'appartenance au monde de ceux qui ont pris conscience de l'importance de la qualité des aliments. La reconfiguration des liens entre producteurs et consommateurs n'engage donc pas tant un rapprochement d'ordre géographique que social. [...] Cette proximité leur permet de

³ Association pour le Maintien de l'Agriculture Paysanne

s'accorder sur la fonction de l'agriculture entendue comme garante de la santé. »
(Paranthoën, 2013 : 126).

Cet extrait soulève un point sociologique important du point de vue de la théorie sociale. L'exemple donné par les clients et producteurs engagés dans des systèmes alimentaires alternatifs montre que la classe sociale dont l'individu est issu importe moins que la seule possibilité d'avoir accès aux savoirs, et donc aux capitaux culturels, qui construisent une vision du monde comme un système écologique en danger dans lequel les individus ont un rôle à jouer. De ce point de vue, si l'agriculteur, la mère de famille ou le professeur d'université se soucient de la nutrition, de la santé des sols, et de l'environnement, c'est parce qu'ils ont baigné dans les milieux où les capitaux culturels nécessaires pour relier souci et action sont accessibles. La distinction entre les deux formes d'écologie présentée dans ces lignes ne serait donc pas tant une affaire de classe sociale.

La posture des membres de l'AMAP témoigne d'une véritable réflexion sur « la philosophie de vie » (Paranthoën, 2013). De telles dispositions traduisent, dans une certaine mesure, une rationalité spécifique tournée vers l'optimisation de la santé humaine et non-humaine (*i.e.* l'environnement). En ce sens, le geste des Amapiens est basé sur une entreprise de rationalité fondée sur des arguments éthiques et écologiques dont la maîtrise est réservée à un public à haut niveau d'éducation. Ce dernier présente aussi un haut degré d'affinité pour l'usage des capacités réflexives dans une visée d'optimisation du bien-être humain et écologique.

Dans la distinction que j'opère entre l'écologie dominante et l'écologie populaire, la notion de conscience écologique mérite d'être questionnée grâce à celle, plus ajustée, de compétence écologique. En effet, cette dernière rend justice au mécanisme d'acquisition des capacités individuelles à agir et à justifier son action en référence à l'enjeu écologique. Dans la même veine, Kennedy et Givens (2019) énoncent le résultat suivant :

« En général, les participants des classes sociales supérieures éprouvent des préoccupations environnementales d'une manière qui concorde avec un sentiment plus général de capacité et de contrôle pour façonner positivement le monde qui les entoure, y compris l'environnement naturel. Les participants des classes sociales inférieures éprouvent des préoccupations environnementales d'une manière qui correspond à leur sentiment plus général de manque de pouvoir d'influence sur leur environnement. »
(Kennedy & Givens, 2019 : 16).

En plus d'une absence de capacité matérielle d'influence sur l'environnement, le sentiment d'impuissance, caractéristique de l'écologie populaire, illustre un manque de capacité de redéfinir son rapport à l'environnement. Dès lors, la confiscation de la légitimité écologique par une forme d'écologie dominante produit d'importantes inégalités en défaveur de ceux qui ne relient pas leur action à des idéaux écologiques.

L'impuissance est exprimée quand l'individu aimerait faire quelque chose sans pouvoir envisager de façons de l'accomplir. Kennedy et Givens le décrivent comme un « *un sentiment de ne pas être à la hauteur d'un type d'environnementalisme qu'ils valorisent mais qui leur semble hors de portée.* » (Kennedy & Givens, 2019 : 14). L'identification de cet écart entre ce qui est valorisé et ce qui est atteignable provoque « *un sentiment d'anomie en réponse à leur rapport à l'environnement ; un sentiment d'isolement et d'impuissance profonde* » (Ibid., 2019 : 14).

Chapitre III. Question de recherche et méthodologie

Ce troisième chapitre du mémoire se divise en trois parties. Pour commencer, je résume la problématique et formule la question de recherche qui en découle. Ensuite, je décris le terrain retenu pour éclairer la problématique du mémoire. Enfin, après être revenu sur le processus de collecte et d'analyse des données récoltées sur le terrain, j'approfondis certains aspects de la méthode, l'analyse structurale de discours, afin d'éclairer les apports et les biais de méthodologie et ce, pour interpréter correctement les résultats.

A. Problématisation

Comme dans le cas des *NIMAculteurs*, ces nouveaux agriculteurs non issus du monde agricole (Hermesse, 2018), la pertinence sociologique d'une enquête sur les significations et parcours des consommateurs en circuit alternatif se révèle de façon croissante (Goodman & DuPuis, 2002; Montrieux, 2021; Tregear, 2011). Dès lors, dans un contexte de dispute autour de la légitimité écologique des pratiques et comportements, il est pertinent d'enquêter sur les raisons, au sens des rationalités, à partir desquelles certains individus privilégient la consommation en circuit alimentaire alternatif.

Dans la revue de littérature, j'ai souligné le processus d'acquisition particulier des dispositions permettant d'assimiler les injonctions écologiques dans les pratiques. Ces injonctions tracent les contours d'une écologie des gestes, incarnée par la figure de l'écocitoyen qui ajuste complètement son discours à ses actes, ses revendications écologiques à ses pratiques effectives, comme dans la consommation « verte ». Celle-ci est considérée comme verte dans la mesure où les produits sont reconnus comme tels par les acteurs dominants dans l'espace social. L'écocitoyen développe alors des compétences lui permettant de relier ses choix de consommation à des finalités « vertes » ou « écologiques ». Les inégalités de capitaux économiques et culturels indiquent que les individus ne correspondant pas à la figure de l'écocitoyen subissent une impuissance écologique qui est autant matérielle que perceptive.

Cependant, la confiscation de la signification écologique de l'action par ceux qui ont les moyens d'adhérer au cadrage dominant ne doit pas occulter le fait qu'impuissance écologique ne rime pas avec indifférence aux enjeux écologiques. Dans ce contexte, l'enquête effectuée pour ce mémoire entend contribuer à visibiliser et à analyser les ressorts des autres manières

d'envisager les liens entre l'enjeu écologique et les pratiques. L'hypothèse de départ de ce mémoire a été de considérer que la consommation en circuit alimentaire alternatif est un marqueur de préoccupations pour l'environnement qui s'enracinent dans un contexte local. Ce contexte peut être le lieu de développement de sensibilités écologiques moins demandeuses en connaissances et en compétences réflexives, inaccessibles à beaucoup, pour relier son action à la multitude des phénomènes écologiques complexes,

Pour récapituler, nous avons vu dans le chapitre I que la consommation en circuit alimentaire alternatif s'ancrait souvent à un souci de l'environnement, de la santé et des gens qui travaillent dans le secteur (Hérault-Fournier et al., 2012; Schermer, 2015; Thompson & Coskuner-Balli, 2007; Weatherell et al., 2003). Or, malgré l'urgence écologique, les circuits alternatifs représentent une faible part du marché et dépendent même des circuits conventionnels à certains égards (Dubuisson-Quellier & Le Velly, 2008; Le Velly, 2017). Concevoir le circuit alternatif comme une solution face aux enjeux écologiques repose en réalité sur un processus réflexif conduisant à poser un diagnostic bien particulier qui relie l'enjeu écologique à des enjeux de santé, de modes de production et de consommation, d'engagement personnel pour des motifs éthiques, etc. Comme nous l'avons vu dans le chapitre II, ce processus réflexif émerge dans des conditions sociales et matérielles particulières. A l'aide des apports des travaux consultés, il devient envisageable d'examiner le discours de clients d'un circuit alimentaire alternatif afin d'y dégager les différentes rationalités, à l'œuvre, avec une attention toute particulière à la façon dont l'enjeu écologique s'y articule.

B. Question et hypothèses

Si la conscience écologique, entendue comme l'articulation de compétences réflexives à la revendication d'un souci écologique au cœur de l'action, n'est pas répartie uniformément dans l'espace social, d'autres formes de rationalités irriguent l'action de chaque individu. Il s'agit en tout cas du postulat de départ de la sociologie compréhensive. A partir de celui-ci, je pose la question de recherche suivante pour ce mémoire :

« Manger en réponse aux enjeux écologiques ? Enquête sur le sens de la consommation en circuit alimentaire alternatif ».

Une première hypothèse nous vient des travaux sur l'appropriation des enjeux écologiques comme une source de distinction sociale. En effet, si le lien entre les pratiques de consommation

alimentaire et la réponse aux enjeux écologiques n'est pas observé chez un enquêté, alors, on peut s'attendre à observer des formes de critique, d'impuissance ou d'indifférence vis-à-vis de la revendication d'une rationalité écocitoyenne dans l'action.

Par ailleurs, il est raisonnable de penser que la diversité des rapports au fait d'adresser l'enjeu écologique dans la consommation transparaîtra du discours des enquêtés. Durant l'enquête, je fais aussi l'hypothèse que l'acquisition d'une conscience écologique, valorisée et revendiquée dans l'action, n'est pas un préalable au fait de se diriger vers les circuits alimentaires alternatifs. Tester cette hypothèse invite à décrire les processus qui mènent les enquêtés à acheter leurs légumes à la ferme.

Enfin, la délimitation de ce qui est plus écologique et de ce qui ne l'est pas étant sujette à des disputes sociales, il importe de considérer la possibilité de redéfinitions complètes du critère de l'écologique. Celui-ci dépend de la conception de l'environnement des individus, et celle-ci est ancrée dans l'expérience qu'ils en font. Cette dernière fait dès lors l'objet de toute l'attention de cette recherche car il s'agit du point de départ de toute rationalité environnementale qui peut, dans un second temps, influencer l'action et l'éventuel rattachement de motifs écologiques.

C. Terrain et contextualisation

En août 2022, avec un collègue étudiant en sociologie, j'ai visité 8 maraîchers correspondant à la catégorie des *NIMAculteurs* sur une période de 28 jours. Nous dormions sous tente sur leur champ et les aidions dans les tâches quotidiennes de la fin de l'été. Pour mon collègue, il s'agissait d'étudier les principaux freins à l'installation de ces *NIMAculteurs*. Dès mon entrée sur le terrain, j'ai été interpellé par la diversité des profils de clients, leur régularité et les liens qui existaient entre eux et le maraîcher. J'ai donc choisi d'approfondir le cas de la clientèle de la ferme du Phénix, située en bordure extérieure de la ville de Binche, dans le Hainaut, durant l'été 2023. Il s'agissait alors seulement de la deuxième saison de vente. Celle-ci avait lieu chaque samedi matin pendant quatre heures sous une grande tente située à côté du champ (moins d'un hectare) où les légumes sont cultivés. Lors des ventes du samedi, les nombreux commentaires positifs des clients témoignent d'un engouement nouveau qui méritait d'être saisi dans toute sa complexité.

La plupart des *NIMAculteurs* rencontrés lors du terrain exploratoire de 2022 commercialisent leurs produits en faisant soit de la vente directe sur le champ, soit de l'autocueillette et des

paniers avec abonnement à l'année selon le modèle CSA. Pour démarrer, la ferme du Phénix a privilégié la vente directe. Tandis que les abonnés en CSA apparaissent davantage comme des consommateurs réflexifs et critiques sur les circuits alimentaires, au point d'aller vers cette forme plus radicale de circuit alternatif, j'ai privilégié, fort des enseignements de la revue de littérature, l'étude d'un mode de consommation, la vente directe, moins radicalement différent du mode constaté dans le circuit conventionnel de la grande distribution.

Les légumes de la ferme du Phénix sont cultivés en pleine terre, sous serre ou à l'air libre, dans une ancienne prairie sur laquelle des vaches paissaient il y a seulement quelques années, ce qui contribue à la bonne qualité du sol et donc, à la qualité nutritive des légumes produits. La vente des samedis se déroule comme un « petit marché à la ferme », et cesse durant les mois d'hiver. Dans ce mode de fonctionnement, le producteur cueille, souvent la veille, les produits proposés à la vente le lendemain. Ainsi, le lieu de vente correspond au lieu de production, ce qui accentue la fraîcheur des aliments et réduit l'empreinte écologique du transport et de la conservation. En outre, la haute productivité des pratiques de maraîchage intensif sur petite surface contribue à réduire l'usage de terres agricoles pour nourrir une population donnée. Enfin, notons que la viabilité de la ferme du Phénix dépend, comme pour bien d'autres initiatives du même ordre, du soutien des proches par le biais du bénévolat (Hermesse et al., 2020).

Avant de clôturer ce petit portrait de la ferme du Phénix, je reviens un instant sur sa communication par les réseaux sociaux dans la mesure où celle-ci peut influencer le sens donné par les clients à leur pratique. Le maraîcher Timothée et sa compagne publient régulièrement du contenu sur *Facebook*, informant sur la ferme et les méthodes de production. Ils y revendiquent un impact écologique positif, par exemple sur la santé du sol, les insectes, la biodiversité, la santé humaine, etc. De plus, ils évoquent souvent le bon rapport qualité-prix de leurs aliments ainsi que l'importance de payer un « prix juste » pour que le producteur obtienne un niveau de salaire stable et suffisant. Ils sont suivis par plus de 2000 personnes sur le réseau social *Facebook*, bien davantage que le nombre de clients hebdomadaire moyen qui s'échelonne autour de 70 en haute saison, pour des achats de légumes frais souvent compris entre 20 et 30 euros.

D. Déroulé de l'enquête

1) Collecte des données

Les analyses présentées dans ce mémoire s'appuient sur des données qualitatives textuelles provenant de la retranscription de treize entretiens, enregistrés durant les mois de juin et juillet 2023. Les interlocuteurs, présentés dans le tableau ci-dessous, sont des clients réguliers se rendant à la ferme un samedi sur deux ou chaque semaine. Toutes et tous habitent soit à Binche, soit dans les villages des environs et une minorité s'y rend en voiture, à contresens des pratiques habituelles en milieu rural. Enfin, trois quarts des personnes interviewées sont des femmes.

Entretien	Prénom d'emprunt	Âge (décennie)	Emploi/statut
1	Marie	30	Nutri-thérapeute
2	Elina et David	80	<u>Pensionnés</u> (femme d'ouvrage et ouvrier / sidérurgie)
3	Carole	60	Chômage
4	Brigitte	60	<u>Pensionnée</u> (enseignante)
5	Pierre et Mireille	60	<u>Pensionnés</u> (kiné)
6	Georges	70	<u>Pensionné</u> (restauration)
7	Josiane	40	Infirmière
8	Jean	60	Fonctionnaire (administration)
9	Giovanna et Juan	50	<u>Pensionnés</u> (ouvrier / sidérurgie)
10	Fabienne	60	Femme au foyer
11	Vinciane	60	<u>Pensionnée</u> (enseignante en secondaire)
12	Valentine	40	Enseignante en secondaire
13	Catherine	60	Inconnu

J'ai entamé la collecte des données en me rendant au champ de la ferme du Phénix un samedi du mois de mai, du début à la fin de la session de vente. Les premiers clients arrivés font la queue le long du Ravel qui longe le champ. Cette queue se poursuit à l'intérieur de la tente jusqu'au comptoir à côté duquel je m'étais positionné. Durant ce temps, j'ai récolté les contacts d'une trentaine de personnes, parmi les 60 clients présents ce jour-là. Parmi celles-ci, 13 entretiens ont pu être réalisés.

Bon nombre de clients discutent avec le maraîcher et sa compagne qui sont positionnés derrière le comptoir. Les étals sont réapprovisionnés au fur et à mesure par le maraîcher qui retourne cueillir dans le champ si nécessaire, une manœuvre très appréciée par les clients. L'attente laisse place à des discussions portant sur des sujets liés, de près ou de loin, à l'alimentation. En participant passivement à ces conversations, j'ai remarqué la diversité des préoccupations et autres intérêts intervenant au fil des discussions. En allant des conseils de préparation, de cuisine, aux pesticides et à la méditation, je me suis inspiré de ces observations pour compléter mon guide d'entretien basé principalement sur la revue de littérature.

Bien qu'il puisse exister des différences avec d'autres points de vente, la surreprésentation des femmes dans l'échantillon était attendue dans la mesure où celles-ci s'occupent plus souvent des tâches ménagères, en ce compris la gestion de l'alimentation. De plus, parmi la soixantaine de clients présents le jour de ma venue, deux groupes d'âge sont sortis du lot. D'une part, nous retrouvons des personnes d'âge moyen, pensionnées, venant acheter des légumes avec leur éventuel(le) compagnon ou compagne. D'autre part, de façon minoritaire, nous retrouvons des adultes plus jeunes, âgés de trente à cinquante ans, souvent parents de jeunes enfants ou d'adolescents. Une seule personne paraissant avoir moins de 30 ans s'est présentée à la vente ce jour-là sur la soixantaine de clients rencontrés. L'absence de très jeunes adultes parmi les clients de la ferme pose de nombreuses questions qui ne font pas l'objet premier de ce mémoire. Sans rentrer dans le détail, on peut supposer que des contraintes organisationnelles, économiques et temporelles tiennent les plus jeunes à l'écart de ce type de circuit alimentaire.

2) Entretiens et analyse des données

Afin d'étudier le sens donné à la consommation en circuit alimentaire, j'ai réalisé des entretiens semi-directifs (35 min à 1h15) avec les clients de la ferme. Dans trois cas sur treize, l'entretien a eu lieu avec un couple de clients, ce qui a eu pour effet d'enrichir les points de vue délivrés lors de la discussion grâce au dialogue entre les enquêtés. Dans l'entretien semi-directif, l'enquêteur se contente d'évoquer des thématiques et de suggérer des enjeux tout en suscitant la réflexion du locuteur. Dans le contexte de ce mémoire, laisser les locuteurs s'exprimer sur des enjeux qu'ils estiment être liés à leur pratique de consommation était primordial. C'est pourquoi, à travers des questions de relance, je me suis assuré que les liens qu'ils opéraient entre, d'une part, les thématiques amenées spontanément, et d'autre part, leur préférence pour le maraîcher, soient bien clairs. En outre, les liens établis spontanément constituent l'objet principal de l'analyse structurale, méthode choisie pour l'analyse des données.

Avant les entretiens, j'ai élaboré un guide de questions basé à la fois sur mes intuitions de départ et sur des recherches portant sur les consommateurs de circuit alimentaire alternatif (Hvitsand, 2016) ; (Thompson & Coskuner-Balli, 2007) ; (Weatherell et al., 2003) ; (Héroult-Fournier et al., 2012) ; (Schermer, 2015). La littérature sur l'écologie au prisme de la distinction sociale n'a été consultée qu'après la réalisation des entretiens. Davantage que de tester des hypothèses bien définies dès le départ, le guide d'entretien visait surtout à délimiter un cadre dans lequel les clients ont articulé leur pratique à d'autres réalités, amenées spontanément. Après les premiers entretiens, le guide a évolué afin de mieux délimiter les groupes de questions par thèmes. Les deux versions du guide d'entretien sont disponibles en annexe de ce mémoire, ainsi que les retranscriptions complètes de chaque entretien.

Dans les deux versions du guide d'entretien, la structure globale s'établit comme suit. Tout d'abord, j'ai invité les locuteurs à me parler des habitudes qui sont les leurs en matière de consommation alimentaire. Dans un deuxième temps, j'ai tenté d'explorer leur diagnostic du système alimentaire contemporain. Enfin, j'ai orienté sciemment la conversation sur l'enjeu écologique au sens large afin de proposer un espace dans lequel ils pouvaient, si cela n'avait pas déjà eu lieu, relier leur pratique à cet enjeu, même pour s'en éloigner ou critiquer ce lien. Durant ces trois étapes, j'ai invité les locuteurs à s'éloigner de la description brute de leur pratique pour gagner en abstraction.

Ce faisant, l'écueil à éviter était de demander l'avis des locuteurs sur des représentations et des liens préétablis, par moi-même et dans les travaux consultés au préalable. A ce titre, la liberté d'association de concepts et de réalités, par les locuteurs eux-mêmes, est un principe de la collecte de données pour l'analyse structurale. Comme l'indiquent Piret *et al.* (1996), Il convient de rester dans le domaine des représentations du locuteur sur la réalité étudiée, plutôt que d'entrer dans celui, trop abstrait, de ses représentations sur la manière de se représenter une réalité (Piret et al., 1996 : 132). Dans ce mémoire, il s'agit d'observer aussi bien la manière dont les locuteurs observent leurs pratiques, que l'enjeu écologique et son articulation dans leurs schèmes de perception. Ainsi, le but de la méthodologie de collecte des données qualitatives mise en place dans ce mémoire vise à distinguer, empiriquement, plusieurs types de consommateurs de la ferme du Phénix.

Pour atteindre cet objectif, la démarche privilégiée fut celle de l'induction. A partir de chaque retranscription d'entretien, j'ai repéré les principales idées amenées par les locuteurs. Ensuite, j'ai rassemblé et décrit ces idées par thématiques tout en retenant les principales oppositions structurantes formulées dans le discours. Ces oppositions structurantes sont l'unité d'analyse

première de l'analyse structurale et ont conduit à distinguer des premières récurrences dans la façon de faire sens de la préférence pour le circuit court et la ferme du Phénix. Après ces premières analyses, je me suis lancé dans la rédaction de trois portraits approfondis correspondant aux cas de deux enquêtées et d'un couple. Dans ce second temps de l'analyse des données, j'ai présenté chaque portrait en reconstituant le fil rouge de la démarche de consommation de chaque enquêté. A partir de ce fil rouge, j'ai distingué différentes manières de concevoir la consommation en circuit alimentaire alternatif, ses finalités et les enjeux qu'elle adresse. Ces différents schèmes de perception ont ensuite été synthétisés dans trois modèles-types enrichis par la confrontation transversale des portraits avec les données provenant des autres entretiens.

E. Analyse structurale

L'analyse structurale de discours a constitué l'outil méthodologique principal pour distinguer les différentes manières d'articuler pratique de consommation et enjeux sous-jacents par les locuteurs. Dans cette section, je reviens sur son fonctionnement. L'analyse structurale a la particularité de porter sur les associations et les disjonctions (ou oppositions) effectuées par les locuteurs quand ils rapprochent ou opposent certaines réalités dans leur discours. Plus que la fréquence d'apparition de certains mots dans leur discours, il s'agit d'être attentif à la manière et au moment où ils associent les réalités recouvertes par ces mots, ou bien les distinguent d'autres réalités (Piret et al., 1996) ; (Ruquoy, 2019).

Pour rappel, dans cette enquête, il importe davantage d'analyser en profondeur la manière dont l'enjeu écologique est relié à d'autres concepts ou d'autres réalités que de constater la fréquence avec laquelle les locuteurs s'y rapportent. En se concentrant sur les agencements entre les différents concepts amenés dans la discussion par l'enquêteur ou les enquêtés, l'analyse structurale donne les outils pour décrire plus justement la rationalité des locuteurs. Dès lors, la pertinence sociologique de l'analyse structurale est importante. De plus, elle donne des balises pour mieux décrire le souci environnemental sans présupposer ni de sa forme, ni des réalités auxquelles il est typiquement associé, chez l'écocitoyen par exemple.

En s'inspirant de la linguistique et du structuralisme, l'analyse structurale postule que la production de sens par un être humain se fait par association ou opposition d'unités de sens dans son discours. Dans cette optique, les mots prononcés recouvrent des fragments de la

réalité, telle que perçue par l'individu. C'est pourquoi l'agencement entre les unités de sens importe tout autant que leur fréquence d'apparition dans le discours. En ce sens, l'analyse structurale étudie la réalité en tant que construction et impose à l'enquêteur de se placer dans les lunettes du locuteur.

L'objectivité est de rigueur dans la description fidèle du discours étudié. L'objectivité dans l'analyse structurale impose le respect des critères suivants. Tout d'abord, le critère d'homogénéité stipule que les unités de sens doivent faire partie du même ensemble sémantique qui constitue l'axe de la disjonction. Le critère d'exhaustivité énonce que les deux réalités s'opposant dans la disjonction doivent représenter la totalité du réel, dans la perspective du locuteur. Enfin, le critère d'exclusivité assure que les deux réalités opposées ne se recouvrent pas du tout, auquel cas la disjonction n'est pas celle qui représente le mieux le point de vue du locuteur.

Une fois ces trois critères respectés dans le repérage des disjonctions les plus importantes du matériau, l'enquêteur les articule à l'aide de structures. La forme de la structure de sens qui articule les disjonctions est commandée par le discours du locuteur, auquel il s'agit de rester fidèle. Il existe plusieurs formes de structures en analyse structurale. La principale est aussi celle qui apparaît le plus dans ce mémoire. Il s'agit de la structure parallèle. Elle représente une succession verticale de disjonctions. Si elle prend une apparence parallèle, c'est parce qu'elle donne naissance à deux univers de sens dont tous les éléments situés d'un côté s'opposent à tous ceux situés de l'autre côté.

A la clé, l'enquêteur dispose d'une compréhension fine des deux réalités complexes, distinctes l'une de l'autre, telles que décrites par le locuteur. Ce dernier peut choisir de donner sa préférence à l'une des deux réalités. L'enquêteur doit alors représenter la valorisation du locuteur pour chaque disjonction. Il arrive également que le locuteur décrive le réel comme une quête, en distinguant des situations, des gens, des acteurs, des moments, des actions qui permettent d'atteindre un objectif qu'il valorise tout particulièrement. Le schéma de quête est une structure parallèle qui permet de représenter cette quête. Sur base de la revue de littérature, il est attendu que le schéma de quête soit pertinent pour décrire le sens de la consommation en circuit alternatif des locuteurs qui y voient un moyen pour « sauver la planète », comme dans le cas de l'écocitoyen. Deux autres types de structures sont rencontrées dans ce mémoire. La structure en éventail (ou imbriquée) est de mise quand le locuteur part d'une des deux réalités opposées dans son discours pour distinguer un nouvel ensemble de réalités qui s'opposent à

leur tour. Enfin, la structure croisée est issue du croisement de deux disjonctions, ce qui a pour effet de créer quatre réalités théoriques parmi lesquelles le locuteur se situera.

Afin de repérer les parties du discours jugées plus intéressantes pour répondre à la question de recherche, j'ai eu recours à la notion d'isotopie. L'isotopie correspond à un lieu structural commun dans le matériau. Celui-ci « *rassemble des informations sur des termes qui s'articulent entre eux dans le matériau via des associations et des disjonctions* » (Hiernaux, 1995 : 128). Elle désigne donc une partie de la structure de sens qui se réfère à un même thème, dont les termes sont liés et contribuent à la production de sens dans un seul et même contexte d'énonciation. En général, l'ordre d'apparition de ces termes est différent de l'ordre dans lequel ils sont articulés dans la structure de sens du locuteur puisque celui-ci livre, au fil du discours, des fragments de la structure qu'il revient à l'enquêteur de reconstituer (Hiernaux, 1995 : 133). Pour respecter la cohérence interne du matériau, il faut dès lors effectuer un travail minutieux de regroupement synthétique.

Au fur et à mesure de ce travail de regroupement synthétique, le chercheur peut être amené à proposer des termes qui ne se sont pas retrouvés dans le discours, à l'origine, mais qui synthétisent adéquatement les axes des disjonctions établies par le locuteur. Ce faisant, l'enquêteur émet des hypothèses sur le sens produit par le locuteur. C'est pourquoi l'usage des parenthèses permet de signaler au lecteur de ce mémoire que les mots exacts repris dans la structure de sens telle qu'écrite dans le texte ne se retrouvent pas tels quels dans les données d'entretien. En plus d'écrire l'axe de la disjonction issue de la condensation descriptive entre parenthèses, il convient donc également de justifier le choix posé en recourant aux ressources adéquates, issues par exemple d'autres travaux, ou simplement d'autres entretiens.

F. Discussion autour de la notion d'objectivité

Dans cette ultime section avant la présentation des résultats, je discute des choix méthodologiques effectués et de certaines de leurs limites. Tout d'abord, remarquons que ce mémoire n'entend pas obtenir une vision qui soit la plus large et la plus représentative possible des déterminants de la consommation en circuit court. Il s'agit plutôt d'examiner en profondeur comment certains clients font sens de leurs achats en circuit court afin d'étudier la pertinence d'une théorie sociale de l'appropriation de l'enjeu écologique.

Dans cette optique, il était important de ne pas délimiter la notion d'écologie afin que les locuteurs jouissent d'une liberté réelle dans le processus de construction du sens autour de leur pratique. Dès lors, le guide d'entretien avait pour but de tester la place de l'enjeu écologique dans la structure de sens des locuteurs au sujet de leur pratique de consommation en circuit alternatif. L'effet de cadrage de la discussion ne pouvant être entièrement contrôlé, j'ai tâché de maintenir ouvert le sens de la notion d'écologie. En outre, si le cadrage effectué par l'enquêteur est inévitable, en particulier lors de l'analyse des entretiens, où l'attention est sélectivement orientée vers les éléments de discours les plus proches des concepts rencontrés dans la revue de littérature, l'analyse structurale permet de palier, partiellement, le risque d'invisibilisation du sens produit par celles et ceux qui ne s'appuient pas sur l'acception dominante de la conscience écologique pour justifier leur pratique.

Bien que l'analyse structurale de discours présente un degré de systématisme élevé grâce à ses trois principes (homogénéité, exhaustivité, exclusivité), il serait vain de prétendre à l'objectivité totale en y recourant. Il est vrai que l'analyse structurale a permis de s'approcher très près des catégories de pensée des enquêtés tout en restituant la cohérence avec laquelle ils agencent les aspects de la réalité avec un certain degré de fidélité. Cependant, dans les sciences contemporaines, la réflexion sur les rationalités à l'œuvre, notamment dans les phénomènes humains et sociaux, encourage toujours plus de chercheurs à relativiser la quête de l'objectivité, trop souvent aveugle face à ses prérequis et à ses non-dits. Le fait d'utiliser l'analyse structurale de discours ne permet pas d'échapper à cet écueil. En revanche, il peut être désamorcé en prenant conscience des biais d'attention du chercheur. Que l'on partage ou non les conceptions et le rapport à la réalité du locuteur, il s'agit de ne garder comme objet de l'analyse, que ce que le locuteur a produit, et rien d'autre. C'est précisément dans ce mouvement d'objectivation que l'analyse structurale peut être considérée comme relevant de la méthode scientifique. Rester dans ce mouvement tout au long de l'enquête permet de garantir la scientificité des résultats.

Selon deux anthropologues contemporains : « *Adopter la perspective de l'autre, son point de vue, c'est au contraire subjectiver* » (Descola & Pignocchi, 2022 : 158). Cette citation souligne un point important qui est que le mouvement d'objectivation que je viens de décrire ne peut fonctionner qu'à partir d'un placement dans la perspective du sujet. Bien que contraire à l'objectivité qui impose d'adopter un point de vue externe, débarrassé de toute subjectivité, c'est bien un perspectivisme subjectif, à partir du matériau discursif, qui permet, dans un second temps, de prétendre à l'objectivité dans la description du sens produit par le locuteur.

Dans ce jeu de perspectives, je suis d'abord parti dans mon enquête d'une conception de la rationalité écologique que je m'attendais à trouver, sous la forme d'une adhésion ou d'un rejet, dans le discours des locuteurs. L'analyse structurale permet de s'émanciper des préconceptions en offrant des outils de description brute des conceptions, sous la forme des articulations de disjonctions, des enquêtés. La bonne conduite de l'enquête repose alors sur ma capacité à distinguer les catégories de pensée des locuteurs sans y projeter les miennes. Un moment-clé de l'analyse au cours duquel cet enjeu de projection des catégories de pensée s'est illustré correspond aux cas où le locuteur ne termine pas sa phrase. La retranscription de l'entretien laissant un certain nombre de trous, mes observations ainsi que le contexte de la discussion au moment de la survenue des « trous » me conduisent à formuler une hypothèse concernant le non-dit. Ces observations ne sont pas toujours consignées, ce qui constitue une limite de l'enquête.

Pour rappel, dans la perspective de Max Weber, l'intérêt pour la justification de l'action est central dans la mesure où il considère l'individu moderne comme poursuivant des buts et cherchant à les atteindre de manière efficace. Pour étudier la diversité des manières de faire sens de la consommation en circuit alimentaire alternatif, je fais le présupposé que chacun et chacune a un rapport bien particulier, et surtout réflexif, à son alimentation. De plus, je présuppose également que chacun vise à atteindre, à travers elle, des buts qui peuvent être décrits comme écologiques. La notion d'objectivité est donc d'autant plus centrale que les individus dont les schèmes de perception sont étudiés sont considérés comme des être rationnels. C'est dans la description de leur rationalité que l'objectivité doit être au rendez-vous.

La quête d'objectivité conduit les sociologues à expliquer les comportements individuels à partir de la structure sociale, considérée comme une réalité objective, agissant en arrière-plan du réel dans lequel les individus perçoivent, pensent et interagissent. L'analyse structurale peut contribuer à relier les schèmes de perception des locuteurs aux modèles culturels (Hiernaux, 1995), identifiés par les sociologues, qui renvoient à des déterminismes hérités de la place dans la structure sociale, comme dans le cas de l'*habitus* (Hiernaux, 2010). En analyse structurale, le modèle culturel renvoie à une structure de sens socialement produite et reproduite qui a des effets concrets pour les individus. Il s'agit en quelque sorte d'une manière de percevoir les choses que le locuteur applique à différentes situations et à différentes réalités. Celle-ci s'hérite, à la manière de l'*habitus*.

Mon recours à l'analyse structurale s'inscrit dans un projet théorique quelque peu différent de celui qui vient d'être esquissé. Au fil de l'analyse des données, j'explore les liens entre les schèmes de pensée des individus, leur parcours et leur rapport à l'enjeu écologique. Ceci me conduit à examiner des façons de faire sens du monde, des façons de concevoir sa place dedans, le rôle qui devrait être joué. Ces divers aspects dépendent peut-être d'un placement particulier dans l'espace social, à travers la notion d'habitus par exemple, mais ce qui nous intéresse davantage est de distinguer la diversité des rapports à l'enjeu écologique telle qu'elle est en train de prendre forme à notre époque. En ce sens, je souscris à l'entreprise théorique d'auteurs comme Bruno Latour qui invitent à questionner les aprioris des chercheurs quant à l'existence d'une structure sociale agissant en arrière-plan de la réalité (Latour, 2006).

Comme nous allons le voir, les ambiguïtés observées dans les résultats ne permettent pas de relier de façon évidente l'adoption d'une conduite écologique spécifique à des schèmes de perception hérités de l'appartenance à un groupe social particulier. Dès lors, j'entreprends une quête plus inductive à partir des discours récoltés afin de rendre manifestes les liens qui existent effectivement entre pratique et manière de faire sens des réalités du monde au temps des contraintes écologiques. Tout en demeurant attentif aux conditions d'adoption d'une rationalité écologique, qui ne ressortent pas toujours du discours des consommateurs alimentaires, j'essaie de partir autant que possible des associations établies par les locuteurs uniquement.

Chapitre IV. Portraits principaux et modèles de consommateurs

Ce chapitre est le premier de la partie empirique du mémoire. J'y examine trois cas d'enquêtés qui se distinguent du point de vue du sens qu'ils confèrent à une même pratique de consommation en circuit alimentaire alternatif. Pour chaque portrait, je commence par une description complète de la démarche de consommation, je resitue la rationalité dans laquelle elle s'inscrit, et je termine par une première discussion des résultats, en lien avec les concepts rencontrés dans la revue théorique du mémoire.

A. Portrait n°1 - Pierre et Mireille : La quête du goût, à la rescousse du terroir

Le premier portrait que nous allons découvrir montre un couple de retraités d'une septantaine d'années habitant une ancienne brasserie reconverte en maison à Merbes-le-Château, commune rurale hennuyère située près de la frontière avec la France. Pierre est un ancien kiné et Mireille une ancienne employée de bureau. Nous commençons par cet entretien car les locuteurs y ont exprimé un ensemble de préoccupations concernant le fait de bien se nourrir, la qualité des aliments, la condition des professionnels de la production alimentaire, les pesticides, etc. Toutefois, leurs préoccupations, que je détaille ci-dessous, n'ont en pratique jamais été reliées, explicitement, à l'enjeu écologique. Bien que perceptible tout au long de l'entretien, l'enjeu écologique n'est pas appréhendé par les locuteurs en tant qu'un phénomène transversal duquel ils verraient des manifestations jusque dans leur quotidien. De plus, il n'est pas au cœur de la rationalité de leurs pratiques de consommation alimentaire. Or, si ce n'est pas pour écologiser leur mode de vie, il est possible que d'autres formes de préoccupations, reliées à l'enjeu écologique, justifie leur soutien aux producteurs locaux.

1) Bien manger, bien acheter

La façon dont la consommation alimentaire est envisagée par Pierre et Mireille consiste à rechercher les meilleurs produits, tout en composant avec des limites relatives à ce qui est local et de saison. Le sens de la pratique est directement affecté à une finalité de goût et de plaisir de manger, à laquelle le respect des saisons contribue (Entretien n°5, Mireille : 279). Dans cette

démarche, le goût évoque les « bonnes choses », comme la viande, le poisson, les légumes frais, le vin qui accompagne le tout (Mireille : 170).

Mireille, la femme de Pierre, tient un potager depuis qu'ils habitent dans leur maison. Quand elle était petite, ses grands-parents ont tenu, comme elle aujourd'hui, un potager. Si cette pratique correspond à un loisir aux yeux des enquêtés, le fait qu'ils achètent à la ferme ce qu'ils ne peuvent pas produire eux-mêmes pointe vers la place centrale occupée par la production alimentaire locale dans leur conception de la vie. Celle-ci relève d'un besoin, essentiel pour eux, de ne manger que ce qui est « produit naturellement » (Pierre : 58-59). En d'autres termes, le fait de cultiver soi-même et d'acheter le restant chez les locaux consiste à se nourrir dans la continuité des exigences de qualité que le couple reprend dans sa production domestique.

En pratique, Pierre et Mireille accordent une partie importante de leur temps à la quête de produits alimentaires. Si les pratiques de consommation alimentaire s'inscrivent généralement dans un ensemble de contraintes qui limitent à la fois le temps et l'intérêt accordés au choix des produits, à leur origine et à leurs spécificités, le couple rencontré dans ces lignes affirme ne pas rencontrer ces difficultés (Pierre et Mireille : 348-360). Même quand ils partent en vacances, ceux-ci font « *vivre les locaux* » (Pierre : 653).

2) Echanges et relations

Par contraste avec les grands magasins, l'acte d'aller chez le producteur est vécu comme un moment propice à la sociabilité (Pierre : 35-38). Cette sociabilité est d'autant plus riche qu'ils doivent se rendre à des endroits différents pour acheter les meilleurs produits qui sont respectivement associés à un producteur en particulier (Pierre : 8-12, 20-21). Elle justifie également la bonne distance que les locuteurs gardent vis-à-vis des circuits de la grande distribution. Ici, les locuteurs insistent sur le prix dans la seule mesure où il doit permettre au producteur de vivre de son travail, et non dans une préoccupation de pouvoir d'achat. Enfin, la diversification des sources d'approvisionnement permet aux locuteurs de parler « des petits producteurs » ou encore « des locaux » comme une entité concrète. Une proximité relationnelle aiguë y est associée dans la mesure où chaque transaction est une opportunité d'échange, portant aussi sur les dimensions extra-commerciales.

Comme nous venons de le voir, les locaux sont les petits producteurs spécialisés dans une production particulière (par exemple : les légumes, la pêche à la langoustine, le fromage de brebis, ...). L'attitude des locuteurs à leur égard est d'acheter chez eux pour les aider. En les

associant au travail bien fait, au respect des saisons et des conditions locales, Pierre et Mireille trouvent important que ces gens, qui composent le tissu économique local, puissent vivre de leur activité (Pierre 424-431, 654-659). De plus, « faire vivre les locaux » revient à faire vivre le goût et la qualité, car ces deux vertus sont directement associées au fruit de leur travail. Par contraste avec les petits producteurs, Pierre dénonce les « gros », intéressés uniquement par l'appât du gain, traçant ainsi une ligne de partage entre le petit et le gros. En contrepartie, la qualité inférieure des produits proposés par lesdits « gros acteurs », comme la grande distribution et les producteurs de masse, servent d'argument pour acheter en circuit alternatif (Entretien 5 : 229-238).

Pierre et Mireille se relient aux producteurs par des conversations et des échanges de conseils et autres biens utiles (Pierre : 29-38). Ces relations se basent sur le partage d'une réalité et d'intérêts communs qui apparaissent plus clairement quand on se penche sur leur pratique du jardinage. Bien qu'ils le qualifient de loisir, tenir le potager favorise également les relations sociales en milieu rural dans la mesure où l'échange est omniprésent dans cette pratique. Par exemple, le citre est un fruit ramené du Midi de la France par un ami du couple, dont les graines sont séchées et plantées par un voisin, et qu'ils cultivent dans leur jardin pour en faire des confitures à partager avec le voisinage (Pierre : 324-331).

3) Production et contraintes

Brosser le portrait de Pierre et Mireille ne peut se faire sans insister sur la place centrale qu'occupent l'action et le travail humains dans leur perspective. Notamment, le fait de cuisiner soi-même les produits est aussi crucial que l'endroit où on les achète. Comme l'indique l'extrait suivant, ne pas cuisiner revient à se contenter des plats préparés : « *Ça a toujours été comme ça d'avoir le plus simple possible, et le plus naturel possible. Des choses plus ... Ouais. Jamais des plats préparés. C'est rare. Non, même pas, plats préparés, on n'a jamais acheté. Non. On cuisine.* » (Mireille : 351-353). De plus, à plusieurs reprises durant l'entretien, le discours des enquêtés illustre leur intérêt systématique pour le processus de production de la nourriture, l'élevage des bêtes, la transformation, la vente et le mode de consommation des aliments.

Ce qui est considéré comme « naturel » se conjugue ici avec le plaisir de découvrir des spécialités propres à certains producteurs. Loin de l'homogénéisation associée aux grands magasins (Pierre : 87), les locuteurs valorisent très fortement l'unicité des produits, spécifiques à un contexte de production, lui-même délimité par un espace et une temporalité (Pierre : 8-12 ; 20-21). Ainsi, le petit offre la garantie d'une authentique diversité au détour de laquelle la

qualité perçue est, bien souvent, au rendez-vous. Aller chez le petit producteur permet donc de respecter la saisonnalité des aliments consommés car il met ses produits à disposition lorsqu'ils sont vraiment mûrs. En ce sens, une quête du spécifique se conjugue avec l'attrait pour le « naturel ».

Dans ce contexte, le respect des saisons est primordial car le goût en dépend directement (Mireille : 98-101). C'est pourquoi, l'usage immodéré et injustifié des produits phytosanitaires est perçu comme un refus de travailler « naturellement », refus associé aux acteurs du circuit conventionnel désireux d'obtenir des produits énormes, lisses et standardisés pour les fournir aux grands magasins (Pierre : 55-59 ; 86-95). Cela peut aussi se résumer de la façon suivante : « *On fait avec ce qu'on a* » (Mireille : 279), « *et on accommode le reste* » (Pierre : 271-274). Dans la perspective du couple d'enquêtés, l'usage de certains produits phytosanitaires est toutefois justifié à partir du moment où cela évite de perdre toute la récolte, témoignant de leur affinité avec les réalités du travail de la production agricole (Pierre : 162-166).

Dans la continuité du respect de ces contraintes, soutenir les petits producteurs n'apparaît jamais, aux yeux des locuteurs, comme un effort à faire en dépit d'éventuels inconvénients. En effet, si beaucoup affirment avoir du mal à résister à la grande distribution, du fait de ses prix et du gain de temps lié aux courses, la perception négative du rapport qualité-prix de la grande distribution conduit Pierre et Mireille à rester à l'écart de ce circuit (Entretien n°5 : 374-415). Dans cette perspective, acheter local n'est qu'une composante d'un mode de vie centré sur les relations humaines, leurs rythmes et leurs contraintes. Soutenir les producteurs locaux apparaît davantage comme une contrepartie du recentrement du mode de vie sur ce rythme plus humain, plus naturel. Dès lors, le « vivre local » sert l'intérêt des producteurs et de ceux qui consomment leurs bons produits.

Quand l'enjeu écologique est évoqué, Pierre prend davantage la parole, d'abord pour reconnaître que l'environnement change sous l'effet du climat, ensuite pour dénoncer l'appât du gain des assureurs durant les catastrophes, telles que les inondations de l'été 2021 (Pierre : 466). A cet égard, le couple s'inquiète beaucoup du caractère injuste des transformations induites par la place croissante du motif écologique, comme dans le cas de l'automobile (Pierre 489-522). Covoiturage compliqué en milieu rural, voitures électriques chères et peu efficaces, interdictions de plus en plus compliquées à suivre, ... Ces évolutions sont mises en parallèle des sociétés lointaines qui polluent plus. Comme l'indique Pierre, « *Ou alors, on le fait pour tout le monde, c'est mondial, ou alors on ne le fait pas. Pourquoi nous en Europe, c'est pas nous les petits, fin l'Europe est quand même grande, c'est pas ça que je veux dire, pourquoi nous en*

Europe, on va s'obliger ? On va être obligé de suivre ! Toutes leurs décisions, et pourquoi à côté, ils ne le font pas ? » (Pierre : 479-482).

4) Discussion portrait

L'évidence avec laquelle les enquêtés affirment acheter, et même « vivre local », interpelle. La finalité de la consommation semble résider, pour Pierre et Mireille, dans la consommation elle-même. Il s'agit d'un type de consommation portée sur les produits du terroir. Si celle-ci paraît aller entièrement de soi pour les locuteurs, remarquons qu'ils réitèrent activement le choix de consommer local pour faire vivre les locaux ainsi que le terroir. La condition de possibilité du plaisir gustatif qui anime leur démarche de consommation se trouve dans la collaboration avec les rythmes biologiques, des saisons, ...

Dès lors, la conjugaison entre l'activité humaine et celle du reste du milieu vivant, du terroir, est centrale à la justification de leurs achats chez le maraîcher. Même si ce n'est pas explicité comme tel, il s'agit là d'une forme de souci écologique ancré dans le terroir. De plus, même s'il convient d'être prudent et de ne pas nommer « sensibilité écologique » toute forme de souci qui porte sur les réalités extérieures, le terme souci peut être utilisé car Pierre et Mireille s'inquiètent, tout au long de l'entretien, du bon fonctionnement de leur écosystème, et en particulier de la bonne santé des acteurs humains locaux qui, nous l'avons vu, sont les garants du respect des contraintes écologiques liées aux saisons, aux particularités du terroir, etc. Dès lors, tout ce qui vit et fonctionne à l'échelle du terroir doit faire l'objet d'une attention particulière, d'un souci pour l'écologie du terroir, illustré par leur démarche de consommation présentée ci-dessous sous la forme d'une structure parallèle.

Soutien par la consommation	
Faire vivre les locaux	Faire vivre les non-locaux
Faire vivre les petits	Faire vivre les gros
Comportement du consommateur	
Préparer et cuisiner	Manger des plats préparés
Prendre le temps	~ Prendre le temps ⁴
Comportement du producteur	
Respecter les limites naturelles	Forcer
Proposer des produits spécifiques	Proposer des produits homogènes

⁴ En analyse structurale, le signe ~ veut dire (contraire de)

Motivé par la qualité	Motivé par l'appât du gain
Quête de goût	
Satisfaite	Non satisfaite
Quête de contacts	
Satisfaite	Non Satisfaite
Etat du terroir	
Amélioré	Dégradé

Tableau 1 - Structure parallèle de la démarche de consommation

Nous l'avons vu, faire confiance au travail de ceux qui se confrontent au potager ainsi qu'aux contraintes de la terre et des saisons relève d'un principe fondateur de la démarche de consommation des deux locuteurs. Cela se traduit par l'importance accordée au fait de préparer, voire de cultiver soi-même, ce que l'on va consommer. La primauté donnée au travail humain, conditionné par les contraintes écologiques, donne sa légitimité au prix supérieur demandé par certains producteurs locaux. Viser le moins cher correspond alors autant à ne pas soutenir les producteurs, les seuls avec qui il est possible d'interagir et d'échanger, qu'à faire fi des contraintes écologiques propres au terroir.

Autant que possible, les locuteurs valorisent le fait de contribuer, par eux-mêmes, à ce qu'ils mettent dans leur assiette. A ce titre, les circuits conventionnels dépersonnalisés incarnent l'extrême qu'ils évitent à tout prix. On y fait juste ses courses mais on ne connaît personne et on ne fait rien soi-même. Le goût n'est alors plus seulement celui de l'aliment sur les papilles gustatives, il évoque aussi la manière dont l'aliment, depuis ses premiers instants jusqu'aux derniers, est arrivé dans l'assiette et est consommé.

Le soutien aux petits producteurs prend alors une dimension presque militante dont l'objet est de protéger le petit, qui se dresse en vertu, contre le gros qui détruit tout, y compris jusqu'aux saveurs et au plaisir de manger. Une telle perspective illustre la mesure dans laquelle le souci écologique du couple de retraités, pourtant non revendiqué dans leur discours, peut s'appréhender. Ici, le souci pour le local, l'échelle du petit, se conjugue à une échelle supérieure qui est celle du terroir. Leur connaissance fine des réalités de la production et, dans une certaine mesure, de la distribution alimentaire les amènent régulièrement à établir des liens entre ce qui se passe à l'échelle locale et des dynamiques opérant à une plus grande échelle, comme au sujet des pollutions, de la mondialisation et de la concurrence entre petits et gros acteurs (Pierre : 424-439). Par exemple, quand Pierre affirme : « *C'est pas normal pour nous, c'est peut-être normal dans les pays où on les produit, ça je sais pas.* » (106-107), au sujet de la production de

fraises en hiver, le curseur de la normalité traduit l'importance de l'ancrage du souci écologique dans un mode de vie situé, dans le temps ainsi que l'environnement.

Tandis que l'écocitoyen développe une vision complexe et abstraite de l'enjeu écologique, à partir de savoirs acquis, principalement par l'éducation, nos deux locuteurs développent, avec un niveau similaire de sophistication et à partir de leur expérience du monde agricole et rural, une vision complexe de la production alimentaire, en ce compris ses enjeux écologiques.

Les différents points saillants de la sensibilité écologique des locuteurs sont résumés dans la structure parallèle suivante :

Origine de la sensibilité écologique	
Perspective ancrée dans la réalité vécue	Appréhension théorique de la réalité
Type d'écologie	
Ecologie du terroir	Ecologie désenracinée
Adaptation des pratiques aux contraintes locales	
Garantie	Pas garantie
Rapport à la production des choses	
Confrontation directe	Confrontation absente ou indirecte
Espace	
Rural	Urbain
Rapport aux pratiques/modes de vie	
Tolérance de la diversité	Exigence de conformité (homogénéisation)
Réussite du projet écologique	
Issue d'un agrégat de petits acteurs	Issue de normes à l'échelle continentale

Tableau 2 - Structure parallèle du souci écologique et du type d'écologie associé

B. Portrait n°2 - Valentine : Vivante parmi les vivants

En analysant cet entretien, j'ai été interpellé par la propension avec laquelle Valentine justifie ses achats de légumes à la ferme en les reliant à leurs impacts sur « la totalité » et « l'univers ». Tandis que la perspective de Pierre et Mireille, le couple de retraités du premier portrait, était centrée sur le terroir local et sur les humains qui le font vivre, le monde à partir duquel Valentine élabore le sens de sa pratique recouvre l'ensemble des êtres vivants, ici et ailleurs. Bien qu'elle n'en fasse pas l'expérience au quotidien, et que les liens qui la relient à ce monde vaste et sans

contours ne soient pas toujours directement perceptibles, Valentine s'appuie entièrement sur son appartenance à « un tout » pour donner du sens à ses achats en circuit alternatif.

Le portrait qui suit permettra de mieux saisir la différence entre des perspectives partant des réalités et des contraintes des habitants du milieu rural, et des perspectives qui appréhendent le monde à partir de concepts abstraits et de relations systémiques complexes. Comme nous le verrons, l'acquisition de telles facultés de justification fait intervenir des capitaux culturels et des bouleversements biographiques. Pour mieux décrire le sens donné par Valentine à sa pratique, j'utilise l'analyse structurale, et en particulier le schéma de quête car la locutrice articule un ensemble de réalités qui favorisent ou empêchent de prendre conscience des interdépendances écologiques et d'agir sur base de la connaissance de celles-ci.

1) L'articulation de deux démarches de consommation

Valentine est enseignante et est âgée d'une quarantaine d'années. Elle habite dans une rue voisine de la ferme du Phénix, à Binche. Elle se promène souvent dans les alentours et connaît les propriétaires qui sont des anciens élèves. Elle y achète régulièrement des légumes pour compléter son potager (Valentine : 28-30) car, tout comme ses deux grands frères qui tiennent leur propre potager, elle s'y est mise également (41-47). Dans un premier temps, elle affirme s'être tournée vers le bio et le belge dans les grandes surfaces avant de pousser sa démarche plus loin, de faire un potager et enfin, de découvrir la ferme du Phénix. Pour elle, acheter bio, « *c'est déjà mieux que de ne regarder à rien et de prendre ce qu'on a sous la main* » (96-97).

Toutefois, elle souhaite surtout « *écarter tout ce qui ne va pas dans la chaîne d'un respect complet du vivant* » (70-72), dans lequel elle inclut « *aussi bien la terre que l'être humain qui va se nourrir des produits de la terre* » (72-73). Pour en arriver là, elle raconte être passée par une grosse crise personnelle, qu'elle ne détaille pas, et par l'acquisition d'une « ouverture d'esprit autre » lui permettant de connaître sa vraie identité (110-113, 370-375). Sa vraie identité est celle d'une personne faisant partie de la totalité de la chaîne du vivant (193-199). C'est pourquoi elle estime qu'il est de son devoir d'en prendre soin afin de respecter le vivant et de faire du bien à l'univers (253), ainsi qu'à elle-même étant donné qu'elle en fait partie intégrante, au même titre que les autres vivants.

Pas de petits gestes dans la perspective de Valentine. Au contraire, acheter ses légumes à la ferme contribue, de son point de vue, à veiller sur le monde, à éviter de nuire aux autres espèces, humains compris, à œuvrer pour la santé et contre les extinctions, etc (442-452). D'une certaine

façon, elle entend contribuer à faire changer les choses et croit en la puissance de contagion de l'état d'esprit que l'on acquiert, que l'on adopte et qu'on transmet, notamment par l'enseignement, mais pas seulement (303-325).

La démarche première de Valentine, qui correspond à l'époque où elle a commencé à acheter bio, peut être représentée par la structure parallèle suivante.

Démarche élémentaire (le minimum)	
Considération lors du choix alimentaire	
Présente	Absente
Degré de nuisance provoqué par la consommation	
Moindre	Maximal
Production d'effets délétères	
Incertaine	Certaine
Gestes concrets	
(Prendre le bio du rayon)	Prendre ce qu'on a sous la main
(Regarder aux étiquettes, etc.)	Ne regarder à rien
Viser mieux	(Se contenter d'ingérer de la nourriture)
Acheter bio	Acheter du non-bio
Faire avec l'indisponibilité	(S'inquiéter de l'indisponibilité)

Tableau 3 - Structure parallèle du minimum à respecter dans la consommation

En prenant conscience de son appartenance à un tout, où chaque vivant est relié, Valentine adapte sa démarche de consommation. En plus d'acheter bio, elle recherche des endroits comme la ferme du Phénix, où l'on pratique l'agroécologie, afin de réduire encore davantage les nuisances provoquées par ses consommations. Du point de vue de Valentine, il devient désormais possible de viser mieux en privilégiant le bio qui prend en compte tous les maillons de la chaîne du vivant, ce qui n'est pas toujours le cas même avec le bio. Notamment :

« S'il y a des carottes bio et qui viennent d'Espagne, je ne les prendrai pas. Donc, voilà, il y a toute une observation aussi parce que, sur cette ligne-là je vais dire, parce que même quand on a recours à ces produits-là, il y a encore plein de produits là-dedans qui sortent du respect du vivant dans sa globalité quoi. Et donc, quand il y a moyen de trouver autre chose, de plus respectueux, ben je le fais quoi. J'essaie, j'essaie en tout cas. » (84-89).

Pour autant, le bio garde une valorisation positive aux yeux de Valentine dans la mesure où il contribue déjà partiellement au bien-être d'autres êtres vivants, humains et non-humains, faisant partie de la chaîne du vivant au même titre que Valentine.

« C'est comme ma belle-mère qui me dit : "Pourquoi tu prends des bananes bio ? De toute façon les produits passent pas à travers (rires)". Donc, on le sait, la banane, elle va pas être mauvaise pour autant. Mais je dis : « Ça n'a aucun sens parce que, c'est pas seulement ce que je vais mettre dans mon corps qui m'intéresse. C'est toute la chaîne du vivant qui doit être respectée. Si la banane que je mange, oui, elle est pas mauvaise pour ma santé en soi mais qu'elle a pollué la terre ailleurs, des travailleurs ailleurs, le transport, fin tout ce qu'on veut, et bien, pour moi, c'est exactement la même chose que de m'empoisonner directement quoi. » (98-105).

Autrement dit, une fois qu'on prend conscience de la « chaîne du vivant », viser le respect de chacun des maillons, humains et non-humains, constitue la réalité la mieux valorisée par Valentine. Ainsi, cette réalité combine la valorisation positive associée au fait de viser mieux avec le bio, et celle associée au respect (le plus) complet de la chaîne du vivant, en atteste la structure en éventail ci-dessous :

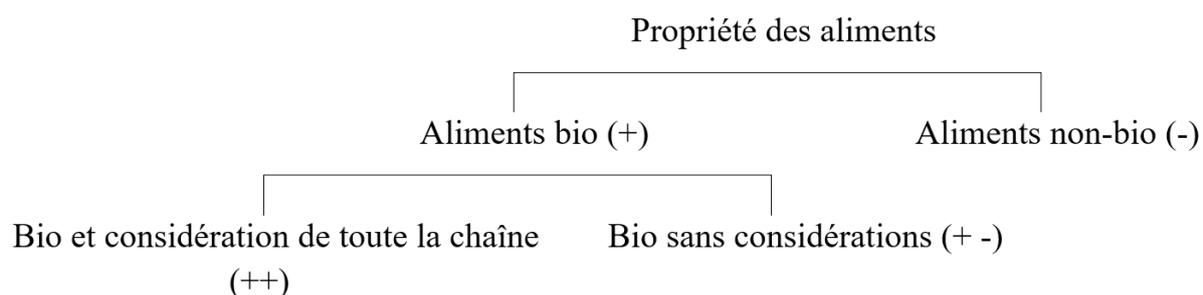


Figure 1 - Structure en éventail de l'articulation des démarches de considération dans la consommation

Dès lors, la structure parallèle, imbriquée dans la démarche minimale, se présente comme suit :

Démarche de respect de la totalité	
Type de bio	
Le bio qui tient compte de la chaîne	Le bio qui n'en tient pas compte
Impact consommation sur la totalité	
Optimal	(Suboptimal)
Objet de l'attention du consommateur	
L'état de la totalité	Limité à ce qui entre dans le corps
Destinataire	
Toute la chaîne	Seulement sa propre santé
(Rapport au vivant hors de soi)	
Ouvrir la porte de la reconnexion au vivant	~ Ouvrir la porte

Tableau 4 - Structure parallèle du maximum à viser dans la consommation

2) Le respect complet du vivant et ses moyens

Au fil de l'entretien, Valentine explique le chemin qui l'a mené vers la prise de conscience et le respect de la totalité. Le vivant y apparaît comme le bénéficiaire de sa prise de conscience :

« Oui, non, là, tu sais que tu peux justement avoir le cœur léger et revenir avec des produits et te sentir bien quoi. Te sentir bien, te sentir en harmonie avec ce que tu recherches justement. De faire du bien. A ton, à l'univers et à toi-même et donc (rires). Y'a pas grand-chose qu'on peut vouloir de plus quoi (rires) » (251-254).

L'échec de la quête correspond au fait de nuire au vivant et de contribuer aux extinctions d'espèces (134-140), mais aussi à une limitation du bien-être humain (158-163). Pour aller plus loin dans la description de la perception de la totalité acquise par la locutrice, je représente ci-dessous les traits associés à la version positive du sujet, c'est-à-dire la version du sujet, ici Valentine, qui contribue au succès de la quête, ici, faire du bien à l'univers et à ses constituants vivants. Le moyen principal identifié dans le discours de Valentine pour réussir la quête se trouve dans les capacités de perception et de l'esprit, en atteste le passage suivant : « *Et donc, si ton esprit a changé, ta relation au monde change et du coup, tu ne sais plus faire certaines choses qui faisaient partie de ta vie quotidienne auparavant.* » (120-122).

Acquisition perception de la totalité	
Vision de toute la chaîne	
Acquise	Non-acquise
Avoir le déclic	Percevoir comme avant
Ouverture d'esprit	
Autre	Limitée
Forme de la pensée	
En reliance	En détaché
Perception de soi-même	
Ressentir qui je suis vraiment	Fausse perception de soi-même
Connaître sa vraie identité	Ignorer sa vraie identité
Se voir comme une partie de la chaîne	Se voir comme un individu isolé
Connexion à une autre sphère	
Effectuée	~ Effectuée
Rapport aux valeurs	
Acquisition nouvelle échelle	(Garder ancienne échelle)
Connaissance du bien pour la totalité	
(Acquise)	Non acquise
Filtrage de la consommation	
Présent	Absent

Tableau 5 - Structure parallèle des conditions de possibilité du respect de la totalité

La structure parallèle représentant la quête dont Valentine est le sujet apparaît dès lors comme ceci :

Schéma de la quête	
Sujet	
Valentine avec conscience du tout	Valentine sans conscience du tout
Objet	
Faire du bien à la totalité	Ne pas faire du bien à la totalité
Destinataire	
Tous les vivants et soi-même	(Personne)
Acteurs secondaires	
Experts unifiants (conférenciers, écrivains)	Experts sélectifs/pas unifiants
Professeurs qui font aller vers quelque chose d'unifiant	Professeurs qui enseignent en silo
(Ferme du Phénix)	OMC/capitalistes
Moyen - Actions	
Connaître sa vraie identité et agir comme une partie de la totalité	Agir comme un individu indépendant de la totalité
Chercher ailleurs pour consommer	(Chercher au même endroit qu'avant)
Aller à la ferme du Phénix	(Acheter en grandes surfaces)
Se laisser porter par le vivant	Domestiquer/dompter/exploiter le vivant
Se recoller à la Terre	Partir dans le mur
Devenir végétalienne	Garder régime carné
Consommer avec le cœur léger	Consommer sans le cœur léger
Croire bien faire et bien faire	Greenwashing - mal faire et croire bien faire
Œuvrer par contagion	Combattre l'existant
Temporalité	
Après une grosse crise personnelle	Avant une grosse crise personnelle
Espace - Modèle	
Repartir de zéro	Modèle ancien

Tableau 6 - Structure parallèle de la quête du respect de la totalité

A partir de cette structure parallèle, remarquons que Valentine présente sa démarche de consommation à partir d'une conversion au cours de laquelle elle a acquis des capacités qui ont rendu sa pratique évidente. Pour Valentine, il semble donc que le fait d'acquérir une conscience plus large ait suffi pour la pousser à l'action. Autrement dit, savoir, c'est pouvoir et il devient impossible de continuer à vivre en négligeant les autres maillons de la chaîne du vivant, de la totalité.

Suite aux événements biographiques qu'elle a vécu, Valentine a mobilisé des compétences de recherche pour élargir sa perception et adapter ses pratiques en conséquence. Dans la mesure

où Valentine est enseignante en philosophie et en sciences sociales dans le secondaire, elle n'a pas manqué des capacités et des connaissances nécessaires pour questionner son mode de vie et trouver des ressources pour le changer. Dans un deuxième temps, après sa conversion, elle estime avoir changé d'esprit, de rapport au monde. La manifestation la plus importante de ce changement de rapport au monde tient en cette phrase dans laquelle elle affirme : « *Je crois que ce qui vient couronner un petit peu le changement d'aspect, c'est la sensation, fort importante, d'être reliée à la totalité du vivant.* » (132-133).

3) Discussion portrait

Nous venons de le voir, Valentine justifie sa pratique de consommation en circuit alternatif à partir de la perspective acquise en mobilisant, à un moment crucial de son parcours biographique, ses compétences réflexives, rattachées à sa posture d'enseignante en philosophie et en sciences sociales. En d'autres termes, une forme de conscience précède l'action. Sa conscience de la totalité s'apparente à la conscience écologique telle que décrite dans la partie théorique du mémoire. L'extrait suivant témoigne de la mise en application très concrète, chez Valentine, de capacités de conceptualisation du monde sous forme d'un système complexe articulant des réalités abstraites :

« V : Si tu penses être divisé, donc, tu penses t'occuper de ta propre petite santé à toi, ben ça ne l'est pas en fait. Parce qu'en fait, si parallèlement tu nuis à ton environnement extérieur, tu te nuis à toi automatiquement aussi. Peut-être pas de manière tout à fait directe hein. Le lien direct par exemple du produit que tu vas absorber. A : Oui, bien sûr. V : Mais de manière indirecte, totalement. A : Ah oui. V : Totalement. Et d'une manière ou d'une autre, directement aussi en fait. Même si ça peut sembler indirect. » (158-166).

Sa capacité à décrire les interdépendances entre ses actions, le monde environnant et sa santé constitue un moyen pour relier sa pratique à un motif écologique. Quand Valentine affirme se sentir reliée à la totalité du vivant, cela illustre aussi le processus d'acquisition d'une conscience écologique qui a demandé un effort d'abstraction requérant des savoirs auxquels elle a eu accès, principalement par le biais de livres et de conférences lui ayant apporté « *une ouverture [...] à une culture beaucoup plus large que celle que j'avais avant ...* » (202-204). Son recours à des phénomènes lointains et complexes pour justifier ses actions contraste avec l'ancrage dans les sens et les réalités du terroir illustré par le discours de Pierre et Mireille.

On pourrait même penser qu'elle condamne leur posture, notamment dans l'opposition qu'elle établit entre ceux qui, tout en s'alimentant, font attention à la totalité, et ceux qui ne s'intéressent qu'à ce qu'ils ingèrent, qu'à ce qui entre dans leur corps. Toutefois, s'intéresser seulement à ce qu'on met dans son corps correspond ici plutôt au fait d'ingérer des aliments dans la seule optique de survie/subsistance, sans aucune considération pour les réalités extérieures de l'alimentation. La notion du bon permet d'ailleurs de comprendre cette distinction. Chez Pierre et Mireille, le bon correspond au goût et au plaisir tiré de la consommation de produits locaux, associés à la qualité. S'il s'agit pour Valentine en premier du caractère de ce qui est produit et consommé dans le respect le plus large possible du vivant, les considérations extérieures associées à ce qu'elle mange sont tout simplement dirigées vers d'autres actants (les vivants) que pour le premier couple d'enquêtés, chez qui le souci premier était celui porté aux producteurs, aux mets savoureux et à la santé écologique du terroir.

Si la sensibilité écologique peut être ancrée dans l'expérience du terroir local (portrait n°1), le portrait de Valentine nous montre qu'elle peut aussi découler d'une expérience plus métaphysique d'appartenance à un univers commun, fait d'êtres différents, et au-delà du terroir. La valorisation contrastée de la consommation de viande illustre cette distinction. Si Valentine affirme être végétalienne dans une optique de réduction de la souffrance causée dans la chaîne du vivant (228-242), Pierre et Mireille, eux, associent la consommation de viande à une finalité de vivification du tissu local des producteurs. Manger de la viande est non seulement bon, mais cela s'inscrit aussi dans une logique de soin porté au terroir *via* le soutien offert aux producteurs qui en sont les garants.

Le cas de Valentine fait apparaître un lien très clair et très explicite entre la conception du monde (au sens de la cosmologie), et le sens donné à la pratique de consommation. Une fois cette nouvelle perception acquise, Valentine affirme : « *Et, à partir de là, du coup, tu as en face de toi après, tes actes, ta manière dont tu agis, dont tu te nourris, dont tu consommes etc.* » (179-180). En d'autres termes, l'acquisition de la perception de la totalité s'inscrit dans une rationalité nouvelle qui commande un ajustement avec les pratiques, dont la consommation alimentaire fait partie.

C. Portrait n°3 - Fabienne : ambivalence et devoir écologique

Dans ce troisième portrait, je reviens sur le cas de Fabienne, femme au foyer d'une soixantaine d'années, mariée à un pasteur, mère de plusieurs enfants, et qui s'occupe de l'alimentation de son ménage, son mari se revendiquant comme « *allergique aux courses* » (Entretien n°10 : 142). Tous deux sont d'origine anglaise, parlent un très bon français avec un accent britannique prononcé et habitent en Belgique depuis plus de 30 ans. Ils vivent dans une grande maison avec jardin, à deux pas de la ferme du Phénix.

Le cas de Fabienne contraste sensiblement avec celui des enquêtés présentés dans les deux premiers portraits car un sens explicite du devoir écologique occupe une grande place dans le discours qu'elle tient sur sa pratique. En effet, Fabienne se sent obligée de faire quelque chose pour l'environnement, dont elle a conscience qu'il est en danger, un peu partout dans le monde. Cependant, contrairement aux interlocuteurs des premiers portraits, Fabienne peine à s'aligner sur ses idéaux et à effectuer les efforts requis pour satisfaire sa conscience environnementale. A la manière de l'écocitoyen, pour qui le souci de relier ses actions quotidiennes à des buts écologiques est important, Fabienne apparaît comme écrasée sous le poids des injonctions à écologiser son mode de vie. Ainsi, elle fait l'effort d'aller à la ferme tout en mettant ses priorités ailleurs, dans les relations humaines par exemple (Fabienne : 350).

1) Balance des intérêts

Quand elle fait l'effort d'aller à la ferme, Fabienne y voit un moyen de manger de saison et, ainsi, de ne pas se rabattre sur les produits importés. Elle estime notamment que tout faire venir de loin crée une situation où il n'y plus de travail à Binche et conclut que ce n'est bon pour personne (263-265). A cet égard, elle affirme : « *Ben, je crois qu'il faut qu'on, le monde doit s'habituer à ne pas avoir tout ce que nous voulons tout le temps. Parce que c'est ridicule de voler, de prendre les vols d'Espagne pour ... C'est mieux, ça donne aussi une variété à notre vie de manger ce qui est frais.* » (194-195). Cet extrait illustre un désajustement qui existe, du point de vue de la locutrice, entre les désirs des gens et l'idéal à atteindre. Elle estime alors qu'il faut, par exemple, pouvoir renoncer aux fraises toute l'année, même si on en veut, car cela permet d'apprécier les nouveaux produits quand ils arrivent à la bonne saison (196-199), avant d'ajouter « *J'essaie maintenant de faire comme ça. Je suis hypocrite parce que je suis pas comme ça mais j'essaie d'apprendre (rires).* » (200-201).

L'ambiguïté est récurrente dans le discours de Fabienne qui affirme par exemple, au sujet d'un autre fermier de la région qui vend aussi des produits : « *Il a les oranges, des choses comme ça, donc ça doit venir d'Espagne (rires). [...] Donc, ça c'est un avantage, mais un désavantage, je*

ne sais pas. Pour moi, personnellement c'est un avantage parce que je sais avoir plus au même endroit. » (214-218). L'ambivalence de la valorisation des achats de produits locaux trouve ses sources dans le fait qu'entretenir une pratique de consommation locale entre en contradiction, pour Fabienne, avec d'autres de ses priorités. Dans ce contexte, elle indique : « Bah, pour l'instant en tout cas, je fais ce choix-là, de l'acheter comme ça. C'est pas la chose le plus important pour moi. Je suis quand même britannique. Je mange pour vivre, je vis pas pour manger. (Rires). » (231-233).

Le résultat de la confrontation avec d'autres priorités conduit Fabienne à aller, la plupart du temps, en voiture chez Colruyt, tout en complétant ce qui manque par des courses à la ferme le samedi. Fabienne considère cet agencement comme imparfait et déplore ne pas aller plus souvent à la ferme et ne pas réussir à consommer différemment (26-33). De plus, elle affirme viser un régime sain et végétarien, tout en regrettant ne pas arriver à le mettre en place à cause des contraintes de la vie en ménage. Bien qu'elle s'occupe de la cuisine, elle n'en contrôle pas toutes les modalités, ce qui justifie la part importante de ses achats chez Colruyt. Dans une optique de conciliation entre ses exigences personnelles en matière de consommation alimentaire et son rôle, exigeant, de mère au foyer, les ressources à sa disposition pour s'assurer de l'alignement entre ce qu'elle consomme et des finalités écologiques sont limitées. Fabienne apparaît alors comme une consommatrice consciente qu'elle n'atteindra pas l'idéal écocitoyen, en atteste cet extrait de discussion sur le label Bio :

« F : Euh, oui. J'ai jamais fait des recherches pour voir ce que ça voulait vraiment dire. Il y a toujours les règles, le label veut dire quelque chose, mais quoi exactement, je ne saurais pas, et chaque magasin a sûrement ses badges, ses marques qui sont différents. Et je sais que, bon j'achète aussi le commerce équitable, beaucoup. Mais ça aussi, il y a les gens qui disent : "Ah, mais, c'est pas toujours ...". Fin, faut avoir confiance quelque part dans l'organisation. Comme l'Oxfam. J'ai confiance en Oxfam, mais, donc je me fie à ça mais ... » (101-106).

2) Entre sens du devoir accompli et hypocrisie

Une importante force d'inertie complique l'adoption de nouvelles habitudes dont le bienfondé est pourtant bien établi dans l'optique de la locutrice. Par rapport au cas de Pierre et Mireille, pour qui consommer local et « naturel » allait de soi, ici, ce n'est pas le cas. Fabienne avoue devoir se forcer à trouver des raisons d'acheter à la ferme, dans une sorte de dialogue intérieur.

« Et, si j'achète là, c'est parce que je décide que c'est bon, et je me force à voir des inconvénients quelque part [ailleurs]. Donc oui. [...] je vais faire tout ce que je peux pour aller là le samedi matin acheter mes légumes. Mais, ça me convient pas toujours. [...] Et dans un certain sens, ce sera plus facile pour moi d'acheter toutes les semaines mes légumes à Colruyt, comme ça c'est fait. » (387-397).

Ne parvenant pas à se conformer à l'idéal de consommation qu'elle vise, Fabienne dit ressentir de l'hypocrisie (200). Le désajustement tenace entre ses pratiques de consommation alimentaire et sa conscience écologique est quelque peu modéré par ses achats à la ferme du Phénix et par les efforts entrepris pour adapter la gestion domestique des repas aux contraintes de l'offre disponible (213). Finalement, le rapport de force entre le côté pratique des grandes surfaces et l'intensité de son sentiment de culpabilité ou d'hypocrisie constitue un puissant déterminant de ses achats chez le maraîcher.

Dans ce contexte, bien manger, local, de saison et « naturel » apparaît principalement comme un devoir. Le souci écologique apparaît quant à lui comme une injonction. Le choix qui reste à Fabienne est celui de faire un effort pour consommer local, tout en sachant que cela entrera en contradiction avec l'idéal familial façonné par les contraintes de la sphère domestique. C'est pourquoi Fabienne dit aussi privilégier l'usage du vélo sur la voiture (241-245), réduire ses déchets (239-241), manger végétarien (59-61), ... L'effort demandé pour tenir le cap des bonnes habitudes de consommation apparaît plus clairement quand Fabienne évoque la difficulté propre au fait d'être indépendant et agriculteur. Pour elle, si certaines personnes acceptent de traverser autant de difficultés et de risques, c'est qu'ils sont passionnés (120-124). Sans passion, il est difficile de tenir dans cette voie, pourtant perçue comme vertueuse (locale, naturelle et saine).

Si l'enjeu écologique s'arrête, pour Fabienne, au changement climatique, à l'empreinte carbone et aux déchets plastiques (238-253, 306-310), sa conscience écologique n'est pas reliée à ce qui donne du sens à sa vie au quotidien, à savoir, la vie familiale et les relations humaines (227-233). Pour l'illustrer, arrêtons-nous sur l'extrait suivant :

« Tant qu'on est pas en guerre, et qu'on a tout ce qu'il faut, on s'occupe des choses comme ça. Quand on est en crise, alors on laisse tomber peut-être ces choses qui ne sont pas, peut-être, la priorité. Ça devrait être la priorité mais ... Je suis plus orientée vers les personnes que les ... les relations et tout ça, que les légumes et la nourriture ... Donc, si j'avais une après-midi, est-ce que j'irais passer mon temps à chercher les légumes plus

frais, ou passer du temps avec ma famille, y'a pas question hein (rires). J'achète les légumes quand je peux, quand ça me convient. Mais je ne laisserai pas les autres choses de côté pour aller acheter les légumes. » (348-356).

3) Discussion du portrait

Afin d'examiner le sens donné par Fabienne à sa pratique de consommation locale, je commence par esquisser deux structures parallèles qui opposent l'univers de la consommation de produits locaux, à celui de la consommation des produits des grands magasins. La première structure permet de préciser l'idéal de la locutrice tandis que la deuxième nous plonge dans le sens qu'elle donne à sa réalité et ses contraintes. Cette seconde structure éclaire les justifications de ses écarts par rapport à son idéal. Les valorisations n'y sont pas représentées car, pour Fabienne, le conflit entre l'idéal et la réalité apparaît comme une donnée avec laquelle composer sans établir de jugement de valeur. Notamment, le fait de se trouver dans l'urgence n'est pas un fait qu'elle juge négativement, même s'il est évident qu'à choisir, elle préfère ne pas s'y trouver.

Forme de la consommation	
Locale	~ Locale
Fraîcheur et goût des produits	
Présente	Absente
Empreinte carbone	
Faible	Elevée
Rapport aux produits des grands magasins	
Renoncement	~ Renoncement
Sentiment associé au choix de consommation	
(Bonne conscience)	Hypocrisie

Tableau 7 - structure parallèle de la forme de la consommation

Situation de la personne	
Hors de l'urgence	Dans l'urgence (ex : guerre)
Capacité de consommer local	
Être en mesure de faire l'effort ⁵	Ne pas être en mesure de faire l'effort
Priorité dans l'idéal	
S'occuper de l'écologie	S'occuper d'autres choses
(Lieux de réalisation de l'idéal)	

⁵ L'expression correspond à la forme condensée de diverses formulations dont : avoir le temps de courir à gauche et à droite (169), avoir le luxe d'aller à la ferme (225), pouvoir tolérer l'indisponibilité (296).

(Hors du foyer)	(Foyer domestique)
Planification parfaite	
Impossible	Possible
Temporalité priorisée	
Futur	Présent

Tableau 8 - Structure parallèle du processus d'adoption d'une forme de consommation particulière

Dans la perspective de Fabienne, une fois qu'une personne est hors de l'urgence, elle devrait se soucier de l'écologie et agir en conséquence, comme en atteste la structure parallèle qui suit. Les valorisations, à nouveau plus claires, sont affichées.

Sens des priorités hors de l'urgence	
Priorité écologie	Priorité ailleurs (personnes, relations)
Limitation de la consommation de viande ou de produits non locaux	
Présente	Absente
Difficulté de la démarche	
Forte	Moins forte
Justification de la pratique	
En cherchant des inconvénients au Colruyt	En ne réfléchissant pas
Sensation d'hypocrisie	
Absente	Présente

Tableau 9 - Structure parallèle du sens des priorités hors de toute situation d'urgence

Cette structure parallèle (tableau 9) s'imbrique dans la structure du tableau 8 pour donner la structure imbriquée suivante, en condensé :

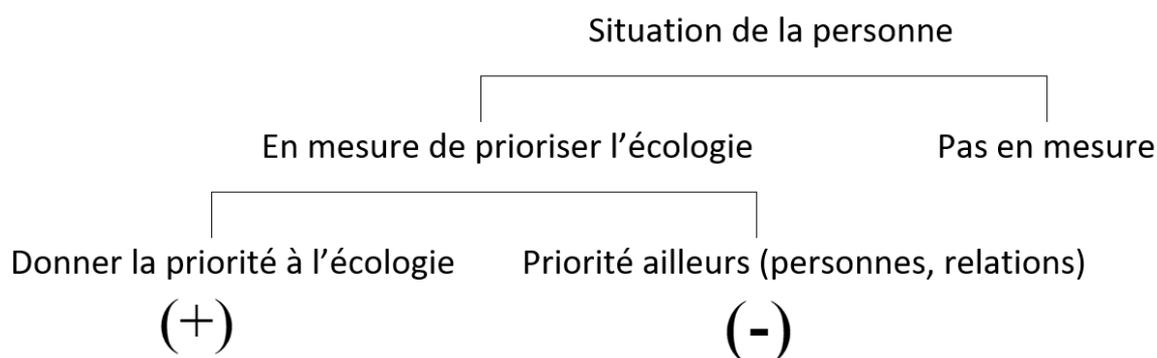


Figure 2 - Structure imbriquée des conditions pour donner la priorité à l'écologie dans sa vie

Il est aussi possible de représenter cette structure sous la forme d'une structure croisée à partir du croisement des deux disjonctions imbriquées :

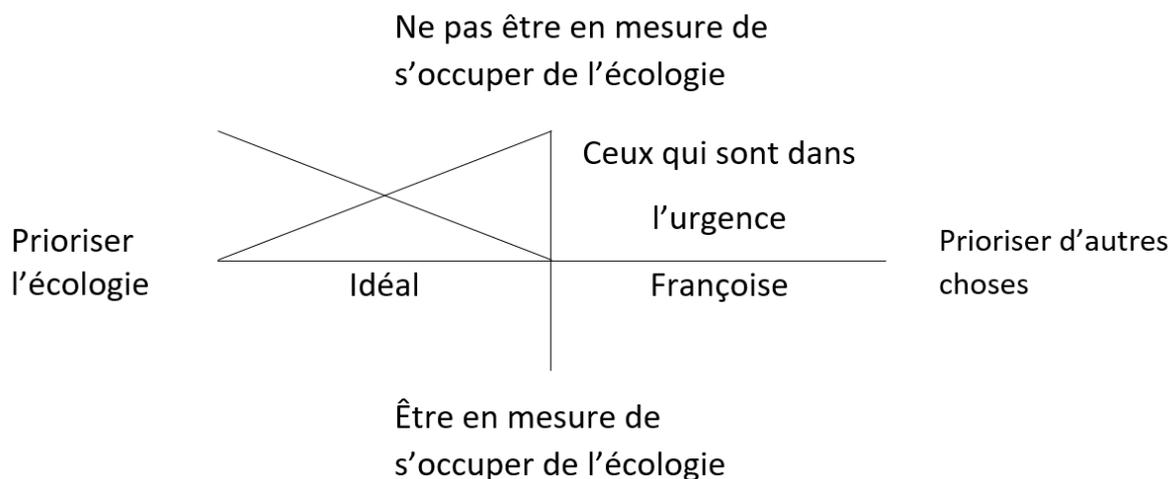


Figure 3 - Structure croisée des priorités dans la vie en fonction de la situation

Étant en mesure de faire l'effort de consommer local, car ne se trouvant pas dans l'urgence, Fabienne devrait donc faire de l'écologie sa priorité. Le fait d'héberger des réfugiés Ukrainiens accentue son sentiment de culpabilité car elle dit prendre conscience de la difficulté de se soucier de l'écologie quand on fuit la guerre (345-348), ce qui n'est pas son cas. Or, Fabienne dit éprouver des difficultés à conformer ses comportements aux impératifs écologiques. Sur base de la structure imbriquée (figure 3), remarquons que les difficultés éprouvées par Fabienne pour acheter, sans faille, ses légumes localement lui paraissent moins légitimes que les difficultés éprouvées par celles et ceux qui se trouvent dans l'urgence. On voit ici tout le poids des injonctions contradictoires qui pèsent sur elle, en tant que mère au foyer censée s'occuper de la bonne tenue du ménage, et en tant que consommatrice censée veiller aux conséquences lointaines de ses achats.

Grâce aux structures, il est possible de remarquer que Fabienne ne se considère pas toujours comme hors de toute urgence. Dans ce cas, les contraintes associées à son statut de mère au foyer ne lui permettent pas de prendre le temps d'acheter à la ferme ou de choisir de manger plus sainement à la maison, la priorité reste à ses relations et donc aussi à sa famille. Toute l'ambiguïté des valorisations de Fabienne tient en ce qu'elle considère l'urgence de femme au foyer comme moins légitime à justifier le manque de souci écologique que l'urgence de la guerre par exemple.

A la différence des deux premiers portraits d'enquêtés, celui de Fabienne donne à voir une situation de décalage entre ce qui est valorisé (autant la pratique de consommation que sa justification) et ce qui est effectivement fait. Ce qui est particulier dans le cas de Fabienne tient en ce qu'elle affirme poursuivre d'autres buts que l'idéal écologique, en prenant soin de sa

famille et des relations, tout en décrivant l'idéal écologique comme une finalité qu'elle devrait atteindre. Dans cette optique, le fait d'acheter ses légumes à la ferme entre en opposition avec le souci des relations humaines, contrastant avec le discours de Pierre et Mireille. En plus de créer cette opposition, absente des deux autres portraits, Fabienne n'associe pas le souci écologique à d'autres soucis qui lui sont propres dans son discours, nourrissant par là une situation d'ambivalence chronique dans le sens donné à ses pratiques. Néanmoins, en lien avec son statut de femme au foyer qui la rend familière aux aspects pratiques de l'entretien d'un ménage, elle affirme : « C'est parfois important de prendre du temps et de se dire : « Non, j'ai besoin d'aller à pied, acheter mes légumes ». Parce que ça fait partie d'une vie saine. » (421-422).

Mise à part dans l'exemple ci-dessus, tout opère dans le discours de Fabienne comme si l'environnement (monde extérieur), qui fait l'objet du souci écologique, n'était pas relié aux réalités domestiques (monde intérieur), qui font l'objet du souci de la mère de famille. Dans le cas de Valentine (portrait n°2), la perception d'appartenance à un même univers (monde extérieur) - dans lequel toute action influence, (in)directement, les réalités quotidiennes, jusque dans l'assiette (monde intérieur) – permet une certaine continuité dans les motifs de l'action et garantit l'absence de sentiments d'hypocrisie ou de culpabilité, comme chez Fabienne. Leurs deux portraits nous donnent à voir des façons très différentes d'articuler les enjeux écologiques dans une posture écocitoyenne pourtant partagée par les deux locutrices. La forte présence de capitaux culturels permettant à Valentine de justifier chacune de ses actions en les reliant à des réalités extérieures, et parfois lointaines, garantit un certain succès dans l'entreprise de justification de sa pratique.

En ce qui la concerne, Fabienne s'appuie bien davantage sur la culpabilité inhérente à sa posture écocitoyenne que sur la revendication, basée sur des connaissances fines, de la prise en compte dans sa pratique de consommation de tous les liens qui opèrent entre ses actes et l'environnement. Son sens du devoir de la justification de ses choix conforte l'hypothèse d'une forte intégration des normes écocitoyennes tandis que la place importante de la culpabilité suggère une faible adéquation entre les motifs écologiques et ses dispositions de mère au foyer. En renonçant à prendre le temps d'acheter à la ferme au motif du soin à sa famille, Fabienne renonce également à prendre soin d'elle, dans une certaine mesure. Cela s'explique peut-être par la présence, chez Fabienne, de manières de penser héritées d'un modèle culturel traditionnel et religieux qui lui impose de prioriser le foyer et par conséquent l'empêche d'aboutir à une transformation complète de ses habitudes culinaires, susceptibles d'améliorer sa santé.

D. Des modèles-types et des clients

Cette dernière section du chapitre IV entend fournir une synthèse des logiques selon lesquelles les clients donnent du sens à leurs achats chez le maraîcher. Pour ce faire, je m'appuie sur les premiers portraits et sur des éléments tirés des autres entretiens pour établir des modèles-types de consommateurs en fonction du sens donné à leur pratique. Les modèles présentés sont à concevoir comme des idéaux-types dans la mesure où la logique de pensée et d'action des locuteurs ne s'y réduit pas totalement. Cependant, le champ d'application de ces modèles peut être élargi à d'autres pratiques et dimensions de la vie des enquêtés. Ceux-ci sont présentés dans le tableau à la page suivante.

Même s'il est possible de les comparer à partir du tableau qui suit, les différents modèles-types ne sont pas de parfaits opposés. Les traits saillants de chaque modèle sont issus de l'analyse des entretiens et des portraits dans laquelle certains éléments de discours pouvaient s'opposer. Dès lors, ceux-ci ont vocation à décrire la diversité des manières de s'engager dans la consommation en circuit alimentaire alternatif.

Traits saillants	Modèle du client épicurien (hédonisme)	Modèle du client holistique	Modèle du client en posture de <i>care</i>
Sens du bon	Basé sur les sens : plaisir gustatif et qualité perçue des produits	Basé sur l'ajustement entre le corps, l'esprit et l'environnement	Évalué à l'aune de ce qui est pratique et respectueux de l'environnement
Quête spécifique	Viser la meilleure qualité dans l'expérience de vie	(Re)connexion avec l'environnement	Prendre soin des proches
Actions spécifiques	Achats produits des petits producteurs	Prise en compte des effets (in)directs de la présence dans le monde. Réfléchir.	Dédier son temps aux proches (par ex. en cuisinant)
Attitude de l'épicurien	Mentalité tournée vers le bien vivre, bien manger, les plaisirs non-coupables	Prise en compte d'autres réalités que la sienne en changeant de point de vue	Jongler entre les rationalités sous-jacentes aux réalités domestiques et extérieures
Biais d'attention	Les entraves au bien-être et à la qualité (par ex. pesticides)	Tout ce qui néglige les liens entre l'humain et l'environnement	L'insatisfaction des autres
Rapport à l'environnement	Conçu à partir du terroir = source de nourriture et de vie, par le travail	Correspond à tout espace terrestre : il est en soi, chez soi, dehors. Rien n'existe en dehors de lui	Correspond au monde extérieur à la sphère domestique et suit des logiques distinctes
Rapport à l'écologie	Ecologie ajustée au terroir, porte sur ses réalités sinon : rapport conflictuel (>< restrictions, règles et taxes)	Ecologie holiste : intégration dans l'attitude de toutes les contraintes issues des interactions entre individu et environnement	Ecologie ajustée à la gestion du foyer domestique, sinon conflit d'intérêt au détriment du respect de l'environnement
Lieux privilégiés	Commerces locaux, petits, indépendants	Commerces et autres lieux revendiquant une prise de conscience écologique	Maison, magasins, voiture : lieux de subsistance de la famille
L'idéal	Tissu local vivifié avec abondance et diversité des produits	Unification de la totalité du vivant en soi et hors de soi	Planification parfaite au service du soin des autres

Le vertueux	Le petit > le gros / diversité > monotonie / intensité > quantité (ce qui rend la vie bonne)	Les connaissances, les expériences difficiles (ce qui ouvre à la conscience)	La convenance, l'agrément, « le côté pratique » (ce qui facilite la vie)
Place des limites écologiques	Limites donnent les spécificités et spécificités donnent la qualité.	Mettent en lumière les liens entre l'individu et le monde	Limites empêchent d'avoir « ce qu'on veut quand on veut ». Contraintes à optimiser
Effort	Les contraintes ne sont pas perçues comme un effort	Effort double : prise de conscience + ajustement des actions en conséquence	Effort constant face aux injonctions portant sur la sphère domestique (intérieur) et sur l'environnement (extérieur)
Forme de la pensée	Concentrique, focalisée, spécifique	Excentrique / Systémique / holiste / cybernétique	Multicentrique, en silos, « détachée »

Tableau 10 - Éléments structurants des différents modèles-types de la consommation en circuit alternatif

1) Modèle hédoniste

Le modèle hédoniste / épicurien présente une riche diversité interne. Certains individus choisissent d'acheter chez le fermier du coin parce qu'ils y retrouvent une manière de faire qui correspond à ce que leurs ancêtres leur ont montré, avant la normalisation de l'agriculture conventionnelle/industrielle (Pierre et Mireille, Elina et David, Georges). Quand la préférence pour les circuits alimentaires alternatifs se construit en puisant ailleurs que dans la référence à un passé, elle met en avant le goût des choses simples qui ne déçoivent jamais comme la cuisine saine à base de produits frais par exemple (Marie, Carole). Ou encore, les bons produits du jour dans la restauration (Georges) et les marchés de producteurs (Pierre et Mireille).

Dans le modèle épicurien, la quête d'une meilleure expérience de vie n'entre pas en contradiction avec le respect des limites écologiques relatives à l'alimentation. Ainsi, le respect des saisons et du sol est relié au bien-être de l'individu. A l'inverse, un modèle épicurien basé sur la consommation d'une gamme de produits alimentaires la plus large possible et dépassant ainsi, de façon accrue, les limites écologiques, est envisageable. Par exemple, la fréquence élevée des voyages de loisir des enquêtés comme Pierre et Mireille (Entretien 5 : 62-63) ou encore Juan et Giovanna (Entretien 9 : 23-26) montre bien que la prise en compte de limites écologiques n'est pas une finalité absolue dans la quête épicurienne. Néanmoins, pour ces enquêtés, le bien-être ne peut être envisagé au détriment du terroir qui leur fournit les bons produits. C'est pourquoi le non-respect de certaines contraintes du milieu est directement associé au manque de saveurs et au mal-être. C'est en ce sens indirect, mais bien réel, que le fait d'acheter ses légumes à la ferme est relié, pour des clients comme Pierre et Mireille, Juan et Giovanna ou encore Georges, aux enjeux écologiques.

Un autre trait saillant du modèle épicurien tient dans la vertu qu'il accorde à ce qui est petit. Ici, cette vertu s'applique plus spécifiquement au petit producteur, parfois considéré comme seul garant de la qualité et du goût (Pierre et Mireille, Georges). Même si ses produits apparaissent essentiellement comme meilleurs du point de vue gustatif, la valorisation du petit opère chez ces clients comme si toutes les autres vertus associées aux petits producteurs (contact agréable, meilleure rémunération, contribution au tissu local, pollutions réduites, ...) accroissaient le bon goût. C'est pourquoi, même s'il n'est pas certifié bio, ils préféreront manger les produits du petit producteur plutôt que d'acheter bio en grande surface (Juan : 444). Cette différence de valorisation du bio et des produits locaux est plus prononcée dans ce modèle que dans les deux autres où consommer des produits bio n'est pas opposé au fait de consommer local.

Dans le modèle hédoniste, la quête du goût est un pilier de la justification en circuit alimentaire alternatif. Celle-ci varie cependant en fonction des personnes rencontrées. Dans le cas de Georges, les achats à la ferme sont justifiés par la plus grande fraîcheur qui apporte les meilleures saveurs. Suite à sa carrière dans la restauration et à son « *atavisme pour le goût* », hérité de sa famille qui a fondé *Côte d'Or* (Georges : 139-145), il dit rechercher la saveur et la fraîcheur en se rendant à la ferme du Phénix. Dans le cas d'Elina et David, la quête du goût s'inscrit de façon première dans le souvenir du temps où ils aidaient leurs grands-parents au jardin, en Italie notamment, et mangeaient les produits issus de cette activité (Entretien 2 : 213-225). Pour Juan et Giovanna, il s'agit avant tout de consommer local et naturel en vue de prendre soin de leur santé, Juan étant diabétique et y voyant la conséquence d'une mauvaise alimentation passée. Enfin, dans le cas de Pierre et Mireille, autre couple d'enquêtés rattachés au modèle hédoniste, la quête du goût est au service du bien-être personnel, et de celui du tissu économique local qui compose le terroir.

2) Modèle holiste

Dans le modèle holiste, les achats à la ferme sont intégrés dans un raisonnement excentrique, dirigé vers tous les effets, directs et indirects, des comportements. Le point de vue de Valentine, attentif aux interrelations entre les êtres (humains et non-humains) et le monde dans lequel ils vivent permet de remarquer combien la consommation en circuit alternatif apparaît comme une pratique au service de l'équilibre entre l'humain et son environnement. Ainsi, la conscience issue de la vision holiste pousse le consommateur à agir en vue d'un respect total de la chaîne du vivant. Dans le cas de Jean, acheter ses légumes à la ferme répond à un besoin crucial de souci pour lui-même après une longue dépression (Jean : 401-420).

A l'image de Valentine, Jean présente un degré élevé de conscientisation vis-à-vis de la complexité du monde, à l'interface entre société et enjeux écologiques (Jean : 291-313). Même s'il énonce qu'acheter à la ferme ne changera rien à la « *perspective extrêmement noire de notre futur rapproché* » (293), cela éclaire ses propres perspectives et améliore sa santé mentale. Dès lors, toujours en partant des données d'entretien, tant Jean que Valentine donnent du sens à leurs achats à la ferme en se référant aux médiations indirectes des effets de la consommation sur le monde extérieur et, en bout de chaîne, sur leur propre bien-être. Même si la finalité de leur attention portée sur le monde et ses interactions ne s'inscrit pas dans le même contexte, de dépression pour l'un et de souci de faire partie et respecter l'univers pour l'autre, la forme de

leur pensée et de leur justification de la pratique de consommation est à rapprocher dans le cadre du modèle holiste.

Pour rappel, la question principale de ce mémoire consistait à évaluer la mesure dans laquelle les achats à la ferme sont justifiés par un engagement en réponse à l'enjeu écologique. A cet égard, les cas de Valentine et Jean illustrent les deux faces d'une même pièce. La face tirée du cas de Valentine voit la pratique par les effets qu'elle peut délivrer pour rendre le monde plus soutenable et unifié, du point de vue écologique. En ce sens, elle s'inscrit dans la démarche écocitoyenne décrite en première partie du mémoire. L'autre face, tirée du cas de Jean, incarne une vision éco-anxieuse, mais tout aussi holiste. L'impuissance dont Jean fait état quand il s'exprime sur les finalités écologiques de sa consommation n'est pas sans rappeler la situation de Fabienne, rattachée principalement au modèle du *care*. Cependant, à la différence de cette dernière, Jean ne s'approprie pas de liens entre ses pratiques et de quelconques effets bénéfiques du point de vue écologique. L'ambiguïté demeure dans la mesure où sa consommation alternative rejaillit positivement sur sa santé mentale, en améliorant les perspectives holistes « *extrêmement noires* » qu'il nourrit sur le monde.

Dans le modèle holiste, la présence d'un récit de conversion est indiquée par l'opposition entre deux temporalités, l'avant-conversion et l'après-conversion. Avant la conversion, des clients comme Valentine, Jean ou Brigitte affirment qu'ils ne s'intéressaient pas à ce qui gravite autour de leur alimentation, et c'est précisément ce qui change après la conversion. Dans le cas de Jean, ce moment correspond à une longue dépression. Dans ce contexte, le fait d'acheter ses légumes à la ferme s'ancre dans un ensemble de pratiques qui le conduisent à prendre soin de lui et de ses proches. Pour Brigitte, c'est l'adolescence de ses enfants. Pour Valentine, « une grosse crise personnelle », ... À chaque fois, l'événement conduit le locuteur à adopter une posture réflexive particulière qui mène à la remise en question des schèmes de pensée et d'action, souvent par le biais de la récolte d'informations extérieures (lectures, conférences, formations). A chaque fois, le processus débouche sur une focalisation accrue à l'égard des interactions, non perceptibles auparavant, entre les choix du converti et leurs effets, sur le monde, et sur lui-même. Par exemple, après sa conversion, Brigitte a quitté le métier d'institutrice pour devenir décoratrice d'intérieur en se formant aux sagesses traditionnelles chinoises grâce auxquelles elle dit entretenir un équilibre, « un bon sens » qui place l'humain au centre de tout (Brigitte : 444).

3) Modèle du *care*

En plus du cas de Fabienne, décrit dans le portrait n°3, le modèle du *care* se retrouve principalement chez des femmes, comme Marie, Josiane, Elina ou encore Catherine. Pour celles-ci, les achats à la ferme prennent place dans une période bien particulière au cours de laquelle elles jonglent avec des contraintes issues de la vie de famille et de leur rôle de mère qui induit la responsabilité de nourrir le ménage. Marie, jeune maman d'une trentaine d'années formée en communication à l'université et devenue nutrithérapeute est la seule enquêtée proche de ce modèle dont la situation correspond au stade de « jeune maman ». Les quatre autres cas cités (Fabienne, Josiane, Elina, Catherine) ont fait part, durant l'entretien, de la difficulté de concilier alimentation saine et bonne gestion de l'alimentation du ménage lorsque les enfants étaient plus jeunes, ce qui permet de considérer que l'idéal-type du consommateur du modèle du *care* est celui d'une jeune mère de famille s'occupant de l'alimentation du ménage. Dans cette tâche, la consommatrice rattachée au modèle du *care* consomme en circuit alternatif, comme pour rapporter dans l'espace du foyer domestique certaines des vertus associées aux produits de ces mêmes circuits (santé, moindres pollutions, conditions de vie des producteurs, etc.).

Dans les cas de Marie et Fabienne, le poids important des injonctions à l'écocitoyenneté conduit les locutrices à insister sur la difficulté de l'adoption de leur démarche de consommation. A l'inverse, Catherine revient sur son passé de jeune maman avec apaisement dans la mesure où elle affirme avoir fait ce qu'elle a pu, même quand les contraintes associées à son statut de mère ne lui permettaient pas de manger frais et local, en s'aidant de surgelés par exemple (Catherine : 164-187). Si toutes sont conscientes des liens qui existent entre la santé et l'alimentation (bio, végétarien, frais, etc.), leur discours ne laisse pas de place centrale à une description complexe de la réalité sous la forme d'une multitude d'interactions écologiques dont les effets se font ressentir jusque dans la santé physique mentale des corps humains, comme dans le modèle holiste.

Dans le modèle du *care*, les ressources réflexives sont limitées, à l'image du temps et de l'argent disponibles. Dès lors, elles sont prioritairement affectées à la gestion quotidienne des défis posés par les réalités familiales. Or, à partir du modèle holiste, nous avons remarqué que l'intégration des interactions écologiques complexes au discours sur la pratique de consommation exige d'orienter les ressources réflexives vers la compréhension du monde

extérieur. Ici, cela se fait au détriment des ressources affectées à la sphère domestique. Cela reste donc rare dans le modèle du *care*, d'autant plus que les enquêtées y étant rattachées n'occupent pas, pour la plupart, de positions professionnelles témoignant d'une forte présence de capitaux culturels (femme au foyer, dame d'ouvrage, infirmière), contrairement aux enquêtés du modèle holiste (fonctionnaire, enseignantes). Le cas de Marie, nutrithérapeute, est intéressant à cet égard puisque celle-ci exerce une profession rattachée au domaine du *care*, et mobilisant des compétences propres à la posture académique à laquelle elle a eu accès.

Dans les cas d'Elina ou de Catherine, le rôle de « mère nourricière » se perpétue avec les petits enfants. Moins contraintes qu'avec leurs propres enfants, celles-ci semblent insister davantage que les autres sur les liens qui existent à leurs yeux entre alimentation, santé et souci pour l'environnement. Chez elles, la convenance, ou le « côté pratique » de la cuisine est tempéré et elles conçoivent avec moins de pression le fait de prendre le temps pour manger bien, local et de saison. Cela peut traduire le fait que les ressources réflexives sont davantage libérées que dans le cas des jeunes mamans plus directement soumises aux impératifs de la gestion du foyer domestique. Dans le cas de Fabienne, cette tension est à la base d'un sentiment d'hypocrisie. Chez Marie, elle est à la base d'un sentiment d'humilité et d'une démarche générale de « faire au mieux » suivant les contraintes, ce qui l'autorise à acheter des bananes ou une courgette à la fin de l'hiver.

Chapitre V. Discussion des résultats

A. Eléments de compréhension du souci écologique

1) Conception différenciée de l'environnement et souci écologique

Dans la perspective holiste, découverte en premier lieu chez Valentine (portrait n°2), et décrite dans le modèle du même nom, la notion d'environnement englobe tout, et tout s'y trouve. Par conséquent, les attitudes et actions ne respectant pas les logiques propres de l'environnement se retournent automatiquement contre l'individu, même quand elles ont lieu à l'autre bout de la Terre. A l'inverse, dans le modèle épicurien, la conception de l'environnement est limitée au terroir, en tant que lieu d'habitation et d'activité, ce qui signifie qu'il existe un dehors. Tout le monde ne partage plus le même environnement et les liens entre des pollutions lointaines et leurs conséquences locales sont plus diffus. De ce point de vue, « le climat n'a peut-être rien à voir avec les légumes » (Elina : 457).

Ainsi, les diverses conceptions de l'environnement constituent en retour différentes formes de souci écologique. Quand l'environnement apparaît comme unifié et interrelié (modèle holiste), le degré de tolérance vis-à-vis des restrictions et autres renoncements justifiés par l'écologie est accru. Ceci permet de mieux comprendre en quoi l'effort, sans constituer une source de pénibilité, est central dans la perspective holiste. Suite à la dépression, Jean a décidé de « ralentir » et aller à la ferme s'inscrit dans cette démarche (Jean : 42-73). C'est alors que le temps pris pour acheter local n'est plus perçu d'abord comme une contrainte mais comme une nécessaire adaptation dans une perspective élargie aux effets indirects et lointains de l'action. C'est aussi pourquoi, à l'inverse, les restrictions justifiées par des réalités extérieures au terroir (sur l'automobile par exemple) sont mal reçues par les individus rattachés au modèle épicurien.

A l'inverse, dans le modèle du *care*, la perspective élargie sur l'environnement est limitée par la prise en compte des réalités du ménage et la gestion du temps qu'elle impose. Ce qui est lointain, comme les effets d'un choix de consommation, ne revient pas jusqu'à l'individu comme dans le modèle holiste. Le fait de relier l'action individuelle aux phénomènes opérant à l'échelle du monde entier est facilité par la perspective holiste, moins accessible aux clients du modèle du *care*. De ce fait, une conscience écologique resituée dans un ensemble large d'interactions entre l'échelle individuelle et le monde en tant que système et interdépendances

s'y donne moins à voir. Dans le cas du modèle du *care*, la conscience écologique se rapporte au monde extérieur et à ses logiques, distinctes de celles du foyer et de la vie quotidienne. L'imperméabilité entre ces deux mondes explique la présence, ou non, d'un sentiment de pénibilité, voire de culpabilité, comme chez Fabienne ou Marie dans une moindre mesure.

Tandis que les ressources dédiées à l'intégration des contraintes environnementales entrent en compétition avec celles dédiées au respect des contraintes du foyer dans le modèle du *care*, le client holiste part du principe que l'intégration des contraintes de l'environnement rejaillit systématiquement sur le foyer et même, l'état émotionnel intime de la personne. Dans le modèle hédoniste, comme nous l'avons vu, l'articulation entre contraintes environnementales et quête du bien-être semble aller de soi dans l'échantillon de ce mémoire. Dans cette optique, faire des concessions vis-à-vis de l'environnement revient à faire des concessions vis-à-vis de son propre niveau de bien-être, par exemple en achetant des aliments de mauvaise qualité. En définitive, le rapport à l'enjeu écologique varie de façon importante selon la délimitation de l'environnement opérée par les clients selon le modèle qu'ils suivent et les schèmes de perception associés.

Les différences en matière de constitution du souci écologique se donnent également à voir dans la perception de la capacité d'action du consommateur sur l'environnement et son état. Dans le cas de Pierre et Mireille par exemple (portrait n°1), rattachés au modèle épicurien, nous avons vu que l'enjeu écologique était davantage associé à la responsabilité des gros, tandis que les petits n'y contribuaient que faiblement et, ainsi, ne pouvaient pas y pallier. Dans le cas de Valentine, le petit est le point de départ des transformations de grande ampleur et, « *par contagion heureuse* », « *pas en luttant ou en combattant* », il est possible de changer le monde (303-325). Dans le premier cas, manger des bons produits (*i.e.* de qualité et « naturels »), s'inscrit dans une démarche épicurienne qui ne prétend pas à un engagement écologique ou simplement à influencer sur les équilibres entre l'humain et le milieu environnemental. Les dégradations environnementales sont du fait des gros producteurs pollueurs que seuls des acteurs de même gabarit peuvent contraindre à changer.

On peut envisager cette différence au regard du domaine que recouvre la notion de « monde » dans les modèles hédonistes et holistes. Dans le premier, le monde correspond d'abord au terroir, ce qui se passe en dehors ne peut dès lors pas être influencé par des actions ayant lieu à l'échelle du terroir. Dans le second portrait, le monde correspond à l'univers tout entier, à la planète, et aucune action n'opère en dehors de celui-ci. Par conséquent, aucune action n'est

sans conséquence sur le monde. L'enjeu se trouve ici dans le fait que dans un cas, le monde à partir duquel la conception des locuteurs se construit correspond (Valentine), ou non (Pierre et Mireille), à l'échelle à laquelle se construit l'acceptation dominante de l'écologie (le monde global).

Si les capacités de perception permettant de relier l'action individuelle à l'état (écologique) du monde influencent la constitution d'un souci écologique qui peut être revendiqué au motif de l'action, nous avons également vu que, pour en arriver là, plusieurs enquêtés rattachés au modèle holiste décrivent être passés par une forme de conversion. Dans les cas de Brigitte, Valentine et Jean, tous trois rattachés au modèle holiste, la conversion prend place suite à une crise biographique, souvent un burn-out ou une dépression. La conversion y apparaît de façon clairement car elle s'accompagne de changements de perspectives et de manières de penser, situés au cœur du discours des enquêtés. Dans le modèle du *care*, une forme de conversion apparaît également, bien que de façon plus discrète, et s'explique par l'irruption de la prise en compte de contraintes déduites d'une logique de respect de l'environnement. La différence tient en ce que la conversion n'irrigue pas la totalité du fonctionnement de la pensée de l'enquêté et reste contenue, ce qui laisse la place à d'autres motifs de l'action.

Dans le modèle épicurien, aucune conversion n'apparaît dans la mesure où ces enquêtés vont à la ferme dans une démarche de maximisation du bien-être qu'aucun d'entre eux n'affirme avoir acquis soudainement, ou même progressivement. Partant de ce constat, remarquons que la place des interactions entre l'humain et le milieu vivant, ou le terroir, est centrale dans le discours des épicuriens, rappelant le modèle holiste. La différence principale tient en ce que les premiers ne décrivent pas explicitement les « interactions humain-nature » suivant une perspective holiste, généralement acquise après une conversion. Pour autant, il serait incorrect de penser que les épicuriens ne pensent qu'à partir d'eux-mêmes, humains isolés dans un terroir local, dans la mesure où, pour celles et ceux rencontrés dans l'enquête, le bien-être dépend de la bonne santé de l'écosystème.

2) Rationalité écologique et motif de l'action

La rationalité écologique a été définie dans la première partie du mémoire comme ce qui conduit à évaluer une action, un choix ou une pratique selon sa contribution à l'enjeu écologique. Celle-ci est considérée comme légitime à partir du moment où elle prend la forme d'un raisonnement plaçant la responsabilité individuelle au cœur de la résolution des problèmes

environnementaux, en lien avec le cadrage dominant de la question écologique. Chez les enquêtés proches du modèle épicurien, quand le goût des aliments est mis en avant, celui-ci est relié aux bonnes pratiques des agriculteurs du circuit court. Toutefois, dans ce modèle, peu de liens sont établis entre la nourriture consommée, sa meilleure qualité nutritive, la santé des écosystèmes, ou encore la résilience du système alimentaire, et encore moins entre l'acte de consommer et ces réalités. Dans ce modèle, l'individu qui consomme n'est pas perçu comme responsable ou capable de changer l'état de fait au niveau de l'environnement.

Seuls certains individus, rattachés aux deux autres modèles, inscrivent leur propos dans un cadrage qui relie la consommation chez le maraîcher à l'enjeu écologique. Rattachée au modèle holiste, Valentine justifie l'adoption et la mise à l'écart d'un ensemble de comportements et d'actions à partir d'un respect de « l'univers », un concept qui, comme nous l'avons vu, correspond à tout environnement. Cette démarche s'inscrit dans une rationalité qui lui fait prendre en compte les conséquences de ses choix en tant que consommatrice. En se basant sur la catégorie professionnelle des enquêtés rattachés à ce modèle (enseignement pour Valentine et Brigitte, fonctionnaire pour Jean), remarquons qu'il s'agit d'individus fortement dotés en capitaux culturels. En lien avec la littérature, ceux-ci correspondent à la figure de l'écocitoyen. L'écocitoyen justifie son action à partir d'un cadrage des enjeux environnementaux qui correspond au cadrage dominant. Le modèle-type basé sur le portrait de Valentine montre que le verdissement des justifications de l'action se fonde généralement sur une conception du monde et des liens, parfois invisibles, qui relie l'individu à son environnement. Celle-ci correspond le mieux à la rationalité écologique identifiée dans la littérature.

Enfin, dans le cas du modèle du *care*, une forme bien précise de rationalité écologique conduit les individus à tenir compte de l'impact de leurs consommations. Celle-ci agit comme un contrepoids face aux logiques classiques de la gestion du ménage. Ici, davantage que le statut professionnel, c'est le statut familial de mère, parfois au foyer, qui conditionne la place et la forme de l'enjeu écologique dans la justification des achats à la ferme. Les tensions internes à ce modèle, trouvant leur source dans les conflits de rationalités au motif des choix de consommation (illustrés dans le portrait de Fabienne), en font un modèle fractionné. En effet, dans les deux autres modèles, le fait d'acheter à la ferme s'inscrit en continuité avec les logiques poursuivies dans les autres aspects de la vie, comme la quête du bien-vivre chez les épicuriens, ou la reconnexion à l'environnement et à soi dans le modèle holiste. Dans le modèle du *care*, le souci environnemental, régulé par les achats à la ferme, entre souvent en compétition avec l'attention portée au ménage, à sa gestion et à la satisfaction des membres du foyer.

Plus qu'une rationalité transversale à toute action, la posture du *care* se matérialise dans des choix de consommation répondant tantôt à un souci environnemental (et même à une forme de culpabilité écologique), tantôt à un souci d'optimisation du soin porté au ménage et à ses occupants. La conscience écologique, au sens de conscience de la responsabilité individuelle dans les enjeux écologiques est donc bien présente dans ce troisième modèle. Cependant, contrairement au modèle holiste, où elle donne du sens à chaque action, même quand le lien avec l'environnement est diffus et indirect, la conscience écologique propre au modèle du *care* est fondée sur une conception de la responsabilité individuelle diluée dans une forme de responsabilité familiale au sein de laquelle les intérêts divergents et les contraintes associées impose une certaine modération dans la poursuite d'un motif écolo au fil de choix posés.

Au-delà de la définition du souci écologique, tirée de la littérature, qui illustre son acception légitime et dominante, nous pouvons affirmer que des préoccupations, structurées autour de l'environnement, local ou lointain, et des interdépendances au sein de celui-ci, irriguent les structures de sens de la justification des achats chez le maraîcher d'à peu près tous les enquêtés de l'échantillon du mémoire. Il s'agit ici d'une manière, mieux ajustée aux données de ce mémoire, de décrire la place du « souci écologique » dans le sens donné par les clients rencontrés.

Par exemple, dans le cas des clients « épicuriens », le fait de subvenir à ses besoins alimentaires, en partie grâce aux producteurs locaux, apparaît comme un argument central de la justification dans le modèle associé (hédoniste). Ici, la rationalité écologique des clients devrait être nommée rationalité du terroir. Celle-ci conjugue le fait d'être un bon vivant tout en respectant de façon assidue les règles de fonctionnement, y compris écologiques, du terroir. La qualité nutritive des aliments, leur goût, les pollutions engendrées par l'activité humaine sur le territoire local, la bonne santé économique des acteurs locaux, au premier plan les indépendants, ou la santé des écosystèmes floraux des bords de champs, occupent une place centrale dans le souci environnemental des individus rattachés à ce modèle.

A la différence du souci écologique des individus rattachés au modèle holiste, les préoccupations précitées ne nécessitent pas de vision écologique globale acquise par la lecture, les études universitaires, ou encore par la socialisation dans des milieux « conscientisés ». Le soin porté au terroir via le respect de ses logiques propres demande seulement de vivre du lieu dans lequel on habite, et de le connaître. Cette forme de souci écologique ancré dans le terroir, souvent rural, fait écho à la sensibilité écologique décrite à partir d'une analyse du mouvement

des Gilets Jaunes, et pouvant être élargie à une forme d'écologie des milieux populaires (Gaillard, 2021).

Enfin, si ces enquêtés ne déclarent pas acheter à la ferme en réponse à l'enjeu écologique, pour « sauver » la terre, ce monde global et interrelié tel que perçu dans le modèle holistique, ils visent, à travers leurs achats, à préserver « un monde » et son écologie, centrée sur le terroir qui fait vivre. Pour rappel, l'écologie traite des connexions qui existent entre plusieurs formes de vie dans un milieu et des conditions abiotiques données. A partir de cette définition, remarquons que le souci exprimé par les enquêtés se rapprochant du modèle-type épicurien ne peut être considéré comme moins écologique que les autres formes observées ailleurs dans l'échantillon des données, et ce, même si certains interlocuteurs évoquant le modèle épicurien formulent parfois de vives critiques à l'égard de « l'écologie », entendue dans son acception dominante.

3) Justification des écarts

Au travers des modèles-types de justification des achats en circuit alternatif, les écarts à l'idéal écocitoyen sont justifiés par des logiques bien spécifiques. Par ailleurs, les enquêtés affirment toutes et tous s'écarter tôt ou tard de la logique qu'ils privilégient dans leur pratique. La justification de ces écarts permet l'identification plus précise des modèles et renforce leur pertinence sociologique. Par exemple, Valentine affirme acheter des bananes bio afin de réduire ses nuisances sur la totalité (modèle holiste). Dans le même temps, Marie justifie de tels achats par la haute qualité nutritive des fruits tropicaux qui apportent des vitamines aux enfants, même en plein hiver (modèle du *care*). Enfin, le goût prononcé des épicuriens pour la viande et le poisson n'est pas contrecarré par une bonne conscience écologique.

L'appréciation des limites écologiques en fonction du modèle retenu apporte également des précisions quant à la structure de la justification de la pratique. Dans le modèle hédoniste, les limites écologiques garantissent la spécificité des produits, et donc aussi leur qualité, en attestent les propos de Georges au sujet du fromage, de la viande, des fruits et des légumes de terroir (Georges : 118-131). Dans le modèle holiste, elles mettent en lumière les liens qui existent entre l'individu et le monde, contribuant à la prise de conscience élargie de la réalité et ouvrant la voie à l'attitude de reconnexion qui conduit au bien-être.

Il n'en va pas de même dans le modèle du *care*, où les limites écologiques, une fois intégrées à la logique de consommation, empêchent d'avoir « ce qu'on veut quand on veut » (Fabienne : 161). Or, la disponibilité élargie est une condition de base de la réussite de la quête des individus

affiliés au modèle du *care* puisque celle-ci facilite le travail d'optimisation des contraintes de la vie familiale et relationnelle. En ce sens, l'intégration des contraintes écologiques, sous la forme d'injonctions à l'écocitoyenneté, entre en compétition avec le temps dédié à la famille et aux relations. C'est pourquoi, la place de la conscience écologique est plus importante dans ce modèle où elle joue le rôle de contrepoids face aux logiques domestiques. De plus, là où la qualité prime de façon évidente sur la quantité dans les deux autres modèles, le cas du modèle du *care* est plus ambigu. En effet, ici, quantité rime avec disponibilité accrue et, donc, de meilleures conditions pour concilier les réalités du quotidien.

Partant de ces différentes instrumentalisation des limites écologiques, remarquons que, si on entend parfois que l'écologie est réservée aux mieux dotés, financièrement et éducativement, (car, au contraire de ceux qui sont moins bien dotés, ces ressources viennent nourrir l'attention qu'ils portent au monde des réalités extérieures), l'analyse des modèles-types tend à réfuter cette acception générale. Pour le client épicurien, la qualité des produits est indissociable d'un souci écologique pour les conditions de production. Pour les clients du modèle holiste, l'attitude écologique revient à prendre soin de soi en prenant soin du monde. L'examen du modèle du *care* conduit à la même conclusion car, même en présence de contraintes qui incitent à mettre les considérations pour l'environnement à distance de la gestion du ménage, celles-ci occupent une place centrale dans la justification des clientes rattachées à ce modèle et les relient à une autre sphère que celle dans laquelle la plupart de leurs ressources personnelles sont investies.

Enfin, toujours dans le registre de la justification, l'examen des quêtes propres aux modèles-types montre qu'il est vain d'opposer le modèle épicurien au modèle holiste du point de vue des bénéficiaires de la quête. Pour l'épicurien, l'objet de ses achats à la ferme se trouve dans la maximisation du bien-être, dans l'expérience de vie (Pierre et Mireille, Giovanna et Juan, Georges, Elina et David). En revanche, le client ayant des affinités avec le modèle holiste met en avant l'importance de la reconnexion avec le vivant, avec l'environnement (Valentine, Carole), ou avec soi-même (Jean, Brigitte) comme objet ultime de la quête. Dans les deux portraits, l'individu est le premier destinataire de la quête. Dans le premier cas, il s'agit du moi qui se fait du bien par la consommation de produits considérés comme bons car produits dans le respect des contraintes de la qualité. Dans le deuxième, il s'agit du moi qui prend conscience de sa place dans le monde et se fait du bien en prenant soin du monde duquel il se sent faire partie.

4) Matrice de sens

Pour mieux comprendre la particularité de chaque forme de souci écologique identifiés dans ce mémoire, il convient d'examiner la matrice de sens sur laquelle les locuteurs s'appuient dans leur discours sur leur pratique de consommation. Premièrement, Le point de départ de la construction du sens varie sensiblement entre les modèles identifiés. Le fait de placer la nourriture au centre de la logique de l'action évoque le modèle épicurien. Un autre point de départ de la structure de justification est illustré par les clients qui font de la consommation, en général, un outil de transformation du monde, comme dans le cas du modèle holiste, et du *care* dans une moindre mesure. Dans ce cas, le motif de la pratique se fonde sur une discipline, pouvant être appliquée à d'autres aspects du mode de vie, d'où l'importance de l'effort dans le discours. Pour les individus rattachés au modèle épicurien, la recherche du bien-être se manifeste principalement dans la quête de produits alimentaires de qualité. Dans les deux autres cas, l'adoption d'une attitude stoïcienne conduit à un décentrement par rapport aux conditions de vie personnelle, et à un recentrement sur l'environnement (holiste) ou sur la famille (*care*). Autrement dit, les capacités réflexives du locuteur se portent tantôt sur sa place dans le monde (modèle holiste), tantôt sur son expérience de vie (modèle épicurien) et tantôt sur sa gestion du quotidien (modèle du *care*).

Dans les trois modèles identifiés, la vertu associée au petit est une constante. Ainsi, les petits producteurs apparaissent comme un rempart face aux grandes surfaces et à l'industrie agro-alimentaire. Le petit est souvent associé à des rythmes naturels correspondant tantôt aux saisons et aux capacités nourricières du milieu, tantôt aux conditions de travail des gens qui œuvrent à la production. Dans ce contexte, le désir d'acheter chez le maraîcher est important chez chaque client rencontré. La diversité et la cyclicité des aliments proposés à la vente est souvent mise en avant. Ainsi, l'opulence n'est plus associée aux grandes surfaces, pourtant garantes de la quantité, mais au petit, garant de la fourniture stable de bons produits. Le petit est associé aux plaisirs non-coupables, ce qui apparaît tout particulièrement dans le modèle épicurien. Chez eux, le petit est le lieu des bons produits qui ne font pas de mal à la santé et à l'environnement. Pour des clientes comme Fabienne ou Josiane (modèle du *care*), le petit y correspond à l'espace familial et la ferme apparaît comme un lieu familial. Pour les clients comme Valentine (modèle holiste), le petit ne cause pas de tort au reste de l'univers. Pour Jean (modèle holiste), le petit permet de récupérer une prise sur sa situation et ainsi, d'éclaircir un peu les perspectives très sombres pour l'avenir.

Enfin, tous les clients ont un point « d'entrée sur le monde » à partir duquel l'aspect systémique de leur pensée respective apparaît mieux. Si le lien n'est pas directement établi entre le petit et le grand, à la manière des liens établis entre action individuelle et phénomènes globaux dans le modèle holiste, il est plus souvent établi à partir d'autres connexions qui font sens dans la perspective des locuteurs. Par exemple, la consommation de produits de qualité chez les épicuriens permet de soutenir les producteurs, ce qui crée un lien entre l'échelle du petit, de l'action concrète, et l'échelle du grand, du bien, du soutenable. Notamment, comme nous l'avons vu dans le portrait de Pierre et Mireille, l'achat chez le maraîcher traduit un soutien au producteur, qui en retour vitalise tout un terroir, et cela revient à vitaliser « le monde », au sens le plus large possible, dans la perspective propre au modèle épicurien.

Ce dernier point conduit à reconnaître la présence relative d'une posture et de schèmes de pensée holistiques chez des individus qui ne sont ni rattachés au modèle du même nom, ni ne disposent des ressources matérielles, et surtout culturelles, pour adopter ces dispositions. La finalité systémique de la consommation se trouve dans l'importance de la vitalité du terroir, comme source de bien-être chez les épicuriens, ou encore dans l'agencement optimal des réalités domestiques aux réalités extérieures chez les mères de famille, et enfin, dans l'équilibre entre la santé humaine (mentale et physique) et l'environnement tout entier, dans le modèle holiste.

Dans son entretien, Valentine affirmait qu'à partir du moment où on connaît sa vraie identité de personne faisant partie de la totalité, on arrête de « penser en détaché » et les habitudes à adopter dans l'action se clarifient d'elles-mêmes. Par ailleurs, dans le modèle hédoniste, un ajustement entre le motif de la pratique (épicurien) et l'attitude générale adoptée par l'individu dans les autres aspects de sa vie est observé. Une cohérence interne est donc observée dans ces deux modèles. Le cas du modèle du *care* est plus ambigu. Même si le cas de Fabienne est le plus extrême à cet égard, dans la mesure où les logiques qui s'affrontent apparaissent clairement dans sa perspective, on remarque également une certaine cohérence entre les actions destinées à prendre soin de la famille, à subvenir aux besoins du ménage, et le rapport à la consommation en général. Dans ce dernier modèle, le motif écologique s'isole des autres d'une façon plus évidente que dans les deux autres modèles. Il peut même entrer en totale contradiction avec l'attitude générale de l'individu qui est orientée vers la résolution des problèmes internes à l'espace domestique.

B. Enjeu écologique : révélateur de la distinction sociale ?

La revue de littérature a permis de souligner que la conscience écologique fait aujourd'hui l'objet d'une appropriation inégale et que les individus les plus « conscientisés » sont aussi ceux qui tirent profit du verdissement de leurs consommations. A cet égard, les nombreuses plaintes exprimées, le plus souvent spontanément, par des enquêtés proches du modèle épicurien, à l'égard des mesures destinées à remplacer les véhicules thermiques par de l'électrique illustre un point important. A la lumière des résultats de ce mémoire, cela peut se comprendre comme un décalage, perçu par ces enquêtés, entre leur mode de vie, auquel ils rattachent déjà des préoccupations environnementales, et les incitations extérieures au verdissement de leurs modes de vie. Ces plaintes expriment aussi la relative absence de capacités à relier leur action à des motifs écologiques légitimes qui, au contraire, conforteraient leurs modes de vie. Bien que ça ne soit pas l'objet du mémoire, la conscience aigüe de la totalité de l'environnement exprimée par Valentine et, plus largement, par les enquêtés du modèle holiste ne certifie pas qu'ils ont la plus faible empreinte écologique de tout l'échantillon. Les travaux menés sur le sujet tendent même à démontrer le contraire à partir du cas des individus à haut niveau d'éducation dont les possibilités de consommation demeurent diversifiées et nombreuses.

Une autre implication des résultats du mémoire tient en ce que l'opposition au mouvement politique écologiste ne traduit pas un refus ou un déni des réalités sur lesquelles ce même mouvement base son diagnostic et élabore son plan de transformation sociale. Si les manières de percevoir sont différentes, ce que l'analyse structurale a permis de montrer, aucune ne dispose d'un monopole du souci dans le cadre de l'enjeu écologique. Or, à l'heure actuelle, la forme d'appréhension dominante de l'enjeu écologique se concentre sur des systèmes globaux, comme l'atmosphère, les forêts, les océans, etc. Celle-ci profite à un cadrage politique individualisant des enjeux écologiques qui nourrit l'invalidation symbolique des autres formes d'appréhension de ces enjeux.

En conséquence, certains sont tentés d'associer la primauté donnée au terroir et à la santé du tissu économique local à une forme d'anti-écologisme, voire pire, à une forme d'insensibilité générale aux enjeux globaux, comme dans le cas du mouvement des Gilets Jaunes. La focalisation croissante sur les seuls enjeux climatiques, mondiaux par excellence, peut être expliquée par l'affinité entre le cadrage politique individualisant des enjeux écologiques à partir d'agrégats sans teneur concrète, appréhendés au niveau global, comme le CO₂ ou des hectares de forêts. Sans acquérir la rationalité écologique légitime, les individus les moins dotés en

capitaux culturels (et holistiques), souvent baignés dans les réalités rurales, n'ont plus de légitime que la frustration, et ne peuvent justifier leurs achats alimentaires par un élan de contribution au bien commun.

Pour rappel, l'écologie populaire apparaît comme carencée dans la mesure où elle ne jouit pas des avantages de la conscience écologique légitime. La distinction entre écologie populaire et écologie dominante, découverte dans la revue de littérature, permet d'affiner les modèles dégagés des données d'entretien. Par exemple, le modèle hédoniste, qui conduit à trouver, dans la consommation alimentaire même, les raisons de son adoption, ne laisse que peu de possibilités aux individus pour articuler leurs choix de consommation à des finalités écologiques de plus en plus instrumentalisées, notamment dans les champs économique et politique dominants.

Les deux autres modèles évoquent quant à eux le concept d'écologie dominante puisqu'ils reposent sur une conscience écologique qui tend à s'étendre à des réalités extérieures au contexte domestique et local. Par ailleurs, dans le cas particulier du modèle du *care*, le motif écologique y apparaît comme une cause extérieure et supérieure poursuivie dans la consommation. Dans la littérature en sociologie de la distinction, une telle démarche est identifiée comme un marqueur des individus des classes supérieures. Cependant, l'opposition entre écologie populaire et dominante ne suffit pas à décrire la variété des formes de souci écologique observées dans l'échantillon. En réalité, la justification fonctionne comme un système de couches se superposant les unes aux autres dans des systèmes de pensée rationnels du point de vue de leur cohérence interne. Dès lors, les individus qui ont les capacités réflexives pour le faire associent le motif écologique au reste des couches de sens qui structurent leur discours sur la pratique de consommation en circuit alternatif.

De même, même si la figure de l'écocitoyen est utile pour comprendre la démarche des clients du modèle holiste et du *care*, elle n'épuise jamais la totalité du sens donné à la consommation en circuit alternatif. L'écocitoyen présente son action comme un effort conscient pour modérer son empreinte écologique. Lorsqu'il y arrive, il est vu comme un individu réflexif dans la mesure où il comprend les implications de son action sur le monde, et en déduit un rôle à jouer qui consiste à apporter sa pierre à l'édifice du sauvetage de la planète, par exemple. En l'absence de ressources matérielles, temporelles, réflexives, ou simplement justificatives, il ne parvient pas à présenter son action comme un effort conscient pour modérer son empreinte écologique, ce qui permet de comprendre l'indifférence, le mépris ou la culpabilité ressentie par certains consommateurs rattachés aux modèles du *care* ou hédoniste.

Pour revenir au cadre théorique de la distinction sociale, le manque de données socio-économiques sur les enquêtés ne permet pas de rattacher les trois modèles identifiés ainsi que les dispositions qui les constituent à des classes sociales. Ceci étant dit, les clients proches du modèle holiste s'appuient sur des connaissances qui s'assimilent à des ressources culturelles, acquises à travers des lectures, elles-mêmes permises par une éducation, rendue visible par le statut professionnel et par une appréhension du monde plus abstraite. Il existe donc des conditions de possibilité associées à chaque modèle de justification de la pratique. Celles du modèle holiste renvoient à l'éducation, à l'engagement pour des causes, à la modération, etc.

Les conditions de possibilité du modèle holiste apparaissent plus clairement quand on examine le processus de conversion qui a touché plusieurs enquêtés. Alors que des gens comme Brigitte, Valentine ou Jean ont cherché à consommer local et « naturel » en réponse à des chocs biographiques comme la dépression ou l'adolescence des enfants, il est intéressant de voir que leur réaction à ces chocs les a conduits à se remettre en question et à changer leur comportement dans des sphères extérieures à celle où le choc a fait irruption. Le cas de Brigitte est révélateur de ce point dans la mesure où, dans la foulée des réflexions engagées suite au choc biographique, elle s'est réorientée du métier d'enseignante vers celui de décoratrice d'intérieure *feng-shui*.

C. Réflexions sur l'écologie et la modernité

Si la littérature sur les systèmes alimentaires alternatifs a déjà examiné les modalités de l'émergence de pratiques non-conventionnelles, il est utile d'enquêter sur l'adhésion à la consommation en circuit alternatif, en reconnaissant tout particulièrement le caractère récent, non pas des initiatives de production telles que la ferme du Phénix, mais de l'hégémonie du système conventionnel. La préférence pour le maraîcher nous renseigne alors sur les évolutions récentes du système alimentaire. A partir des trois modèles identifiés dans le chapitre IV du mémoire, remarquons les points suivants. Tout acheter en grande surface revient à privilégier le temps disponible dans l'optimisation de la gestion alimentaire du foyer (modèle du *care*), à faire fi des externalités de l'industrie-agroalimentaire, sur l'environnement et la santé humaine (modèle holiste), et enfin, à renoncer à un ensemble de produits locaux et de saison, aux contacts humains avec les producteurs, et aux divers plaisirs associés, pour privilégier des produits divers et standardisés.

Dans ce contexte, le fait d'aller à la ferme est souvent associé un phénomène de retour en arrière par le locuteur. Plus qu'un retour vers le passé, il s'agit aussi d'un retour à une situation d'avant les dérives du système conventionnel. Notamment, Brigitte évoque un retour à l'humain, au bon sens, à l'essentiel. L'essentiel peut prendre différentes formes dans le discours des clients. Cependant, de façon transversale, il fait référence à une reconnexion à l'humain, dans lequel les locuteurs incluent souvent des liens entre le bien-être humain et la qualité de son environnement, les liens entre ces deux entités étant centraux dans la perspective holiste. Par exemple, les rythmes naturels de la ferme sont associés aux rythmes plus humains du travail qui refuse la frénésie, comme dans le cas de Jean au sortir de sa dépression. Le retour à l'essentiel peut également faire référence à la vraie nourriture, fraîche et non-transformée, dans le modèle épicurien. Ce retour à l'essentiel fait écho au concept de *cheapisation* du monde, décrit dans l'ouvrage « *Comment notre monde est devenu cheap* » de Moore & Patel (2018). La consommation chez le maraîcher apparaît alors comme un moyen de rendre sa valeur à une activité et à des produits qui ont été dévalorisés par des décennies de modernisation.

Si ce retour à l'essentiel va de soi pour la plupart des locuteurs, c'est parce qu'ils ont su construire du sens autour de leur consommation alimentaire. En l'occurrence, alors qu'il ne constitue pas toujours une réponse à l'enjeu écologique, le fait d'aller à la ferme s'inscrit toujours en réponse à une forme de critique de la modernité, qu'elle passe par l'enjeu écologique, la dégradation de la santé humaine, la perte de liens sociaux à l'échelle locale, l'accélération des rythmes, la standardisation des expériences, etc. A cet égard, l'entretien réalisé avec les enquêtés les plus âgés, Elina et David (> 80 ans) est indicatif car, si les achats à la ferme s'inscrivent en continuité avec les habitudes de consommation alimentaires de leur ancêtres, italiens dans le cas d'Elina, ceux-ci sont aussi inspirés par un idéal, érigé contre les évolutions modernes qu'ils déplorent, comme le fait que les petits magasins de quartier disparaissent, ou encore le fait qu'on ne cuisine plus et qu'on mange des plats préparés surgelés. Dans tous les autres cas étudiés, cette critique n'est que plus évidente et transversale.

La revalorisation que j'ai évoquée à l'instant conduit par exemple à privilégier d'autres interprétations de la notion de rendement. La principale critique qui peut être adressée aux mesures actuelles tient en ce que le rendement au kilo fait fi de la qualité des produits, ainsi que des conséquences des méthodes de production sur la vie des sols et sur d'autres équilibres écologiques. Cette redéfinition s'appuie sur des connaissances et une vision systémique principalement rattachée au modèle holiste, bien que tous les interlocuteurs y soient sensibles à partir de leurs schèmes de perception propres.

L'attitude moderne évoquée jusqu'ici s'illustre dans le fait de considérer l'écologie comme une recherche de solutions face aux problèmes causés par la modernité. La recherche de solutions aux problèmes, définis depuis la perspective moderne, se fait selon une rationalité, très bien décrite par Weber, et qui conduit à chercher les moyens supposés les plus efficaces pour achever la résolution d'un problème. Il est alors possible de considérer la consommation alimentaire alternative comme une réponse aux problèmes posés par le système alimentaire moderne. Cependant, l'analyse des justifications de la pratique de consommation alternative a montré que la démarche des clients ne peut pas être réduite exclusivement à un « solutionnisme écologique » caractéristique de l'attitude moderne. Des dimensions de soin porté à la famille, de plaisir et même d'expérience spirituelle (Valentine et l'univers, Brigitte et le *feng shui*) constituent une base sur laquelle viennent se greffer des motifs écologiques qui sont, plus ou moins directement, reliés à des diagnostics sur les problèmes causés par la modernité dans le champ agricole, et ailleurs.

D. Retour sur l'enquête

Grâce à l'analyse structurale, j'ai esquissé plusieurs types de sensibilité écologique qui ont été explorés dans les sections précédentes. Ainsi, des manières très différentes de se rapporter aux enjeux écologiques et de les reléguer dans d'autres sphères que celle de la consommation locale ont été observées dans l'échantillon. Du point de vue de l'analyse structurale, les concepts de disjonction et de structure de sens ont été essentiels pour identifier les préoccupations, sujets et enjeux autour desquels les clients se positionnent et inscrivent leur sensibilité écologique particulière. De plus, le schéma de quête, une forme particulière de structure parallèle, est intéressant dans la mesure où, si la consommation constitue un moyen pour atteindre des buts jugés comme supérieurs par le locuteur, alors le schéma de quête permet de le représenter. Le cas des clients ayant inspiré le modèle holiste est illustratif de l'utilité du schéma de la quête. Dans ces cas, une conversion, des préoccupations nouvelles et un changement des manières de percevoir sont à l'origine d'un souci accru pour le bien-être personnel, considéré comme intimement lié à celui du monde extérieur.

Selon les principes de l'analyse structurale, la production de sens fonctionne en associant et en dissociant des termes les uns des autres du point du sens qu'ils recouvrent. Partant de là, remarquons que la production de sens n'est pas strictement binaire en elle-même puisque l'agencement complexe d'oppositions binaires donne des images variées et non-binaires de la

réalité. En pratique, beaucoup distinguent un idéal, une situation de compromis qui est tenable et justifiable, et puis un contre-idéal. La réalité repose sur une tension entre l'idéal et le contre-idéal vers lequel le client tend avec plus ou moins de réussite. A cet égard, les cas de Valentine et de Fabienne nous montrent deux situations hautement contrastées. Enfin, dans ce mémoire, les trois modèles de la consommation en circuit alternatif ne s'opposent pas mutuellement tout en incarnant des façons bien distinctes de donner du sens à la pratique. Par ailleurs, ils ne sont pas exhaustifs et gardent une part d'arbitraire dans la mesure où il serait possible de les faire varier, voire d'en ébaucher d'autres à partir d'autres cas que ceux ayant servi de base aux modèles.

Conclusion

La pérennité des sociétés contemporaines se voit de plus en plus remise en question par les déséquilibres écologiques causés par le développement dit « moderne ». Dans ce contexte, j'ai exploré le sens que recouvre la consommation en circuit alimentaire alternatif. Ce dernier véhicule toujours une promesse de différence qui l'inscrit en réponse aux conséquences délétères de la modernisation agricole. La littérature souligne que l'appréhension des finalités écologiques d'un choix de consommation est une aptitude répartie inégalement dans la société. Celle-ci s'appuie sur l'acquisition de capacités de cadrage de l'enjeu écologique qui aboutissent à l'adoption d'une rationalité écologique dans l'action. Le contexte social propice au développement de ces capacités est décrit dans la littérature comme celui des individus fortement dotés en ressources culturelles issues de l'éducation et de la socialisation dans ces milieux. Ainsi, la consommation en circuit alimentaire alternatif peut être vue comme plus écologique moyennant la mise en œuvre de capacités particulières (perception, réflexion, formulation). Partant de ces constats, j'ai posé la question de recherche suivante : « Manger, en réponse aux enjeux écologiques ? Enquête sur le sens de la consommation en circuit alimentaire alternatif ».

Pour y répondre, j'ai examiné la construction du souci écologique à partir d'une description minutieuse du sens donné aux achats à la ferme du Phénix, une petite exploitation maraîchère pratiquant l'agroécologie. Un des résultats principaux est illustré par la diversité des conceptions de l'environnement qui sont au fondement du sens donné par les clients à leur pratique. Parallèlement, la sensibilité écologique découle de la conception de l'environnement et en particulier de la perception du monde qu'elle véhicule. Cette perception s'accompagne d'un diagnostic sur l'état du monde, de l'identification de bonnes et de mauvaises pratiques, d'acteurs qui contribuent positivement ou négativement à l'état du monde, etc.

Trois modèles ont été identifiés à partir de la diversité des modes de perception de l'environnement et des problèmes sous-jacents : le modèle hédoniste, le modèle holiste et le modèle du *care*. Le premier rassemble des individus qui appréhendent le monde à partir d'une perspective centrée sur le terroir, les gens qui y vivent et en vivent, les pollutions locales, les injustices sociales et économiques, etc. Le second rassemble des individus qui voient le monde à partir des connexions qui unifient les réalités d'un endroit à l'autre du globe, en passant par la santé humaine, du corps et de l'esprit. Le second rassemble des individus responsables de la gestion alimentaire d'une famille, appuyée par une conception du monde et de l'environnement

comme un espace extérieur, souvent lointain, qu'il faut préserver, mais pas au détriment de la sphère domestique.

Ce faisant, j'ai étudié la forme du diagnostic posé sur le monde, ainsi que la forme de la pensée ayant débouché sur ce diagnostic. Dans un second temps de l'analyse, j'ai examiné les correspondances entre les modèles-types et les caractéristiques socio-biographiques des enquêtés. Cela a permis de noter plusieurs points intéressants. Notamment, le goût et les plaisirs sensoriels, caractéristiques des classes populaires, se trouvent au cœur de la démarche des clients rattachés au modèle hédoniste. A la différence des enquêtés rattachés au modèle du *care*, les clients présentant une vision holiste élaborée relient plus facilement leur démarche de consommation à des fins écologiques qui s'ajustent mieux à leur quête de vie, à savoir, la reconnexion. Au sein du modèle du *care*, nous retrouvons des individus qui revendiquent leur conscience écologique tout en regrettant leur degré d'imperfection. Celle-ci traduit la difficulté ressentie pour se conformer aux injonctions et autres normes écologiques formulées par les acteurs politiques et économiques dominants. D'un côté, le modèle du *care* illustre le cas des individus faiblement dotés en capitaux culturels et qui éprouvent d'importantes difficultés à assimiler des formes légitimes de sensibilité écologique. De l'autre côté, le modèle hédoniste est illustré par des épicuriens plutôt indifférents aux formes légitimes de la sensibilité écologique et critiques des dimensions politiques du projet écologiste.

Les trois modèles identifiés au fil de l'analyse des données du mémoire fournissent des éléments de réponse intéressants quant à la diversité des formes de la sensibilité écologique, principal objet du mémoire. En outre, ils permettent de comprendre, à partir d'une pratique ordinaire (la consommation alimentaire), comment se matérialisent concrètement les inégalités en matière de réception des injonctions, toujours plus pressantes, à changer nos modes de vie à l'heure de l'urgence écologique. La réception varie de l'intégration, complète et revendiquée, aux logiques de l'action dans tous les domaines de l'existence, à l'indifférence, en passant par les efforts, souvent pénibles car peu ajustés avec les capacités réelles de l'individu.

En conclusion, au-delà du constat que la sensibilité écologique est répartie inégalement dans la société, remarquons le rôle joué par les schèmes de pensée et d'action, hérités et construits, dans le façonnement d'un type particulier de sensibilité écologique. Au bout de ce parcours d'analyse, il apparaît clairement que la sensibilité écologique n'est pas l'apanage d'un segment social, bourgeois, bien éduqué et urbain. En revanche, la forme légitimée par les acteurs dominants n'est pas accessible à toutes et tous. En outre, si l'accès à l'éducation et la socialisation permet d'acquérir les dispositions pour concevoir les enjeux globaux, dont

l'écologie fait partie, de façon systémique, il ne demeure pas moins compliqué et couteux, économiquement, de verdir sa consommation, faute de pouvoir changer, seul dans son coin, la structure de l'économie globalisée. Comme le suggère Girard (2022), l'essentiel ne se trouve peut-être pas dans la recherche d'un consensus derrière une acception, socialement située, des enjeux écologiques et de leurs implications. Pour revenir aux données du mémoire, rien ne démontre que la vision systémique propre au modèle holiste de la consommation chez le maraîcher est une condition nécessaire de l'adoption d'habitudes plus écologiques. Parallèlement, le fait de se conformer à l'idéal écocitoyen ainsi qu'aux injonctions normatives qui pèsent sur cet idéal n'est pas la seule voie pour y arriver.

La question de savoir comment aborder l'enjeu écologique au niveau politique demeure cependant entière et ouverte. A cet égard, les résultats du mémoire démontrent les limites des courants de pensée qui, en économie et en sciences sociales, accordent une capacité d'action indifférenciée, supposément égale, à chaque acteur, comme dans le cas des théories du choix rationnel qui structurent la majorité des politiques publiques visant des buts écologiques (Shove, 2010). En pratique, toute politique qui poursuit, de près ou de loin, des buts écologiques, doit être attentive aux points suivants. Elle court le risque de priver les individus, rattachés à un modèle de consommation épicurien - hédoniste, des puissances d'agir dans une optique de bien-être, en se focalisant exclusivement sur les restrictions, certes nécessaires, mais exigeant des compétences réflexives et systémiques particulières pour être assimilées et, *in fine*, bien reçues. Elle peut aussi échouer si elle ne tient pas compte des externalités qu'elle provoque. Non seulement, elle n'atteindra pas les effets escomptés, mais l'adhésion des individus s'appuyant sur une perspective holiste n'est pas garantie en l'absence d'un cadrage rendant justice à la réalité systémique des enjeux écologiques. Enfin, une politique écologique peut échouer si elle ignore les contraintes de ceux qui jonglent entre différentes logiques d'action, comme la gestion du foyer, le soin porté à la famille, au terroir, ... ce qui est caractéristique de beaucoup de mères, gestionnaires de ménage affiliés au modèle du *care*.

Pour revenir au sens donné à la consommation en circuit alimentaire alternatif, celle-ci n'apparaît jamais seulement comme une réponse à l'enjeu écologique, mais plus souvent comme une réponse à des enjeux sous-jacents au diagnostic et au monde tels que perçus par le locuteur. Ce point illustre le caractère discutable et discuté par les individus auprès desquels l'enquête a été effectuée, de la définition de ce qui relève de « l'écologique », et par conséquent du souci collectif. Par ailleurs, la monopolisation de la définition de l'écologie produit des effets distincts chez les individus en fonction de leurs schèmes de pensée. Celle-ci va susciter la

critique à partir d'un raisonnement affilié au modèle hédoniste, un sentiment de culpabilité et d'impuissance à partir du modèle du *care*, et une contestation laissant place à une redéfinition, plus holistique, dans le modèle du même nom. C'est pourquoi, le recours à l'analyse structurale de discours fut utile afin de discerner les éléments, pertinents pour la sociologie, qui ressortent de ces discussions sur le sens de « l'écologique ».

Pour finir, l'accès à une forme d'expertise écologique légitime et « bien informée » ne doit pas être vu comme le seul moyen afin de générer des transformations de grande échelle en vue de rentrer dans les limites de la soutenabilité écologique. Un tel raisonnement fait courir le risque de disqualifier les autres formes de prise de conscience écologique qui ne se revendiquent pas explicitement comme telle. La croyance en un monde composé d'une minorité de gens conscientisés et d'une majorité d'insensibles écologiques engendre une forme de mépris dont la seule issue semble être d'éduquer les gens, en attestent les nombreux appels du champ académique à « étudier les freins psycho-sociaux de la transition écologique ». Par-delà ces formulations techniques, l'enquête menée dans ce mémoire suggère de prendre le temps d'écouter et de comprendre davantage les manières de voir, de penser et d'agir de celles et ceux qui vivent selon des rationalités « plus écologiques » sans nécessairement en récolter les fruits en termes de reconnaissance sociale. A ce titre, rappelons la valeur accordée aux plaisirs non-coupables, satisfaits dans la consommation de produits locaux et de saison, par les clients les plus hédonistes. A rebours de l'austérité, de la contrainte et de l'ascèse souvent associées à l'éthique écologique, ces individus témoignent qu'il est possible de construire d'autres récits autour de la conformation aux exigences de soutenabilité posées par l'irruption croissante de l'enjeu écologique.

Bibliographie

- Aries, P. (2018). *Écologie et cultures populaires : Les modes de vie populaires au secours de la planète*. Les Éditions Utopia.
- Cacciari, J. (2017). Les guichets de la misère énergétique. Le traitement social des impayés d'énergie des ménages comme mode de production, de tri et de moralisation des « consommateurs » à l'ère de la transition énergétique. *Sociétés contemporaines*, 105(1), 53-78.
<https://doi.org/10.3917/soco.105.0053>
- Carfagna, L. B., Dubois, E. A., Fitzmaurice, C., Ouimette, M. Y., Schor, J. B., Willis, M., & Laidley, T. (2014). An emerging eco-habitus : The reconfiguration of high cultural capital practices among ethical consumers. *Journal of Consumer Culture*, 14(2), 158-178.
<https://doi.org/10.1177/1469540514526227>
- Comby, J.-B. (2014). L'individualisation des problèmes collectifs : Une dépolitisation politiquement située. *Savoir/Agir*, 28(2), 45-50. <https://doi.org/10.3917/sava.028.0045>
- Comby, J.-B. (2015). À propos de la dépossession écologique des classes populaires. *Savoir/Agir*, 33(3), 23-30. <https://doi.org/10.3917/sava.033.0023>
- Comby, J.-B. (2016). « Se battre et, dans le même geste, inventer d'autres manières d'habiter le monde ». *Savoir/Agir*, 38(4), 61-68. <https://doi.org/10.3917/sava.038.0061>
- Comby, J.-B. (2017). Dépolitisation du problème climatique. Réformisme et rapports de classe. *Idées économiques et sociales*, 190(4), 20-27. <https://doi.org/10.3917/idee.190.0020>
- Comby, J.-B., & Grossetête, M. (2012). « Se montrer prévoyant » : Une norme sociale diversement appropriée. *Sociologie*, 3(3), 251-266. Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/socio.033.0251>
- Comby, J.-B., & Malier, H. (2021). Les classes populaires et l'enjeu écologique. Un rapport réaliste travaillé par des dynamiques statutaires diverses. *Sociétés contemporaines*, 124(4), 37-66. Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/soco.124.0037>
- Costes, L., & Hamman, P. (2023). Une écologie « populaire » en périphérie urbaine ? *Espaces et sociétés*, 188(1), 167-170. <https://doi.org/10.3917/esp.188.0167>
- Descola, P., & Pignocchi, A. (2022). *Ethnographies des mondes à venir*. Seuil.

- Díaz, S., Settele, J., Brondízio, E. S., Ngo, H. T., Agard, J., Arneth, A., Balvanera, P., Brauman, K. A., Butchart, S. H. M., Chan, K. M. A., Garibaldi, L. A., Ichii, K., Liu, J., Subramanian, S. M., Midgley, G. F., Miloslavich, P., Molnár, Z., Obura, D., Pfaff, A., ... Zayas, C. N. (2019). Pervasive human-driven decline of life on Earth points to the need for transformative change. *Science*, 366(6471), eaax3100. <https://doi.org/10.1126/science.aax3100>
- Dubuisson-Quellier, S., & Le Velly, R. (2008). Chapitre 8. Les circuits courts entre alternative et hybridation. In *Les circuits courts alimentaires* (p. 103-112). Éducagri Éditions. <https://doi.org/10.3917/edagri.colle.2008.01.0103>
- Faburel, G., Giard, M., Girault, M., & Chuecos, E. (2021). L'imaginaire écologique des Gilets jaunes. Entre écologie populaire et écologie relationnelle. *Écologie & politique*, 62(1), 127-142.
- Flipo, F. (2021). Gilets jaunes et écologie : Vers un écologisme des pauvres ? *Écologie & politique*, 62(1), 13-24.
- Gaillard, É. (2021). Les femmes Gilets jaunes : Un écologisme des pauvres ? *Écologie & politique*, 62(1), 83-96.
- Ginsburger, M. (2020). De la norme à la pratique écocitoyenne. Position sociale, contraintes matérielles et diversité des rapports à l'écocitoyenneté. *Revue française de sociologie*, 61(1), 43-78. <https://doi.org/10.3917/rfs.611.0043>
- Girard, S. (2022). Saillans (2014-2020) : Une expérience municipale citoyenne au défi de la transition écologique. *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, Vol. 13, n°1, Article Vol. 13, n°1. <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.20105>
- Goodman, D., & DuPuis, E. M. (2002). Knowing food and growing food : Beyond the production–consumption debate in the sociology of agriculture. *Sociologia Ruralis*, 42(1), 5-22. <https://doi.org/10.1111/1467-9523.00199>
- Grossetête, M. (2019). Quand la distinction se met au vert. Conversion écologique des modes de vie et démarcations sociales. *Revue Française de Socio-Économie*, 22(1), 85-105. <https://doi.org/10.3917/rfse.022.0085>

- Héroult-Fournier, C., Merle, A., & Prigent-Simonin, A. H. (2012). Comment les consommateurs perçoivent-ils la proximité à l'égard d'un circuit court alimentaire ? *Management & Avenir*, 3(53), 16-33. <https://doi.org/10.3917/mav.053.0016>
- Hermesse, J. (2018). *Des maraîchers dans la ville : Dix parcours d'installation en Région bruxelloise*. Presses universitaires de Louvain.
- Hermesse, J., Van der Linden, M., & Plateau, L. (2020). Le bénévolat, un soutien au maraîchage professionnel agroécologique en phase d'installation. *VertigO*, 20(1). <https://doi.org/10.4000/vertigo.28009>
- Hiernaux, J.-P. (2010). Analyse structurale de contenu et soutiens logiciels : Une introduction au projet Anaconda. *Recherches Qualitatives*, 9, 56-82.
- Hvitsand, C. (2016). Community supported agriculture (CSA) as a transformational act—Distinct values and multiple motivations among farmers and consumers. *Agroecology and Sustainable Food Systems*, 40(4), 333-351. <https://doi.org/10.1080/21683565.2015.1136720>
- IPBES. (2022). *Global assessment report on biodiversity and ecosystem services of the intergovernmental science-policy platform on biodiversity and ecosystem services*. Zenodo. <https://doi.org/10.5281/zenodo.6417333>
- IPCC. (2022). *Summary for Policymakers*. IPCC.
- Kennedy, E. H., & Givens, J. E. (2019). Eco-habitus or Eco-powerlessness ? Examining Environmental Concern across Social Class. *Sociological Perspectives*, 62(5), 646-667. <https://doi.org/10.1177/0731121419836966>
- Latour, B., (2006). *Changer de société : Refaire de la sociologie*. La Découverte.
- Le Velly, R. (2017). Dynamiques des systèmes alimentaires alternatifs. In *Systèmes agroalimentaires en transition* (p. 149-158). Éditions Quæ.
- Montrieux, G. (2021). *La Fabrique sociale de la consommation engagée : Sociologie politique des circuits-courts alimentaires alternatifs*. Université Lumière Lyon 2.
- Moore, J. W., & Patel, R. (2018). *Comment notre monde est devenu cheap ?* Flammarion.

- Paranthoën, J.-B. (2013). Processus de distinction d'une petite-bourgeoisie rurale. Le cas d'une « association pour le maintien de l'agriculture paysanne » (AMAP). *Agone*, 51(2), 117-130. <https://doi.org/10.3917/agone.051.0117>
- Pimentel, D., Allen, J., Beers, A., Guinand, L., Linder, R., McLaughlin, P., Meer, B., Musonda, D., Perdue, D., Poisson, S., Siebert, S., Stoner, K., Salazar, R., & Hawkins, A. (1987). World Agriculture and Soil Erosion. *BioScience*, 37(4), 277-283. <https://doi.org/10.2307/1310591>
- Piret, A., Nizet, J., & Bourgeois, E. (1996). *L'analyse structurale. Une méthode d'analyse de contenu pour les sciences humaines*. De Boeck Université.
- Ruquoy, D. (2019). Les principes et procédés méthodologiques de l'analyse structurale. In J. Remy (Éd.), *Méthodes d'analyse de contenu et sociologie* (p. 93-109). Presses de l'Université Saint-Louis. <https://doi.org/10.4000/books.pu1.16699>
- Schermer, M. (2015). From “Food from Nowhere” to “Food from Here:” changing producer–consumer relations in Austria. *Agriculture and Human Values*, 32(1), 121-132. <https://doi.org/10.1007/s10460-014-9529-z>
- Shove, E. (2010). Beyond the ABC: Climate Change Policy and Theories of Social Change. *Environment and Planning A: Economy and Space*, 42(6), 1273-1285. <https://doi.org/10.1068/a42282>
- Statbel. (2022). *Chiffres clés de l'agriculture 2022*. SPF Économie, P.M.E., Classes moyennes et Énergie. <https://statbel.fgov.be/fr/chiffres-cles-de-lagriculture-2022>
- Steffen, W., Richardson, K., Rockström, J., Cornell, S. E., Fetzer, I., Bennett, E. M., Biggs, R., Carpenter, S. R., de Vries, W., de Wit, C. A., Folke, C., Gerten, D., Heinke, J., Mace, G. M., Persson, L. M., Ramanathan, V., Reyers, B., & Sörlin, S. (2015). Planetary boundaries : Guiding human development on a changing planet. *Science*, 347(6223), 1259855. <https://doi.org/10.1126/science.1259855>
- Thompson, C. J., & Coskuner-Balli, G. (2007). Enchanting Ethical Consumerism : The case of Community Supported Agriculture. *Journal of Consumer Culture*, 7(3), 275-303. <https://doi.org/10.1177/1469540507081631>

- Tregear, A. (2011). Progressing knowledge in alternative and local food networks : Critical reflections and a research agenda. *Subjecting the Objective– Participation, Sustainability and Agroecological Research*, 27(4), 419-430. <https://doi.org/10.1016/j.jrurstud.2011.06.003>
- Weatherell, C., Tregear, A., & Allinson, J. (2003). In search of the concerned consumer : UK public perceptions of food, farming and buying local. *Journal of Rural Studies*, 19(2), 233-244. [https://doi.org/10.1016/S0743-0167\(02\)00083-9](https://doi.org/10.1016/S0743-0167(02)00083-9)
- Weber, M. (1971). *Économie et société*. Plon.
- Zin, J. (2010). Qu'est-ce que l'écologie-politique ? *Écologie & politique*, 40(2), 41-49. <https://doi.org/10.3917/ecopo.040.0041>

Développer une conscience écologique est-il un prérequis pour contribuer à la soutenabilité environnementale ? A partir du cas de la consommation alimentaire en circuit court, ce mémoire montre que des comportements alternatifs s'inscrivent dans une diversité de rapports à l'enjeu écologique, qui n'est pas à confondre avec l'écologie en tant que projet politique. Sur base de l'analyse structurale de discours, ce travail propose une description des formes de sensibilité écologique en revenant aux fondements de la perception de l'environnement. Ces différentes formes de sensibilité sont ensuite reliées à des conditions d'émergence particulières qui rappellent la pertinence d'une étude sociologique des représentations dans l'action au quotidien. A la suite du mémoire, il apparaît que toute forme d'action « alternative » ou « écologique », comme le fait de manger local, de saison et sans produits chimiques (à une époque où la norme, véhiculée par les supermarchés, invite à faire le contraire), ne peut pas toujours être vue comme le résultat d'une action consciente, poursuivant des buts établis à partir d'un point de vue réflexif et écocitoyen, dont l'acquisition dépend de conditions particulières.

Mots-clés : analyse structurale, justice sociale, écologie populaire, consommation verte, écocitoyen

Auteur : Antoine Habay

Promoteur : Eric Mangez

Lectrice : Brigitte Maréchal

Année académique 2023-2024

Master en sociologie

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication

École des sciences politiques et sociales (PSAD)

Place Montesquieu, 1 bte L2.08.05, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/psad